This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# MÉLANGES

## TIRÉS D'UNE GRANDE

# BIBLIOTHEQUE.

## Ff

Digitized by Google

Digitized by Google

# DE
# LA LECTURE
# DES
# LIVRES FRANCOIS.

*SUPPLÉMENT aux portraits des illuſtres Militaires du ſeizieme ſiecle.*

*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

Digitized by Google

840.9
M526
v.30

Digitized by Google

Ref-Stacks
Nijhoff
5-3-50
70495
6-27-50 MFP



# AVERTISSEMENT.

*PLUSIEURS de nos Souscripteurs & des Lecteurs des* Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de la* Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François. Seconde Partie.

Digitized by Google

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. Vol. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

Poésies du seizieme siecle.

VIII. Vol. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section I, II.

IX. Vol. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

Livres de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. Vol. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section III, IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section V, VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troisieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Digitized by Google

Section VII, VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section IX, X.

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François.
Neuvieme Partie.

Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François.
Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XI, XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François.
Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François.
Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XIII, XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François.
Onzieme Partie.

Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Romans du seizieme siecle.

Section XV, XVI.

Digitized by Google

XXIII. Vol. Z.

Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.

XXIV. Vol. &

Romans du seizieme siecle.

Section XVII, XVIII.

XXV. Vol. A a.

Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.

XXVI. Vol. B b.

Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.

XXVII. Vol. C c.

Livres Militaires du seizieme siecle.

XXVIII. Vol. D d.

Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.

XXIX. Vol. E e.

Fin des Mémoires Militaires du seizieme siecle.

XXX. Vol. F f.

Supplément aux portraits des illustres Militaires du seizieme siecle.

*Fin de l'Avertissement.*

Digitized by Google

*DE*

# LA LECTURE

*DES*

# LIVRES FRANÇOIS.

*SUPPLÉMENT aux portraits des illustres Militaires du seizieme siecle.*

FRANÇOIS DE MONTALEMBERT, Seigneur d'Essé, fut un des plus braves Militaires des regnes de François I & d'Henri II. Il naquit en 1483, & fut Page de M. de Vivonne, Grand Sénéchal de Poitou. Il conserva tant de respect pour la Maison dans laquelle il avoit été élevé, que Brantome, qui étoit petit-fils de M. de François d'Essé.



Digitized by Google

Vivonne, obſerve que, long-temps après, M. d'Eſſé ayant fait toute la fortune qu'il méritoit par ſes talens militaires, & dont ſa naiſſance le rendoit ſuſceptible, étant Chevalier de l'Ordre du Roi, Capitaine de cinquante hommes d'armes, Gentilhomme de la Chambre, &c., en paſſant par le Poitou, alla voir Madame la Sénéchale, veuve de M. de Vivonne, & voulut abſolument lui donner à laver les mains, lui diſant qu'il ſe ſouvenoit toujours d'avoir été ſon ſerviteur domeſtique en ſa Maiſon. Il reconnut auſſi Meſdames ſes filles, dont l'une étoit Madame de Bourdeilles, leur rappelant qu'il les avoit bercées cent fois, & qu'il avoit appris à lire avec elles. Il étoit encore très-jeune quand M. de Vivonne le mena avec lui à l'expédition de Charles VIII contre le Royaume de Naples. A ſon retour de la guerre d'Italie, Louis XII l'attacha au Comte d'Angoulême, ſon neveu, qui fut depuis ſon gendre, & Roi ſous le nom de François I. Ce Prince le prit en affection, d'autant plus qu'il lui trouvoit une force, une adreſſe, & une valeur infinies aux tournois, exercices que l'on ſait que ce Prince aimoit beaucoup. François I avoit coutume de dire : » Nous ſommes

Digitized by Google

» quatre Gentilshommes Gascons, qui » en valons bien quatre autres, Sansac, » d'Essé, la Chateigneraye (qui fut tué » par Jarnac), & moi « (1). Cependant on n'a aucun détail touchant les exploits de d'Essé, depuis le commencement du regne de François I jusqu'en 1536, qu'il servit en Piémont, étant Lieutenant de la compagnie d'hommes d'armes du Duc de Montpensier; il y fit des merveilles, & se distingua en 1543, en défendant Landrecie avec le Capitaine la Lande. Ils se firent tous deux d'autant plus d'honneur dans cette défense, que la place étoit très-mauvaise, & l'armée qui les assiégeoit très-nombreuse : mais ils faisoient des sorties continuelles, & soutinrent même plusieurs assauts. La Lande pouvoit se croire en droit de disputer le commandement à d'Essé, parce qu'il étoit arrivé avant lui dans la place; mais, s'estimant tous deux, ils s'arrangerent très-bien. La Lande étoit plus au fait de con-

(1) François I étoit né à Cognac en Angoumois; voilà pourquoi il disoit qu'il étoit Gascon, regardant toutes les Provinces par-delà la Loire, comme de la Gascogne, parce qu'elles faisoient partie de l'Aquitaine. Les trois autres étoient de la même Province d'Angoumois.



Digitized by Google

duire l'infanterie, & d'Essé la cavalerie. Ils convinrent de ce que chacun devoit exécuter, & donnerent le temps au Roi de forcer l'Empereur à lever le siége de Landrecie. On y mit une nouvelle garnison, & d'Essé & la Lande sortirent avec l'ancienne, & reçurent du Roi toutes les louanges que méritoit leur bonne conduite. Le Monarque y joignit des graces convenables à chacun d'eux. D'Essé, comme homme de bonne noblesse, fut fait Gentilhomme de la Chambre: alors, la façon de prendre possession de ces charges qui étoient beaucoup plus belles qu'elles ne le sont aujourd'hui, & point vénales, étoit de donner la chemise au Roi. D'Essé ayant été blessé au bras pendant le siége, eut bien de la peine à remplir cette fonction la premiere fois qu'il y fut obligé. Sur quoi Brantome nous apprend qu'on disoit du nouveau Gentilhomme de la Chambre, qu'il savoit mieux donner une *Camisade* qu'une chemise. J'ai expliqué ailleurs ce qu'on entendoit par une Camisade. La Lande, de son côté, fut fait Maître d'Hôtel du Roi, & il parut si gauche dans ses premieres fonctions, qu'on dit de lui, que certainement il savoit mieux manier une pique

Digitized by Google

que tenir le bâton que portoient déjà & que portent encore dans certaines occasions les Maîtres d'Hôtel du Roi.

D'Essé se signala encore au siége de Boulogne, & défendit le fort d'Outre-eau dans le Boulonnois. Au commencement du regne d'Henri II, il fut envoyé en Ecosse pour y soutenir le parti François, c'est-à-dire la Reine Douairiere, sœur du Duc de Guise, & mere de la jeune Reine Marie Stuart. Ce fut une grande marque de confiance que l'on donna à M. d'Essé, d'autant plus qu'il eut sous ses ordres, dans cette occasion, les plus grands Seigneurs du Royaume; tels que Philippe de Strozzi, fils du Maréchal de ce nom, & le Grand Prieur de Capoue son oncle, cousins de la Reine, MM. Dandelot, la Rochefoucaut, & un grand nombre d'autres. D'Essé maintint dans la plus grande discipline cette brillante jeunesse, & l'assujettit à la plus exacte subordination. » Messieurs, leur disoit-il quelquefois, je sais qu'il y en très-peu parmi vous » qui ne soit au dessus de moi, tant à la » Cour qu'en France; aussi quand nous y » serons de retour, je m'honorerai d'être » votre compagnon; mais puisqu'il a » plu au Roi de m'honorer de cette char-



Digitized by Google

» ge-ci, il faut que je m'en acquitte & » que je commande aussi bien aux grands » qu'aux petits «. D'ailleurs, il avoit si bonne grace à commander, qu'un chacun lui obéissoit de bon cœur & l'honoroit si fort, qu'il n'eut jamais occasion de se fâcher contre eux. Quand il étoit à la guerre, & que quelque Courrier venoit lui dire : *M., voici les ennemis qui viennent à vous*, il répondoit de plus grand sang froid, *& nous allons à eux* : il ne s'échauffoit point, & ne juroit jamais. Il assiégea la ville d'Hadington ; & les Anglois, commandés par le Duc de Sommerset, étant venus pour en faire lever le siége, il les défit, & pénétra jusqu'en Angleterre. Lorsqu'il encourageoit la Noblesse qui l'avoit suivi en Ecosse, il leur représentoit que ce n'étoit pas assez de faire des actions de valeur dans un pays étranger, que ce ne devoit être qu'un essai pour faire de plus beaux exploits sous les yeux de son Maître. A son retour d'Ecosse, d'Essé fut fait Chevalier de l'Ordre du Roi (en 1549), Capitaine de cinquante hommes d'armes, & Gouverneur d'Ambleteuse. Mais la paix ayant été signée en 1550, il resta, à son grand regret, dans l'oisiveté, & se retira

Digitized by Google

dans ſes terres, en Poitou, où il vécut, pendant quelque temps, en Gentilhomme aſſez mal aiſé; car il n'avoit fait à la guerre aucuns de ces gains illicites qui avoient enrichi ſes pareils. On en peut citer un exemple. Lorſqu'il étoit en Ecoſſe, il joua avec la Reine Douairiere, à qui il gagna ſix mille écus. Il auroit pu ſe tenir à ce gain, & refuſer à la Reine la revanche qu'elle lui demanda; mais d'Eſſé étoit trop généreux & trop courtois envers les Dames; il lui donna cette revanche, & reperdit tout ce qu'il venoit de gagner; alors, ſe levant: » Madame, » lui dit-il, vous voilà quitte; vous avez » joué comme un ſimple Gentilhomme, » & moi comme une Reine: mais je me » tiens heureux de vous avoir donné cette » preuve de mon reſpect pour les Dames, » & ſur-tout pour une grande Reine telle » que vous êtes «.

L'ennui, ou la ſuite des fatigues qu'il avoit eues en Ecoſſe, causerent à d'Eſſé, dans ſa retraite, une maladie de langueur qui dégénéra dans la plus terrible jauniſſe. Il traînoit une vie languiſſante & vaporeuſe, lorſqu'en 1553 le Roi (Henri II) lui manda qu'il avoit beſoin de ſes ſervices, & qu'il vouloit le charger de



Digitized by Google

la défenſe de Terouane, eſpérant qu'il s'y feroit autant d'honneur qu'il s'en étoit fait autrefois à Landrecie. Le brave d'Eſſé fut enchanté d'avoir encore occaſion d'acquérir de la gloire, quoiqu'il ſût que la place étoit très mauvaiſe & difficile à défendre. » Je ſuis au comble de mes ſou» haits, dit-il à ſes parens, amis & voi» ſins; la jauniſſe n'aura pas l'honneur de » me faire mourir en ma maiſon, ni dans » mon lit; je vais mourir heureux & con» tent en plus honorable lieu, & tel que » je l'ai deſiré «. Il ne s'arrêta pas longtemps à la Cour, & ne dit au Roi que ce peu de paroles : » Sire, je m'y en vais de » bon & loyal cœur; lorſque vous en» tendrez dire que Terouane eſt priſe, » ſoyez ſûr que d'Eſſé eſt mort «. Bientôt il s'enferma dans cette place avec cinquante hommes d'armes, deux cents hommes de cavalerie légere, & deux compagnies d'infanterie. Mais il avoit de plus avec lui une nombreuſe nobleſſe qui vouloit partager ſa gloire. Dans le nombre, ſe trouvoit François de Montmorenci, fils aîné du Connétable. Pendant plus d'un mois, d'Eſſé fit la plus belle défenſe dans la plus mauvaiſe place; il eſſuya cinquante mille coups de canon, & la breche étant

Digitized by Google

devenue praticable, il ſoutint trois aſſauts conſécutifs, dans leſquels les ennemis furent toujours repouſſés. Enfin, au troiſieme, un enſeigne Eſpagnol ayant voulu planter ſon drapeau ſur la breche, d'Eſſé vint à lui l'épée à la main : » A moi, » Officier, lui dit-il, je ſuis le Com» mandant ; il m'appartient de t'arracher » ce drapeau ; défends-toi «. L'Officier Eſpagnol alloit ſe battre, lorſqu'un ſoldat de la garniſon, croyant rendre ſervice à ſon Commandant, tira un coup d'arquebuſe ſur l'enſeigne Eſpagnol, & le jeta bas ; un des ſoldats aſſaillants en fit autant ſur d'Eſſé, & le tua. François de Montmorenci vengea ſa mort, & repouſſa encore les ennemis à ce dernier aſſaut ; mais peu après il fut obligé de capituler, & rendit Terouane.

D'Eſſé laiſſa un fils en bas âge, qui par la ſuite ſe montra digne de ſon nom, eut la valeur de ſon pere, & mourut comme lui au lit d'honneur. Sa poſtérité, ou du moins la Maiſon de Montalembert, ſubſiſte encore dans deux branches.

On doit ſe rappeler ce que j'ai dit au commencement de cet article, qu'il y avoit, outre M. d'Eſſé, deux autres Che-

Digitized by Google

valiers, de qui François I disoit, qu'eux & lui en valoient bien quatre autres.

Monsieur de Sansac.

L'un d'eux, M. de Sansac, avoit la valeur la plus froide, avec les propos les plus chauds. Il aimoit beaucoup la chasse, & quand, à table ou au coin de son feu, il parloit de la guerre ou de la chasse, il s'échauffoit, crioit, & faisoit un tapage si affreux en s'expliquant sur ces objets de ses passions, qu'il sembloit que la tête lui avoit tourné. Mais quand il avoit, comme dit Brantome, *le cul sur la selle*, il étoit du plus beau sang froid, & jugeoit à merveille de ce qui devoit arriver & de ce qu'il devoit faire. Quant

M. de la Chateigneraye.

à la Chateigneraye; Henri II, dont il avoit été Page depuis l'âge de dix ans, l'avoit pris dans la plus singuliere affection. Brantome, qui étoit neveu de la Chateigneraye, en fait de très-grands éloges : cependant il paroît, d'après d'autres Auteurs plus impartiaux, que si la Chateigneraye étoit très-brave, très-bien fait, & très-galant; d'un autre côté, il étoit très-étourdi & très-imprudent. Il n'est pas étonnant qu'il fût fort & vaillant, si ce que Brantome nous dit de son éducation est vrai. M. de Vivonne, Sénéchal du Poitou, son pere, avoit appris

Digitized by Google

d'un ſavant Médecin Napolitain, que pour rendre un enfant vigoureux & même courageux, il falloit mêler de bonne heure dans ſa nourriture de la poudre d'or, & de la limaille de fer & d'acier. Le Docteur lui en avoit enſeigné les doſes, & la Chateigneraye avoit été mis de bonne heure à ce régime, qui lui avoit parfaitement réuſſi. La Chateigneraye ne laiſſa qu'une fille unique, qui fut Demoiſelle d'honneur de Catherine de Médicis, & épouſa par la ſuite un M. de Larchant. Il paroît, par ce qu'en dit ſon couſin Brantome, que c'étoit une Demoiſelle très-décidée, mais gaie & aimable. Quand elle étoit encore petite fille, ſon pere l'accoutumoit à manier des épées & des poignards; il lui fit boire du vin de bonne heure, & vouloit lui donner toutes les inclinations d'un guerrier, & en faire une eſpece d'Amazone. Il mourut trop jeune pour perfectionner cette éducation; mais la Demoiſelle ſe ſentit toute ſa vie des premiers principes qu'on lui avoit inpirés.

J'ai déjà eu pluſieurs fois occaſion de parler du Maréchal de Termes. Ce fut un Militaire très-eſtimé, qui donna de très-grandes preuves de valeur, d'intelligence, Le Maréchal de Termes.

Digitized by Google

& de connoiſſance dans l'Art militaire; en Italie, en Piémont, en Corſe, en Ecoſſe, enfin, dans l'intérieur de la France, à Calais, & même à Gravelines, quoiqu'il ait été battu & fait priſonnier dans la derniere affaire qu'il eut de ce côté-là. Sa premiere campagne fut en 1528, dans le Royaume de Naples, ſous le Maréchal de Lautrec. Il eut grande part au ſuccès de la bataille de Cériſolles; & s'il y fut fait priſonnier, c'eſt parce qu'il eut un cheval tué ſous lui au moment qu'il attaquoit & enfonçoit la cavalerie Florentine; & celle-ci ne l'emmena avec elle qu'en s'enfuyant.

En 1549, il prit avec d'Eſſé la ville d'Hadington, ſur les frontieres de l'Angleterre & de l'Ecoſſe. Il diſciplina les troupes Ecoſſoiſes de maniere à les rendre capables de tenir tête aux Anglois; ce qu'elles ne pouvoient pas faire auparavant. En 1551 ou 1552, il fut envoyé pour Ambaſſadeur à Rome; mais ce fut plutôt pour concerter quelques opérations militaires en Italie, que pour y ſuivre des négociations politiques. Cependant le Pape Paul III admira ſes connoiſſances dans l'un & l'autre genre, & dit qu'on lui avoit envoyé, dans la perſonne de Ter-

Digitized by Google

mes, un des plus grands Généraux & un des meilleurs Négociateurs de l'Europe. Il conserva long-temps à la France la Mirandole & Parme, & assura au Roi la soumission de la ville de Sienne, en Toscane, qu'il laissa ensuite à Strozzi & à Montluc le soin de défendre, pour passer en Corse, espérant de soumettre entiérement cette Isle à la domination Françoise. Il prit Bastia, Saint Florent, & Boniface, investit Calvi; mais André Doria le troubla dans cette conquête. Cependant il s'y soutenoit avec succès, lorsqu'il reçut ordre de passer en Piémont pour y seconder le Maréchal de Brissac. Ce Général, loin d'être fâché d'avoir un pareil Lieutenant, lui donna toute sa confiance; ils s'entendirent très-bien ensemble pendant deux ans; mais après la bataille de Saint-Quentin on rappela de Termes à Paris. Le Duc de Guise l'employa très-utilement au siége de Calais, dont il fut fait Gouverneur, & où il reçut le bâton de Maréchal de France. Mais presque aussi tôt après, il éprouva un malheur qui semble contredire la réputation de prudence qu'il s'étoit si justement acquise. Il partit de Calais, &, tournant autour de Gravelines & de Bourbourg, dont il négligea de s'assurer, arriva devant Dun-

kerque, &, le quatrieme jour, prit la ville d'assaut : il se rendit aussi maître de Berg-Saint-Vinox, dans laquelle ses troupes firent un aussi grand butin qu'à Dunkerque : mais le Maréchal y étant tombé malade, il ne fut pas averti à temps des mouvemens que les ennemis faisoient pour couper sa retraite avec Calais. Dès qu'il l'apprit, il rassembla ses troupes ; car, dans sa maladie, on les avoit mal à propos laissé courir le pays pour piller. Quoique convalescent, il se mit à leur tête, &, après avoir passé la riviere d'Aa, il se trouva en présence de l'armée Espagnole. La disposition qu'il fit pour la combattre étoit aussi bonne que sa position pouvoit le permettre. Cependant il se trouvoit forcément posté, ayant la riviere à sa droite, & les Dunes à sa gauche. Il se croyoit suffisamment garanti du premier côté, par l'Aa, qui est là fort large & presque à son embouchure : mais ce fut de ce côté même que vint son désastre. Une petite flotte Angloise de douze bâtimens qui avoient du canon, entra dans l'Aa au moment où son aile gauche faisoit des merveilles. Sa droite fut canonnée & obligée de se retirer ; la confusion se mit dans le reste de l'armée ;

Digitized by Google

elle fut battue, & le Maréchal blessé & fait prisonnier. Ainsi de Termes perdit son gouvernement de Calais, & vit altérer la réputation de prudence qu'il avoit si justement acquise. Cependant il continua d'être considéré à la Cour pendant le regne de François II & le commencement de celui de Charles IX. Il mourut en 1562, sans avoir démenti, que dans une seule occasion, la réputation de sagesse qu'il s'étoit faite; elle étoit passée en proverbe; si bien que l'on disoit généralement : *Sagesse de Termes, prouesse d'Ossun.* Brantome agite la question de savoir si l'une est infiniment préférable à l'autre, & auquel de ces deux guerriers on doit être le plus curieux de ressembler. Il décide que quand on est encore bien jeune, que l'on a une fortune & une réputation à établir, il vaut mieux être preux comme d'Ossun; mais que quand on a acquis de la considération & de l'expérience, & que l'on commande en chef, il vaut mieux être sage comme de Termes. Après tout, il est presque impossible d'être tout à la fois le Fabius & le Marcellus de son pays, & d'avoir toutes les qualités de ces deux grands hommes, dont le premier étoit appelé le *bouclier*, & l'autre *l'épée de*

Digitized by Google

*Rome*. C'est aux Rois, qui doivent connoître & distinguer le mérite de leurs sujets, à employer, suivant les circonstances, tantôt ceux qui sont prudens comme Termes, tantôt ceux qui sont vaillans comme d'Ossun. Disons à présent un mot de ce dernier.

Pierre d'Ossun.

Pierre d'Ossun ou d'Aussun étoit d'une des plus illustres Maisons du Comté de Bigorre, au pied des Pyrénées. On sait qu'il fit sa premiere campagne en 1517, sous les Maréchaux de Lautrec, & de Lescun son frere, tous deux de la Maison de Foix, & qui connoissoient parfaitement celle de d'Ossun, qui étoit leur compatriote & peut-être leur allié. Mais on n'a aucuns détails sur les exploits qu'il fit, ou auxquels il eut part pendant vingt ans, jusqu'en 1537. On sait qu'alors il se distingua, lorsqu'il fut question de forcer le pas de Suze; il fut blessé dans cette occasion. En 1542 & 1543, il se signala encore en Piémont, s'empara de Queras, de Barges, & fit des merveilles au siége de Coni; mais il ne put empêcher que le Maréchal d'Annebaut ne fût forcé de le lever. On lui confia la commission difficile de démanteler Carignan & d'en rompre le pont.

Il

Digitized by Google

Il l'exécuta malgré tous les obstacles. Il eut grande part au gain de la bataille de Cérisoles, & le Comte d'Enguien lui rendit, dans cette occasion, toute la justice qui lui étoit due. Il resta en Piémont jusqu'en 1551, que le Maréchal de Brissac vint y commander; & tant s'en faut qu'il quittât alors cette Province, car le Maréchal, prenant en lui la plus grande confiance, le chargea des expéditions les plus difficiles, dont il s'acquitta parfaitement. Il fut fait Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel en 1556. A la paix de Cateau-Cambresis, en 1558, on rendit le Piémont, au grand regret du Maréchal de Brissac; mais le Roi ayant conservé encore pendant quelque temps la ville de Turin, d'Ossun en fut Gouverneur. Il conserva ce poste jusqu'en 1562. Alors Charles IX ayant jugé à propos de rendre le reste du Piémont au Duc de Savoie, & de ne conserver que Savillan & Pignerol, d'Ossun en fut nommé Gouverneur: mais au lieu de s'y rendre, le Roi voulut l'employer en France dans la guerre contre les Huguenots. On eut d'autant plus de confiance en lui, qu'il étoit bon Catholique, & que le renom de sa prouesse étoit généralement établi. La ba-

taille de Dreux étant prête à se livrer; il fut choisi pour Maréchal de Camp de l'aile que commandoit en personne le Connétable de Montmorenci; mais malheureusement cette aile fut la premiere enfoncée. Les Huguenots, comme nous l'avons dit tant de fois, y eurent l'avantage; ils s'emparerent d'une partie du canon, & firent prisonnier le Connétable. D'Ossun n'avoit jamais combattu contre des troupes Françoises: accoutumé à diriger leurs coups & à en porter avec eux, il ne l'étoit pas à soutenir leur furie. Ce fut sans doute ce qui le troubla pour la premiere fois de sa vie. Nos meilleurs Historiens conviennent qu'il prit la fuite. Le Pere Daniel dit qu'il courut tout d'une traite, au grand galot, jusques à Chartres; Mezerai, qu'il piqua jusqu'à Paris, publiant que tout étoit perdu; le Baron de Fourquevaux, qui a écrit la vie de d'Ossun en particulier, prétend qu'il fut entraîné par les fuyards, & qu'au bout de quelque temps s'étant apperçu de sa faute, il revint sur ses pas: mais tous, d'une commune voix, conviennent qu'il mourut de honte & de regret d'avoir, une fois dans sa vie, tourné le dos à l'ennemi, lui qu'on regardoit, pour

Digitized by Google

ſe ſervir d'une expreſſion de Brantome, comme le paſſe-Preux de la Chevalerie Françoiſe, lui dont on oppoſoit ſans ceſſe la proueſſe à la ſageſſe du Maréchal de Termes. Mais nous avons vu que cette ſageſſe manqua au Maréchal dans une occaſion de ſa vie qui auroit pu être la plus brillante. Il en arriva autant de la proueſſe de d'Oſſun ; tant il eſt vrai, dit à cette occaſion le Pere Daniel, que les plus courageux ne peuvent toujours ſe répondre à eux-mêmes de leur propre valeur ! Ajoutons, ni les ſages de leur ſageſſe, ni les dévots de leur piété. On ſait l'hiſtoire de cet Hermite dont il eſt parlé dans la vie des Peres du Déſert, qui, après avoir mené la vie la plus innocente & la plus auſtere juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans, mourut en commettant le premier péché mortel de ſa vie.

Le Maréchal de Briſſac, ſon frere & ſon fils aîné.

En extrayant les Mémoires de Boivin du Villars, j'ai eu occaſion de raconter la plus grande partie des exploits du Maréchal de Briſſac, ſur-tout ceux qu'il fit en Piémont. Cependant il y a quelques anecdotes particulieres à lui & ſa famille qui ont échappé à ſon Secrétaire, & par conſéquent à moi lorſque j'ai extrait l'Ou-

vrage de celui-ci. Je les retrouve dans Brantome & dans quelques autres Historiens des Militaires de leur temps. Je vais rassembler les plus curieuses, soit qu'elles regardent particuliérement le premier Maréchal de Brissac ou ses fils, dont l'aîné fut Maréchal comme lui, ou son frere, que l'on appela le Maréchal de Cossé.

Le premier Maréchal de Brissac, dans sa jeunesse, se battit en duel contre un Gentilhomme qui avoit la réputation d'être une des meilleures épées de son temps. Il avoit nom M. de Fumel. Le jeune Brissac le désarma, & le força à lui demander la vie. Un combat d'une autre espece, qui fit encore honneur à Brissac dans sa jeunesse, fut contre un lion terrible. S'il ne put pas venir à bout de le tuer, au moins le mit-il en fuite: c'étoit encore beaucoup; car, observe très-bien un Historien du Maréchal de Brissac, il n'est pas commun de voir les guerriers François combattre contre des lions, sur-tout dans un pays aussi froid que les montagnes des Alpes; c'étoit en Piémont que cette scene se passoit, dans une premiere campagne qu'il y fit, bien des années avant que d'y commander en chef.

Digitized by Google

Une chose remarquable, c'est que le Maréchal de Brissac eut besoin, pour établir sa réputation de bravoure, de force & d'adresse, de faire ainsi quelque exploit frappant & qui fît du bruit, parce qu'il étoit d'une taille assez petite, & d'une figure agréable qui plaisoit aux Dames. Moyennant cela, on étoit tenté de croire qu'il étoit plutôt galant & *dameret*, que vaillant & guerrier. Tout le monde a lu dans l'Histoire de France, que Pepin le Bref, premier Roi de la seconde race, & pere de Charlemagne, se crut de même obligé de descendre dans l'arene, & de combattre un lion, pour prouver aux François qu'il étoit digne de les commander, ce dont ils doutoient à cause de sa petite taille.

Le premier commandement de quelque considération qu'eut Brissac, fut la place de Colonel de quinze compagnies d'infanterie, réunies sous ses enseignes qui étoient jaunes. C'étoit la couleur du Maréchal; elle a toujours été depuis affectée à sa Maison, & ses descendans portent encore la livrée jaune. Il conduisit ces compagnies au siége de Pergignan, où, comme je l'ai déjà dit, le Dauphin, depuis Henri II, commandoit



Digitized by Google

en personne. Ce fut là que Brissac se signala dans une furieuse sortie que les ennemis firent pour enclouer le canon. Ils s'étoient rendus maîtres de la tranchée, & étoient parvenus jusques à la batterie, lorsque Brissac y accourut, suivi seulement d'une douzaine des siens, la pique à la main. Il tua six Espagnols de sa main, & repoussa le reste jusque dans la ville, quoiqu'il eût reçu un coup de pique à la cuisse, & qu'un coup d'arquebuse lui eût percé son gorgeret, que nous appellerions aujourd'hui hausse-col. Le Dauphin donna tant d'éloges à cette action, qu'elle valut à Brissac une compagnie de cent hommes d'armes & la charge de Colonel-Général de l'infanterie. Il se distingua encore beaucoup à la levée du siége de Landrecie, en 1543. Brissac ayant été, à la tête de la cavalerie légere Françoise, harceler celle de l'Empereur, il revint auprès de François I dans un désordre honorable, couvert de sang & de poussiere, ayant été trois fois pris par les troupes Impériales, & recouvré par les siennes. Le Roi, applaudissant à sa conduite & à sa bravoure, le fit sur le champ souper avec lui, & le lendemain lui donna le collier de son Ordre.

Digitized by Google

Brantome nous apprend que le premier Maréchal de Brissac étoit grand joueur d'échecs; & l'on sait qu'il aimoit beaucoup son cousin M. de Bonnivet, qui servoit sous lui en Piémont en qualité de Colonel-Général de l'infanterie. Le goût pour les échecs étoit en partie ce qui les avoit réunis : dans les momens de loisir que l'on a quelquefois à la guerre, sur-tout dans les quartiers d'hiver, le Maréchal & le Colonel faisoient tous les jours ensemble plusieurs parties, & c'étoit toujours avec un sang froid & un sérieux admirables. Dans tout le cours d'une après-dînée, ils ne proféroient pas une vingtaine de paroles : quand celui qui perdoit étoit piqué, il se mordoit les doigts sans rien dire.

Brantome fut témoin de l'arrivée du Maréchal de Brissac à la Cour, à son retour de Piémont. Il y fut parfaitement bien reçu du jeune Roi François II, & des deux Reines, embrassé, caressé & honoré par M. de Guise & le Cardinal son frere. Ce moment fut pour lui une espece de triomphe. Mais M. de Lansac, qui étoit un vieux courtisan très-expérimenté, dit à Brantome dans ce moment, qu'il se souvenoit d'avoir ouï dire



Digitized by Google

au Roi François I lui-même, qu'il ne falloit pas trop compter sur ces premiers accueils. » Un Général, lui disoit-il, qui » revient à la Cour chargé de lauriers, y » paroît d'abord avec tout l'éclat d'un Roi; » il semble qu'il efface le véritable; on » n'a des yeux que pour lui, & des mains » que pour l'applaudir : le lendemain il n'est » plus traité que comme un petit Prince; » & le troisieme, il est confondu dans la » foule des courtisans «. C'est ce qu'éprouva le Maréchal de Brissac, & il s'y attendoit bien. Quant aux Gentilshommes de sa suite, qui étoient en grand nombre, & vêtus très-magnifiquement, quoique avec un air provincial & étranger, ils s'imaginerent, à la façon dont ils virent qu'on recevoit leur Général, qu'ils pouvoient tenir le haut du pavé à la Cour, comme ils le tenoient auparavant en Piémont. Cependant ceux qui étoient attachés, non seulement au Roi, mais même à MM. de Guise, leur prouverent bien le contraire. Ils eurent une querelle à la paume, dans laquelle les nouveaux venus de Piémont, dit Brantome, furent bien étrillés : ils s'en plaignirent à leur Maître, qui leur fit entendre qu'il n'étoit en état, ni de les soutenir, ni

Digitized by Google

de les venger. Le Maréchal eut même bien de la peine à se faire payer de ses appointemens, & des avances qu'il avoit faites pour le service du Roi en Piémont. Néanmoins la Reine le recherchoit quand elle avoit besoin de ses conseils, qui étoient très-bons à suivre. Brantome se souvient d'avoir vu le Maréchal de Brissac à Fontainebleau se promener autour du canal, monté sur un petit cheval très-beau & très-doux. Il ne pouvoit faire d'exercice autrement, parce qu'il avoit presque continuellement la goutte aux pieds. La Reine-Mere, qui étoit très-ingambe, se promenoit à pied à côté de lui, & ils causoient ensemble. Mais le Maréchal savoit bien qu'à la Cour on n'épargne rien pour honorer & contenter les gens dont on a besoin; & qu'on ne fait rien pour satisfaire ceux dont on s'est utilement servi.

Madame la Maréchale de Brissac, héritiere d'une noble & illustre Maison de Normandie, étoit une Dame estimable, fort attachée à ses devoirs, qui vécut toujours très-bien avec son mari, sans lui faire éprouver ni humeur ni caprices. De son côté, il l'aima & la considéra toujours, sans se piquer de lui gar-

Digitized by Google

der la fidélité la plus ſcrupuleuſe. Quand on vouloit échauffer Madame la Maréchale à ce ſujet, elle ſourioit, & répondoit qu'une honnête femme devoit toujours être contente de ſon mari, quand il ne la battoit, ne la grondoit, ni ne la laiſſoit manquer de rien. Pendant bien des années de ſuite que le Maréchal paſſa en Piémont, la Maréchale lui rendoit des viſites tous les ans, & paſſoit quelques mois avec lui; elle revenoit étant groſſe faire ſes couches en France; & l'année ſuivante, quand elle étoit bien rétablie, elle alloit paſſer encore quelques mois à Turin; elle y étoit toujours traitée avec la plus grande conſidération, & n'y remarquoit rien qui pût lui déplaire. Mais dès qu'elle étoit partie, on voyoit reparoître à la petite Cour du Maréchal une très-belle fille que l'on appeloit la *Novidalle*, que tout le monde ſavoit être la maîtreſſe du Général. Il en eut une fille naturelle, que Brantome dit avoir été auſſi belle que ſa mere: elle ſe fit Religieuſe, & ne perdit rien, ſous le voile, de ſes agrémens naturels. Cette Religieuſe ne fut pas le ſeul enfant bâtard qu'eut le Maréchal. Brantome lui en a connu pluſieurs autres

Digitized by Google

des deux ſexes. Un d'entre eux embraſſa l'état eccléſiaſtique, & ſuccéda dans l'Evêché de Coutances à ſon oncle, frere du Maréchal. *C'étoit*, dit toujours Brantome, *un honnête & agréable Prélat d'eſprit & de ſavoir. Il mourut quand il s'en alloit être Cardinal.*

J'ai auſſi déjà dit quelque choſe du ſecond Maréchal de Coſſé, frere du Maréchal de Briſſac. Quoiqu'il eût quelque mérite, il s'en falloit de beaucoup qu'il égalât ſon frere. Il fut d'abord connu à la Cour de François I ſous le nom de *petit Coſſé ;* enſuite à celle de Henri II ſous le nom de M. de *Gonnor*. Il s'appeloit ainſi quand il fut Gouverneur de Metz ſous les ordres du Duc de Guiſe. Il étoit très-brave à la guerre, mais n'avoit pas l'intelligence de ſon frere aîné; moins galant, il aimoit plus la bonne chere & le vin, & préféroit le plaiſir de boire à celui de faire l'amour ; auſſi, ſur la fin de ſes jours, l'avoit-on ſurnommé *le Maréchal des bouteilles*. Il falloit pourtant qu'on lui crût quelques talens pour l'adminiſtration, puiſqu'on lui confia pendant quelque temps celle des Finances, avec le titre de Surintendant. L'Hiſtoire ne nous apprend pas s'il fit aucun

arrangement utile à l'Etat : mais Brantome nous a conservé une anecdote qui prouve que le petit Maréchal (c'est encore ainsi qu'on l'appeloit quelquefois) améliora ses affaires. Il avoit épousé une Demoiselle de la Maison de Puy-Greffier, en Poitou. Il ne l'avoit jamais laissé venir à la Cour, parce qu'il savoit très-bien qu'elle n'avoit point la tournure propre à y réussir; cependant elle demeuroit avec lui à Paris. Un jour qu'il étoit très-tourmenté de la goutte, la Reine lui fit l'honneur de venir chez lui, sans doute pour quelque affaire. La Surintendante se crut obligée de recevoir cette visite avec tous les complimens usités entre les Dames de châteaux de provinces, & adressa, entre autres, celui-ci à la Reine : « Assurément, Madame, nous devons » vous être fort attachés mon mari & moi, » car nous vous avons de grandes obli- » gations, sur-tout de nous avoir donné » cette bonne charge de Surintendant » des Finances, qui a bien arrangé nos » affaires, car nous étions ruinés sans » cela, Madame, nous devions plus de » cent mille écus ; mais quoiqu'il y ait » à peine un an que nous soyons en » charge, nous avons payé toutes nos det-

Digitized by Google

» tes, & nous avons en outre cent mille » écus tous prêts pour acheter une belle » terre «. La Reine sourit à ce propos, & le Maréchal furieux ordonna à sa femme de sortir, sous prétexte qu'il avoit des affaires sérieuses à traiter avec Sa Majesté. On croit bien qu'il fit, dès le jour même, une terrible mercuriale à la Surintendante. Il n'eut de cette Dame que trois filles, dont l'aînée épousa le troisieme fils du Connétable de Montmorenci, qui fut Amiral de France, & n'eut point d'enfans; la seconde épousa le Duc de Rouanès-Gouffier, son cousin; ce fut la seule qui eut postérité. Enfin, ce Maréchal, Artus de Cossé, mourut en 1582, de la goutte, maladie très-habituelle & héréditaire dans sa famille. Quand il étoit vivement tourmenté de ses douleurs, ce qui lui arrivoit souvent, il étoit de très-mauvaise humeur, pestoit & juroit de la plus grande force, mais encore moins contre la goutte même, que contre les Médecins qui l'empêchoient de boire. Brantome nous rend compte d'une visite qu'il lui fit dans l'un de ces momens. »Mordieu, disoit-il à la com» pagnie, vous qui êtes mes bons amis, » aidez-moi à avoir raison de ces bour-

» reaux de Médecins qui ne veulent pas
» me laisser boire du vin bouru. Pardieu,
» j'en boirai tout à cette heure avec vous,
» en dépit d'eux; qu'on en aille querir;
» & si les Médecins viennent, vous qui
» êtes mes meilleurs amis, vous les chasserez «. On en apporta, on en but;
& le lendemain les bons amis crurent devoir venir savoir des nouvelles du Maréchal. » Mordieu, leur dit-il, je suis beau-
» coup plus mal; & ces ignorans de Mé-
» decins disent que c'est parce que j'ai
» bu du vin bouru; mais c'est qu'ils ne
» savent pas me guérir «.

Le premier Maréchal de Brissac eut un fils aîné, dont le nom de baptême étoit Timoléon. Brantome dit franchement qu'il ne sait pas d'autre raison qui ait engagé son pere à lui donner ce nom, sinon qu'en lisant les Vies des hommes illustres de Plutarque, celle de Timoléon lui avoit plu davantage que les autres; car d'ailleurs on ne connoît point de Saint de ce nom-là. Le Maréchal lui donna pour Précepteur l'homme le plus savant & un des plus beaux esprits de son temps. Ce fut le fameux Buchanan, Ecossois, si connu par d'excellentes Poésies Latines; & par une Histoire d'Ecosse, écrite en très-beau

Digitized by Google

Latin, mais qui a déshonoré le cœur & le caractere de son Auteur, parce que, ayant été attaché à la Reine Marie Stuart d'Ecosse, il a eu l'ingratitude de la peindre avec les plus noires couleurs. Le jeune Brissac profita de ses leçons, & se trouva de très-bonne heure fort instruit pour un homme de guerre, quoiqu'il commençât à faire cet honorable métier dès l'âge de seize ans, la premiere année du regne de Charles IX. Son pere lui avoit cédé dès lors, non seulement les charges de Grand Pannetier & de Grand Fauconnier, mais encore celle de Colonel des bandes Piémontoises. Ce fut avec ces bandes qu'il se distingua au siége de Bourges & à celui de Rouen, en 1562. Le Maréchal étant mort en 1563, il lui succéda au gouvernement du château d'Angers & dans sa compagnie de Gendarmes, & continua de servir à la tête des bandes Piémontoises, justifiant les espérances que son pere & le Duc de Guise avoient conçues de lui, qu'il seroit un jour un *gentil garçon & bon homme de guerre*. Il étoit sage, appliqué, & de la bravoure la plus décidée. En 1565, croyant la France en paix, il vola au secours de l'Isle de Malte, assiégée par les Turcs; mais il n'arriva qu'après la déli-

vrance de l'Isle. Ce voyage lui fournit l'occasion de connoître les côtes de la Méditerranée. Il passa même en Hongrie, où il fit une campagne contre les Turcs, & revint en France pour se trouver à la bataille de St. Denis & à celle de Jarnac. La même année, ayant été chargé d'attaquer la ville de Mucidan en Languedoc, il fut tué d'un coup d'arquebusade à l'âge de vingt-trois ans, sans avoir été marié. Brantome rapporte que l'Amiral de Coligni le voyant si chaud à la guerre, prophétisant sa mort, dit un jour: » Je veux qu'il soit tel & ainsi courageux, car il n'en durera guere, & » bientôt le perdrons, & ne le verrons » plus sur nos gens, qu'il vient à toute » heure fatiguer «. Les jeunes gens de son âge, dit toujours Brantome, l'appeloient le *Pigeon*, d'autant qu'il avoit sa petite face douce & benigne comme un pigeon; & cependant avoit le sang & le cœur chauds. On juge bien qu'il étoit très-galant; il fit la cour à une grande Princesse veuve, jeune & aimable, qui lui résista par un motif qu'il n'appartient qu'à Brantome d'expliquer, & que n'approuve nullement cet Historien des Guerriers illustres & des Dames galantes. Il étoit d'une adresse extrême

Digitized by Google

extrême dans tous ſes exercices, à l'eſcrime, à la lutte, & à la paume. Il avoit appris des meilleurs Maîtres d'Italie, qui étoient alors en réputation d'enſeigner ces Arts agréables. Il étoit auſſi beau danſeur. Un jour, Charles IX étant malade au château de Madrid, fit venir dans ſa chambre les Comtes de Strozzi & de Briſſac, dont le premier touchoit parfaitement du luth. Il lui ordonna de jouer des gaillardes, & au ſecond de les danſer; ils obéirent. La Reine étant ſurvenue: *Voilà Madame*, lui dit le Roi, *comment j'emploie mes Colonels; j'en tire bon ſervice à la guerre, & du plaiſir en temps de paix.*

Je ne ſais de quelle famille étoit M. de Salvoiſon, dont Brantome fait le plus grand éloge & rapporte des choſes fort ſingulieres. On prétendoit, parmi le peuple & dans le commun de l'armée, qu'il étoit ſorcier, & qu'il avoit un eſprit familier, parce qu'on lui voyoit faire des actions inconcevables, & qu'on découvroit tous les jours en lui de nouveaux talens. Il avoit été dans ſa jeuneſſe deſtiné à l'Égliſe, & avoit étudié à Cahors & à Toulouſe. Ayant pris enſuite le parti des armes, il ne s'occupa plus que des moyens d'ac- Salvoiſon.



Digitized by Google

quérir des connoiſſances militaires ; cependant il n'avoit pas oublié les autres. Ayant fait la campagne d'Ecoſſe avec M. d'Eſſé, il fut fait priſonnier par les Anglois, & conduit à Londres. Salvoiſon fut préſenté au jeune Roi Edouard VI, dont l'éducation avoit été fort ſoignée, & qui avoit infiniment d'eſprit. Ce Monarque ayant entendu dire que le jeune priſonnier François, aux talens militaires joignoit des connoiſſances très-étendues & que poſſédoient rarement les guerriers de ce temps, il voulut s'en aſſurer par lui-même ; il l'interrogea, & fut ſi charmé de ſon érudition & de la grace avec laquelle il s'exprimoit, qu'il lui offrit d'entrer à ſon ſervice, avec l'expectative d'un prompt avancement. Salvoiſon remercia le Roi de ſa bonne volonté, & le ſupplia de la borner à accepter ſa rançon, ſelon que ſa fortune lui permettoit de la payer. Le Roi rendit ſa parole au priſonnier, refuſa ſa rançon, & lui permit de repaſſer en France.

Il ſe diſtingua particuliérement en Piémont, à la priſe de Verceil, ſous le Maréchal de Briſſac. Tous les ſoldats de l'armée étoient ſi empreſſés à le ſuivre dans toutes les expéditions périlleuſes dont

Digitized by Google

il étoit chargé, que le Roi lui accorda la permiſſion d'en choiſir dans tous les corps lorſqu'il voudroit former quelque entrepriſe. On peut rapporter à ce trait l'origine des volontaires dans nos armées.

M. de Salvoiſon ayant été fait Gouverneur de Verue, forma un projet pour s'emparer de la ville de Caſal, & l'exécuta fort heureuſement & avec beaucoup d'adreſſe. Il feignit d'être malade, & fit publier qu'il ſe trouvoit dans la néceſſité de garder le lit. Cette nouvelle parvint juſqu'à Caſal, & l'on s'en entretenoit encore lorſqu'on vit arriver un trompette François avec une lettre du Gouverneur de Verue, par laquelle il prioit le Commandant de Caſal de lui envoyer deux de ſes Médecins, qu'on diſoit fort ſavans, pour conſulter avec les ſiens ſur la maladie dont il étoit attaqué. Le Commandant, flatté de cette marque de confiance, & ravi de n'avoir de longtemps rien à craindre de l'activité du Gouverneur de Verue, fit partir ſur le champ les deux Médecins demandés. Ils arriverent fort tard à Verue : on les attendoit ; les portes leur furent ouvertes ; mais on leur dit que M. de Salvoiſon repoſoit, qu'ils ne pourroient le voir que le



Digitized by Google

lendemain matin, & qu'il avoit ordonné qu'on les reçût bien & qu'on leur fît grande chere. Ils souperent splendidement, & s'endormirent avec tranquillité, dans l'espoir, pour le bien de leur patrie, de faire traîner en longueur la maladie du Gouverneur. Pendant ce temps, M. de Salvoison faisoit ouvrir les portes de la ville, &, à la tête de sa garnison, marcha du côté de Casal, sous les murs de laquelle il arriva à la pointe du jour. La ville fut surprise, & l'ennemi apprit par M. de Salvoison même que sa santé étoit très-bonne.

M. de Salvoison resta Gouverneur de Casal, comme il l'étoit déjà de Verue. Brantome nous fait de ce brave Militaire un petit conte, que, dit-il, le Gouverneur se rappeloit comme une des plus agréables aventures de sa vie. Pendant qu'il commandoit dans Casal, il reçut une lettre d'une Dame de Milan, aimable, spirituelle, & qui sans doute se piquoit de grands sentimens, & même un peu romanesques. Elle lui mandoit qu'elle seroit flattée de faire connoissance avec un aussi brave homme que lui, & qu'elle n'attendoit que son passe-port pour se rendre à Casal. M. de Salvoison, naturelle-

Digitized by Google

ment galant, & charmé de la proposition, ne fit pas attendre le passe-port. La Dame Milanoise arriva, fut logée dans une belle maison, vit le Gouverneur, passa huit jours avec lui, & s'en retourna très-contente à Milan. Rien ne ressemble plus au voyage de la Reine de Saba pour admirer la sagesse de Salomon, ou à celui de la Reine Thalestris, qui rendit visite au grand Alexandre, pour perpétuer parmi les Amazones une race d'Héroïnes. Brantome ne dit point si cette aventure eut les mêmes suites.

Le Baron de la Garde-Paulin.

Antoine Escalin de Saimars, qui devint dans la suite Baron de la Garde, Marquis de Bréganҫon en Provence, & Général des Galeres de France, étoit un simple paysan du bourg de Paulin en Dauphiné; il gardoit un troupeau, lorsqu'un Caporal des bandes de Piémont, passant par son village, trouva la physionomie de cet enfant heureuse: il en parla à son Capitaine, & engagea le jeune homme à les suivre, d'abord en qualité de simple *goujat*, & ensuite comme soldat. Sa bravoure le fit élever au rang d'Officier, & l'obscurité de sa naissance, dont il étoit le premier à parler, fit d'autant plus valoir sa valeur & son mérite. Il



Digitized by Google

eut l'honneur de négocier directement avec Soliman II, Empereur des Turcs. Il lui fit entendre qu'il étoit de son intérêt de s'allier avec François I contre Charles-Quint, & il obtint ce fameux secours de troupes & de vaisseaux, commandé par Barberousse, que Paulin amena lui-même jusqu'à Marseille. J'ai déjà parlé des suites de cette expédition. Toutes les Puissances d'Italie, & le Pape furent fort alarmés, lorsqu'ils virent une flotte Turque traverser la Méditerranée; mais le Capitaine Paulin les rassura, en leur protestant qu'il ne seroit fait aucun tort aux Puissances en paix avec la France, & effectivement cela fut ainsi.

Paulin contoit ses voyages en Turquie, & les conversations qu'il avoit eues avec Soliman II, d'une façon fort intéressante, parce qu'elle étoit très-naïve & très-animée. Il entroit quelquefois dans de petits détails fort curieux : par exemple, il soutenoit que le Grand Seigneur portoit à son turban un magnifique panache de plumes de phénix. On avoit beau lui dire que cet oiseau étoit unique dans le monde, & que, comme il ne se reproduisoit qu'en se brûlant, il étoit fort difficile d'avoir de ses plumes, il soutenoit toujours qu'il

Digitized by Google

avoit vu l'aigrette de plumes de phénix.

La malheureuse & déplorable exécution des habitans de Merindol & de Cabrieres, qui étoient Huguenots & furent traités avec beaucoup de cruauté par le Capitaine Paulin, déjà devenu Baron de la Garde, lui attira des reproches de François I, qui le retint même en prison pendant trois ans; mais au bout de ce temps, Henri II sentit qu'il étoit nécessaire à son service; il lui rendit le commandement de ses galeres. La Garde fit voile vers la Corse, & trouva auprès de Saint-Florent une flotte de douze gros vaisseaux Espagnols; il en coula deux à fond, & mit en fuite les dix autres. En récompense de cet exploit, le Roi le fit Chevalier de son Ordre, mais non pas Général des Galeres en titre; c'étoit encore, suivant Brantome, François de Lorraine-Guise, Grand Prieur de France, qui possédoit cette dignité. René de Lorraine, Marquis d'Elbeuf, son frere, lui succéda. Enfin, celui-ci étant mort en 1566, le Baron de la Garde fut Général des Galeres en titre, & posséda cette charge jusqu'en 1578 qu'il mourut. Pendant cet intervalle, il fit faire de grands préparatifs pour transporter en Angleterre



Digitized by Google

le Duc d'Anjou, qui depuis fut Roi sous le nom d'Henri III; il fit construire dans cette idée une galere la plus grande, la plus magnifique & la plus richement ornée qui ait jamais été vue sur nos côtes. On en peut juger par ce trait; tous les forçats étoient habillés de velours cramoisi avec des broderies & des galons d'argent; elle devoit passer de la Méditerranée dans l'Océan; mais le voyage n'eut pas lieu.

Le Baron de la Garde mourut sans avoir été marié, âgé de plus de quatre-vingts ans; il laissa un bâtard, dont la postérité a subsisté jusqu'à nos jours, & a fourni, au quatrieme degré, un Chevalier à Malte, l'Ordre ayant jugé avec raison que l'arriere-petit-fils d'un aussi grand homme de mer que le Baron de la Garde, méritoit bien d'être regardé comme ayant fourni toutes les preuves nécessaires pour être admis dans l'Ordre.

Le premier Prince de Condé.

En extrayant les différens Mémoires, écrits par les principaux Auteurs Militaires du seizieme siecle, j'ai parlé tant de fois du premier Prince de Condé, qu'il me reste peu de chose à dire pour faire parfaitement connoître son véritable caractere. Je n'ai à y ajouter que quelques traits, & à rapporter quelques anecdotes concer-

Digitized by Google

nant ce Prince, qui ſont les moins communes, les plus curieuſes, & les plus inſtructives. Louis de Bourbon, né en 1530, étoit le ſeptieme des fils de Charles de Bourbon Duc de Vendôme, Prince du Sang, qui laiſſa juſqu'à treize enfans, dont ſix filles. Celui-ci n'avoit que ſept ans lorſque ſon pere mourut. On l'appela d'abord M. de Vendôme, & c'eſt ſous ce nom qu'il fut inſcrit parmi les Gentilshommes ordinaires de la Chambre du Roi, aux appointemens de douze cents francs, état & revenu qui ſeroient regardés aujourd'hui comme bien au deſſous de ſa haute naiſſance, mais qui lui étoient néceſſaires; car MM. de Bourbon étoient en trop grand nombre pour être riches & pouvoir ſe paſſer des bienfaits que le Roi accordoit aux ſimples Gentilshommes. Il fit ſa premiere campagne en 1549, à l'âge de dix-neuf ans, & ſuivit Henri II dans le Boulonnois, où on prit quelques forts. Dès l'année ſuivante, les Anglois ayant cédé Boulogne à la France, la paix ſe fit, & l'inſtruction du jeune Prince, dans le grand Art de la guerre, fut interrompue. En 1551, par l'effet d'une intrigue de Cour, il épouſa Eléonore de Roye, niece du Connétable de Montmorenci, & couſine-germaine

Digitized by Google

des Chatillons, qui voulurent augmenter leur considération à la Cour par cette alliance, & s'unir avec la Maison de Bourbon contre les Princes Lorrains, leurs rivaux en faveur & en crédit. L'année suivante, le Prince de Condé (il avoit pris ce nom en se mariant) fit une campagne en Piémont, dont j'ai parlé en extrayant les Mémoires du Maréchal de Villars; il y donna des preuves de valeur, d'intrépidité & d'ardeur pour la guerre, mêlées de cette excessive vivacité à laquelle la jeune Noblesse Françoise est si sujette. En 1553, il s'enferma dans Metz, assiégée par Charles-Quint, & défendue par le Duc de Guise. En 1554, il se trouva à la bataille de Renti. En 1555, son frere aîné étant devenu Roi de Navarre & Gouverneur de Guienne, les Guises engagerent le Roi à lui retirer le Gouvernement de Picardie, sous prétexte qu'il ne pouvoit en posséder plusieurs. Les Montmorenci engagerent alors le Prince de Condé à demander le gouvernement de Picardie, quoiqu'il n'eût pas encore vingt-cinq ans: on le lui refusa; mais du moins il fut accordé à l'Amiral de Coligni. En 1557, Condé se trouva à la bataille de Saint Quentin. Il fit, avec le Duc d'Enguien son frere, tous les

Digitized by Google

efforts imaginables pour dégager le Connétable; le Duc d'Enguien y fut tué, & le Prince de Condé fut assez heureux pour s'échapper, & prit avec le Duc de Nevers les mesures les plus convenables pour empêcher les ennemis de pénétrer jusqu'à Paris. La paix de Cateau-Cambresis se fit en 1559, & le Roi Henri II mourut la même année. Sous le regne suivant, le Prince de Condé commença à jouer un rôle plus considérable que celui de simple volontaire à l'armée. Il avoit deux raisons pour entrer dans les intrigues & les cabales contre les Guises, qui étoient devenus les seuls maîtres du Royaume sous François II, qui avoit épousé leur niece. Ils étoient ennemis & rivaux du Connétable & de sa famille, & faisoient ombrage à tous les Princes du Sang, qui se croyoient, avec raison, mieux fondés que les Princes Lorrains à avoir le premier crédit à la Cour. Mais d'ailleurs Condé avoit été imbu de bonne heure des opinions erronées du Calvinisme; il les tenoit de son frere aîné, Roi de Navarre, & celui-ci de sa femme Jeanne d'Albret. Il paroît que Condé y étoit attaché d'assez bonne foi, du moins paroît-il qu'il ne s'est jamais démenti dans la profession qu'il en a faite.

Digitized by Google

Sa haine pour les Guises fut encore augmentée par le peu de ménagement qu'ils eurent d'abord pour lui, & par les finesses qu'ils employerent pour l'écarter de la Cour. Elles n'étoient pas faites pour réussir avec lui, car il fut toujours également noble, constant, & sans art dans ses principes & dans sa conduite. Avant la fin de l'année 1559, il se tint une assemblée chez le Roi de Navarre à Vendôme, où les ennemis des Guises délibérerent sur le parti qu'ils avoient à choisir. Condé n'hésita pas à proposer de prendre les armes & d'attaquer ouvertement les Guises; mais il se trouva des gens qui penserent plus finement & moins noblement: on adopta le plan d'une conspiration secrete. Condé en fut le Chef muet (c'est l'expression dont se servent tous les Historiens du temps), & la Renaudie, l'agent principal. Celui-ci parcourut la plupart des Provinces du Royaume, en exhortant les Huguenots à prendre les armes. Quoiqu'il y eût bien de la difficulté à conserver le secret d'une cabale aussi étendue, peu s'en fallut qu'elle ne réussît; mais enfin elle fut découverte, & la Renaudie tué au moment qu'il approchoit d'Amboise, où la Cour se trouvoit alors. Quoiqu'on ne doutât pres-

Digitized by Google

que point que le Prince de Condé ne fût un des principaux Chefs de la conjuration, on ne l'arrêta pas d'abord, & il fut témoin à Amboise même du supplice des principaux Conjurés. A la fin, on le mit lui-même aux arrêts ; mais il en fut quitte pour déclarer en plein Conseil qu'il n'avoit rien attenté contre la personne du Roi. Il proposa de se battre contre ses accusateurs. Le Duc de Guise poussa la politique jusqu'à lui offrir de lui servir de second, & prit hautement son parti. On fit semblant de croire Condé innocent, & on le laissa passer dans le Béarn, où il se retira auprès du Roi son frere. Ils n'y furent pas long-temps l'un & l'autre à l'abri des persécutions des Guises & de Catherine de Médicis ; on convoqua, au nom du jeune Roi, les Etats à Orléans, & on y attira le Roi de Navarre & le Prince de Condé. Ils y vinrent, malgré les instances de la Princesse de Condé & les avis de leurs plus fideles serviteurs ; mais ils n'y furent pas long-temps sans être arrêtés. Le Prince de Condé fut mis véritablement en prison, & le Roi de Navarre fut gardé à vue dans son appartement. Brantome, témoin oculaire de cet événement, nous apprend que lorsque les

Digitized by Google

deux Princes arriverent à Orléans, le Roi de Navarre, qui étoit grand, bien fait, & avoit très-bonne mine, parut avec une contenance fiere & ferme, & que le Prince de Condé, dont la taille étoit petite, se distingua par un air d'affabilité qui charma tout le monde. Mais lorsqu'ils furent arrêtés, ils changerent tous deux de manieres; le Roi de Navarre tomba dans la plus grande consternation, & s'abaissa aux plus grands ménagemens vis-à-vis du Cardinal de Lorraine; tandis que le Prince de Condé, dans sa prison, conserva un visage serein & un ton de fermeté qui en imposa à tous ceux qui l'approcherent. On lui nomma des Commissaires, à la tête desquels étoient le Chancelier de l'Hôpital & le premier Président de Thou. Le Prince de Condé les récusa, & demanda à être jugé par le Parlement entier & les Pairs assemblés. Le Roi mit *néant* sur cette Requête: on assembla un Conseil extraordinaire, pour décider cette grande affaire en dernier ressort. On le composa de Pairs, de grands Officiers de la Couronne, de Chevaliers de l'Ordre, de Présidens, de Conseillers, de Maîtres des Requêtes; mais tous gens dont on s'étoit assuré. On prétend qu'ils condamnerent à mort le Prince de Condé, & qu'il

Digitized by Google

n'y eut que le Chancelier & le Préſident de Thou qui retarderent la ſignature & l'exécution de l'Arrêt. Sur ces entrefaites, François II tomba malade, & la prompte mort de ce jeune Monarque ſauva le Prince de Condé. La Reine ſentit alors qu'il étoit eſſentiel pour elle de ſe réconcilier avec le Roi de Navarre, premier Prince du Sang; elle y employa tant d'art, qu'elle y réuſſit, & la premiere condition du raccommodement fut la liberté du Prince de Condé. On lui permit de ſe juſtifier en plein Conſeil; il le fit avec le même ſuccès qu'il avoit obtenu un an auparavant; on le réconcilia même avec le Duc de Guiſe: mais ce fut *rancune tenante* de la part des Princes Lorrains. De ſon côté, le Prince de Condé, qui, ſans être faux ni politique machiaveliſte, avoit trop d'eſprit pour être dupe, vit bien qu'il devoit toujours être en garde contre ſes anciens ennemis. Le Roi de Navarre ſe prêta de meilleure foi à cette fauſſe réconciliation. On lui donna le titre ſéduiſant de Lieutenant-Général du Royaume. Il ſuivit la Cour au ſiége de Rouen, & y fut tué, laiſſant un fils enfant, qui fut depuis Henri IV. Le Prince de Condé, le ſeul en état de repréſenter le premier Prince du Sang, prit occaſion du prétendu

Digitized by Google

maſſacre de Vaſſi, pour attaquer ouvertement le Triumvirat, compoſé du Duc de Guiſe, du Connétable de Montmorenci, & du Maréchal de Saint-André. Il s'approcha de Paris, & en fut repouſſé; il fit des manifeſtes, écrivit au Parlement, & en reçut des réponſes dont il n'eut pas lieu d'être content. Il s'empara d'Orléans : enfin, après pluſieurs vaines négociations & de nouvelles conférences inutiles, ſe donna la bataille de Dreux, dont j'ai parlé tant de fois, & dont l'iſſue fut fort ſinguliere. Le Duc de Guiſe gagna la bataille; mais, d'un autre côté, le Connétable de Montmorenci y fut fait priſonnier. C'eſt, à ce que prétend Brantome, ce qui ſauva la vie au Prince de Condé, dont les Guiſes ſe ſeroient peut-être défaits, ſi l'on n'eût pas exigé qu'il ſervît d'otage au plus ancien des Triumvirs. Pendant qu'il étoit queſtion d'échanger ces deux illuſtres priſonniers, on fit le ſiége d'Orléans; le Duc de Guiſe fut aſſaſſiné devant cette place. Le déſir de la pacification n'en parut que plus vif. On vint enfin à bout de la conclure; Condé & Montmorenci furent remis tous deux en liberté. Les Huguenots ſe virent obligés de reſter pour quelque temps dans une

tranquillité

Digitized by Google

tranquillité apparente ; ils ſuivirent même la Cour à la conquête du Havre, que Catherine de Médicis voulut que l'on reprît ſur les Anglois, ce qui fut fait ; & à cette occaſion Charles IX fit déclarer à Rouen ſa majorité, à l'âge de quatorze ans accomplis. Condé avoit alors des raiſons perſonnelles & particulieres de ne point quitter la Cour de Catherine de Médicis ; il étoit amoureux de la belle de Limeuil, Demoiſelle d'honneur de cette Reine. Le ſort de cette fille charmante, qui eſt une des Héroïnes de Brantome, fut très-malheureux : pour nous borner, dans le récit de ſes aventures, à ce qui regarde le Prince de Condé, il faut ſavoir que Catherine de Médicis, à qui tous moyens étoient bons, dès qu'ils pouvoient ſervir ſa politique, fut la premiere à lui conſeiller d'écouter le Prince de Condé, de ne rien négliger pour augmenter ſa paſſion, & de répondre à ſon amour, s'il étoit abſolument néceſſaire, pour le retenir à la Cour & ſavoir les ſecrets de ſon parti. Ce rôle parut non ſeulement facile, mais même agréable à jouer à Mademoiſelle de Limeuil, & réuſſit à Catherine de Médicis pendant près d'une année. La Princeſſe de Condé, informée des nouvelles amours de ſon mari, en



Digitized by Google

tomba malade de chagrin, & tout l'art des Médecins ne put la conduire qu'à un état de demi-convalescence, qui la menaçoit d'une mort prochaine. Le Prince de Condé en fut apparemment touché, & quitta Mademoiselle de Limeuil. La Reine cessa de ménager cette fille infortunée, qui ne pouvoit plus lui être d'aucune utilité. Elle fit plus, elle la sacrifia pleinement, car toute la Cour s'étant apperçue de l'état dans lequel sa foiblesse pour le Prince de Condé l'avoit réduite, Médicis, sans doute afin de faire croire qu'elle n'avoit eu aucune part à cette intrigue, la fit arrêter avec éclat, & enfermer dans un Couvent pour le reste de ses jours.

La Princesse de Condé n'étoit pas encore expirée lorsque le Prince son époux forma une nouvelle intrigue, qui fournit une seconde preuve du goût qu'il savoit inspirer aux Dames. Ce fut avec une veuve qui, selon toute apparence, moitié par amour, moitié par ambition, forma le projet insensé de l'épouser. Elle s'appeloit *Marguerite de Lustrac*, veuve du Maréchal de St. André, tué à la bataille de Dreux en 1562. Il est étonnant que cette Dame ait eu assez peu d'expérience pour ignorer que l'on s'attache bien plus

les hommes par l'espérance des bienfaits, que par les bienfaits mêmes. Maîtresse d'un bien considérable, dont elle pouvoit disposer comme elle vouloit, ayant perdu, en moins de deux ans, son mari & sa fille unique, elle se pressa de faire au Prince une donation entre vifs de la plus belle de ses terres, avec tous les riches meubles qu'elle contenoit ; c'étoit Valery en Bourgogne. Condé accepta la donation dans les formes les plus authentiques ; & peu après il se moqua de la Maréchale, & épousa Mademoiselle de Longueville, dont tous les Princes de sa famille, avec lui, trouverent l'alliance bien plus convenable, que n'auroit pu être celle avec la Maréchale Douairiere de Saint André. D'ailleurs, Mademoiselle de Longueville étoit encore plus riche; car son bien seul a suffi pour établir dignement la branche de Bourbon-Soissons, descendante de ce second mariage du premier Prince de Condé. Pour se consoler, la Maréchale de Saint André épousa, une année après, un cadet de la Maison de Caumont-la-Force, en Gascogne. Elle lui porta toute la fortune qui lui restoit; mais elle ne la lui assura qu'après l'avoir légitimement



Digitized by Google

épousé, & eut encore de ce mariage une fille qui épousa d'abord un Seigneur d'Escars, & en second lieu un Prince de la Maison de Longueville.

Pour revenir au Prince de Condé, la guerre recommença en 1566; & ce Prince & l'Amiral de Coligni s'unirent de nouveau pour défendre ouvertement & à main armée la cause des Huguenots. Condé y fut d'autant plus animé, qu'il eut avec le Duc d'Anjou, frere puîné de Charles IX, que l'on appeloit alors *Monsieur*, & qui monta ensuite sur le trône, sous le nom d'Henri III, une querelle très-vive. On croit que le sujet fut la demande qu'avoit osé faire le Prince de Condé, d'accord avec le Connétable, du commandement de toutes les armées sous le titre de Lieutenant-Général du Royaume. Le frere du Roi prétendit que ce titre ne convenoit qu'à lui; il parla au Prince de Condé avec une hauteur très-déplacée, & telle qu'un Prince du sang ne peut la supporter de la part d'un fils de France, qui, après tout, n'a d'autre avantage sur lui que d'être plus près de la couronne, d'ailleurs du même sang royal. Cette différence suffit cependant au Prince de Condé pour ne jamais for-

Digitized by Google

tir des bornes du respect extérieur qu'il devoit au Duc d'Anjou ; mais au fond du cœur il n'oublia pas cette scene. Une révolte déclarée en fut la suite. Condé & Coligni tenterent d'enlever le Roi sur le chemin de Meaux à Paris. L'on sait de quelle maniere les Suisses le sauverent. Ils oserent ensuite assiéger la Capitale ; & ce fut pour les écarter que le Connétable donna la bataille de St. Denis, dans laquelle il fut blessé mortellement. La guerre ouverte continua ; & ce fut alors que l'on prétend que les Huguenots firent frapper en l'honneur de leur Chef cette insolente médaille, dans laquelle le Prince de Condé est représenté la couronne en tête, avec cette légende : *Louis XIII, premier Roi de France Chrétien.* Forcés à se retirer par-delà la Loire, les Huguenots y furent poursuivis. Ce même Duc d'Anjou, ennemi personnel & mortel du Prince de Condé, lui livra enfin bataille dans la plaine de Jarnac, le 13 Mars 1569. Condé y fut blessé d'abord, par un pur accident, d'un coup de pied de cheval ; ensuite dans une des charges de la bataille. Enfin, il fut fait prisonnier, puis assassiné, par une suite, si l'on en croit Brantome, de la haine du Duc d'Anjou ; car ce fut le Ca-



Digitized by Google

pitaine des Gardes de ce Prince, qui, ſachant quelle haine ſon Maître portoit à Condé, crut ſervir la vengeance du frere du Roi en lui caſſant la tête d'un coup de piſtolet, au moment où l'on s'empreſſoit autour de lui pour viſiter ſes bleſſures & le panſer. La ſatisfaction avec laquelle le Duc d'Anjou parut apprendre cette mort, la façon dont il conſidéra le cadavre du Prince, ne confirment que trop le ſoupçon généralement reçu du temps de Brantome.

La perte du Prince de Condé fut pour le parti des Huguenots auſſi grande que l'avoit été celle de François, Duc de Guiſe, pour le parti Catholique. Ces deux Princes avoient également le don de plaire, & le talent de ſéduire ceux qu'ils vouloient s'attacher. Ils étoient tous les deux libéraux, doux, gracieux, populaires, éloquens, perſuaſifs. Braves, ils donnoient les meilleurs exemples aux Militaires qui combattoient ſous leurs ordres. Le Prince Lorrain étoit un Général plus conſommé & un plus profond Politique; mais la confiance que l'on avoit au Prince François portoit ſur des fondemens plus ſolides. Iſſu du ſang de nos Rois, il avoit bien plus de droits ſur les cœurs de la Nation que le Duc de Guiſe, que les uns regar-

Digitized by Google

doient comme un Général & un Ministre en faveur, & les autres comme un Prince étranger.

Le Maréchal de St. André.

Brantome nous apprend sur le Maréchal de St. André quelques particularités intéressantes, que je n'ai point eu occasion de rapporter, quoiqu'en extrayant les Mémoires des guerriers contemporains & amis de St. André, j'aie parlé de la plus grande partie des actions où ce Maréchal s'est trouvé. Le Maréchal de St. André étoit très-brave & fort intelligent à la guerre. Il donna des preuves de son intrépidité sur-tout à la bataille de Cérisolles; il étoit encore fort jeune alors, mais déjà très-connu à la Cour, son pere ayant été pendant quelque temps Gouverneur du Dauphin, ensuite Chevalier d'honneur de la Dauphine, & enfin Gouverneur de Lyon. Le Comte d'Enguien conduisit St. André en Piémont; & celui-ci, à la fin de la bataille dont je viens de parler, poursuivit les ennemis avec une ardeur qui excita celle du jeune Général, il vouloit le suivre; & comme on lui représenta qu'il ne devoit pas s'exposer ainsi: *Faites donc retirer St. André*, dit le Comte d'Enguien; & l'on fut obligé de modérer la vivacité



Digitized by Google

du jeune Gentilhomme, pour contenir celle du Prince.

Lorſqu'il fut plus avancé en âge & en grade, il ſe fit le plus grand honneur à la bataille de Renti, & ſur-tout à la retraite qui ſuivit cette action. Il commandoit l'arriere-garde, & ſe voyant preſſé par un corps de ſix mille hommes de cavalerie Impériale, il fit dans ce moment une diſpoſition ſavante & très-militaire, préſentant à l'ennemi un front d'arquebuſiers & de carabiniers qui leur parut redoutable, quoiqu'il ne fût compoſé que de deux mille hommes; mais il les avoit étendus de maniere qu'on les auroit crus beaucoup plus nombreux. Pendant que ceux-ci faiſoient face à l'ennemi, le Maréchal faiſoit filer derriere eux le reſte de ſes troupes, qui avoient à paſſer un ruiſſeau qu'elles traverſerent ſans que les ennemis s'en apperçuſſent : enſuite il replia ſa cavalerie, & repaſſa ce même ruiſſeau, protégé par les troupes qui étoient déjà ſur l'autre bord. Ayant ainſi mis enfin le ruiſſeau entre ſon arriere-garde & les ennemis, ils ſe trouverent hors d'état de l'attaquer.

Il fut fait priſonnier à la bataille de

Digitized by Google

Saint-Quentin (1557) avec le Connétable de Montmorenci. Nous avons dit comment il fut malheureusement & indignement tué de sang froid à celle de Dreux. Ce fut lui qui fit toutes les dispositions pour le combat, & qui dressa l'ordre de bataille, que le Connétable & le Duc de Guise approuverent & même admirerent. Il disposa l'armée Catholique en croissant, afin qu'elle pût envelopper l'armée Huguenotte, qui étoit moins nombreuse. Cet arrangement fut cause du gain de la bataille; car le Duc de Guise tomba sur l'aile du Prince de Condé, mais seulement après que celle-ci se fut ébranlée pour joindre l'Amiral de Coligni, qui venoit de défaire le corps où se trouvoit le Maréchal & le Connétable même.

Brantome nous assure que le Maréchal de Saint-André n'étoit point cruel; qualité bien rare parmi les guerriers de ce siecle. On trouve dans l'Histoire de sa vie plusieurs actes de clémence de sa part qui sont remarquables : aussi rien n'annonçoit dans sa figure, ni la dureté, ni la barbarie. Il étoit beau, avoit bonne grace, parloit bien, avoit l'esprit agréable & cultivé; &, dit Brantome,

Digitized by Google

*bon jugement & bonne cervelle*. Aussi, sans préjudice des talens du guerrier, avoit-il tous ceux du courtisan & du politique. Il donna des preuves de son mérite dans ce dernier genre, lorsqu'il fut envoyé Ambassadeur en Angleterre. Le Maréchal s'y conduisit avec une adresse infinie. L'objet apparent de son ambassade étoit de porter l'Ordre de St. Michel au jeune Roi Edouard VI, & il avoit reçu pour lui-même, de ce Monarque, celui de la Jartiere, qu'il porta toujours depuis dans toutes les cérémonies. » Il avoit beau jeu, dit Brantome, pour mettre à profit ses con-
» noissances dans l'art du courtisan; car
» Henri II, dès qu'il fut Roi, le fit
» premier Gentilhomme de sa Chambre,
» qui est un des grands honneurs qui
» soient en la Maison du Roi, pour cou-
» cher en sa chambre, & être près de
» lui à son lever & coucher; si bien qu'à
» toute heure il en avoit l'oreille; en
» quoi il fit très-bien sa besogne, tant
» pour les grandes dignités que pour les
» biens qu'il eut & acquit à foison. Il
» fut fait Maréchal de France à la place
» de M. le Maréchal du Biez; & s'é-
» tonnoit-on à la Cour comment il eut
» cette charge si jeune, laquelle ne se

» donnoit qu'aux plus anciens Cheva-
» liers «.

Le Maréchal de St. André avoit adopté une devise bien assortie aux différens talens qu'il avoit pour la guerre, la politique & la Cour; c'étoit le nœud gordien coupé par Alexandre, avec ces mots Latins : *NODOS VIRTUTE RESOLVO ; je surmonte les difficultés par mon courage.*

Tout le monde sait, & j'ai souvent dit que le Maréchal de St. André fut un des personnages de ce fameux Triumvirat qui s'établit en France sous le regne de Charles IX. Il n'y fit pas un des principaux rôles; mais plutôt celui que Crassus & Lepidus firent dans les deux Triumvirats de Rome, sous César & sous Auguste. On peut dire cependant qu'il valoit mieux que les Romains auxquels je le compare. Son esprit de conciliation servit souvent à mettre d'accord le Connétable & le Duc de Guise, & il ne leur donna à l'un & à l'autre que des conseils sages & propres à faire réussir leurs entreprises. Heureux s'ils les eussent suivis d'aussi bonne foi qu'il les donnoit! Il paroît qu'il étoit sincérement attaché à la Religion Catholique; sa femme, au contraire, étoit Huguenotte; & quand

Digitized by Google

même celle-ci eût été attachée d'aussi bonne foi au parti qu'elle avoit embrassé, elle lui auroit fait moins d'honneur que son mari; car il s'en falloit bien qu'elle fût aussi sensée que lui. On en peut juger par la folle donation qu'elle fit de sa terre de Valery au Prince de Condé; indépendamment de la valeur de la terre en elle-même, le mobilier du château en étoit immense, & le Maréchal en laissa d'ailleurs un considérable à Paris.

Brantome dit que » l'encan ou vente » de ses effets précieux dura si long-temps, » qu'on n'en put quasi jamais voir la fin. » Entre autres, on vendit une tapis- » serie qui représentoit la bataille de Phar- » sale; le Maréchal de Vieilleville l'a- » cheta, & en décora la belle salle de » son château de Duretal; elle pou- » voit parangoner (se comparer) aux ma- » gnifiques tapisseries du Roi, qui sont » regardées comme hors de prix: il y » avoit aussi deux tapis veluz Persiens, » tout d'or «. En général, on reprochoit au Maréchal de St. André de mener une vie délicieuse, & d'aimer ses aises, son plaisir, & la bonne chere. » Il a été, dit » Brantome, le premier de son temps qui » ait introduit à la Cour la friandise &

Digitized by Google

» délicatesse de viandes, tant de chair
» que de poisson, & autre luxe de ta-
» ble «.

La Maréchale de St. André ayant hérité de sa fille unique, un an après la mort de son mari, se trouva maîtresse de tout le prix du mobilier & de tous les biens d'acquêt de son mari : mais ce que l'on appelle les propres paternels, c'est-à-dire les biens que le Maréchal avoit eus de son pere, passerent aux enfans de sa sœur Marguerite d'Albon, qui avoit épousé M. de St. Germain d'Apchon, & sont restés dans cette derniere Maison. Celle d'Albon subsiste encore dans une ou plusieurs autres branches qui étoient aînées de celle de St. André.

La fortune du Maréchal de Bourdillon fut assez singuliere, quoiqu'il ne fût pas sans mérite. Il étoit bon Gentilhomme. Il fut d'abord Ecuyer d'écurie de M. le Dauphin, depuis Henri II; ce qui le mit à portée de se faire connoître de ce Prince, auquel il plut, parce qu'il avoit quelques qualités aimables & estimables. Il fut ensuite Lieutenant de la compagnie de M. le Duc de Nevers, de la Maison de Cleves, & Lieutenant-Général au Gouvernement de Champagne. Il se conduisit

Le Maréchal de Bourdillon.

Digitized by Google

fort bien dans plusieurs actions de guerre & dans la défense de plusieurs villes. La paix s'étant faite en 1559, par un article du traité du Cateau-Cambresis, il fut stipulé que le Piémont seroit restitué à son Souverain naturel, à l'exception de six places qui resteroient à la France, jusqu'à ce que le Duc de Savoie eût des enfans de Madame Elisabeth de France, derniere fille de François I, qu'on lui fit épouser. Ce ne fut pas sans une peine extrême que le Maréchal de Brissac se résolut à évacuer un pays où il avoit commandé pendant plusieurs années : mais enfin il fallut bien qu'il s'y soumît; & on envoya Bourdillon commander dans les six places restantes. Ce commandement, qui ne s'étendoit que sur une partie de celui dont avoit joui un Maréchal de France de la considération de M. de Brissac, étoit encore très bon pour M. de Bourdillon, & il s'en seroit sûrement bien contenté s'il eût duré. Mais le cas de la restitution ne tarda pas à arriver. La Duchesse de Savoie accoucha d'un fils, & le Duc, en faisant part de la naissance de cet enfant au Roi son neveu, réclama en même temps la promesse qui lui avoit été faite lors de son mariage. Brantome

Digitized by Google

nous apprend qu'on délibéra sérieusement dans le Conseil du Roi, si l'on exécuteroit cette clause ou non. D'un côté, l'engagement étoit formel, la restitution du Piémont formoit, pour ainsi dire, la dot d'une fille de France, & il étoit indispensable de la payer. D'un autre côté, il se trouva des Ministres & des Généraux qui représenterent que, remettre ainsi toute la barriere des Alpes au pouvoir d'un Prince dont le Roi pouvoit n'être pas toujours assuré, c'étoit exposer la France à se voir fermer la porte & l'entrée de l'Italie, à la volonté & au caprice du Duc de Savoie; que c'étoit par conséquent renoncer pour toujours à la conquête de ces belles Provinces d'Italie, dont la France seroit plus séparée par les montagnes, que l'Espagne ne l'est par les mers. Cette grande question ayant été bien agitée, le parti le plus honnête l'emporta cependant; & il fut résolu que l'on rendroit au Duc de Savoie Turin & ses autres places, le Roi ne se réservant que Pignerol & Savillan. Il y avoit à cette restitution une autre difficulté, c'étoit celle de la faire exécuter; car dans ces temps malheureux de dissentions & de guerres civiles, les Commandans des armées & ceux des garnisons ne faisoient

Digitized by Google

gucre que ce qu'ils jugeoient à propos, & il falloit négocier & capituler avec eux. Il étoit difficile de les tirer de leurs postes, & l'on pouvoit craindre qu'ils ne traitassent avec les ennemis de l'Etat, si l'on ne traitoit avec eux. On pensa que Bourdillon même pourroit être capable de faire ces difficultés. Il fallut choisir un négociateur adroit & habile, pour faire exécuter la résolution du Conseil; on le trouva dans la personne de Robertet d'Alluye, Secrétaire d'Etat; encore fallut-il qu'il eût des motifs personnels pour se charger de cette commission & la faire réussir; mais on lui en fournit. Il étoit amoureux de Mademoiselle de Pienne, la même à qui le Maréchal de Montmorenci, fils aîné du Connétable, avoit fait, six ans auparavant, une promesse de mariage, à laquelle on étoit venu à bout de faire renoncer cette Demoiselle. C'étoit une fille de qualité, assez riche héritiere; & d'Alluye satisfaisoit en même temps son amour & son ambition, s'il pouvoit parvenir à l'épouser. Le Roi de Navarre, dépouillé de la plus grande partie de son Royaume, se croyoit intéressé à procurer l'évacuation du Piémont, parce qu'on lui avoit fait espérer que s'il s'y prêtoit, on

lui

Digitized by Google

lui feroit obtenir la Sardaigne, en dédommagement de la Navarre. Chargé de concilier tous ces intérêts, Robertet d'Alluye n'avoit plus à ménager que ceux de Bourdillon, & il avoit en main de quoi le satisfaire; car il lui porta l'assurance, de la part du Roi & de la Reine, d'être Maréchal de France. C'en étoit plus qu'il n'en falloit pour assurer la reddition entiere du Piémont à son Souverain. Cependant Bourdillon crut devoir faire un peu de façons. Avant que d'Alluye arrivât, il avoit déclaré hautement qu'il ne rendroit jamais les places du Piémont; que cette résolution ne pouvoit être prise par le Roi encore mineur, & qu'elle outrepassoit les pouvoirs de la Reine-Mere, Régente, & du Roi de Navarre, Lieutenant-Général du Royaume. Même après l'arrivée de d'Alluye, il écrivit en Cour pour faire ses représentations. Le Secrétaire d'Etat envoya ces lettres; mais probablement l'intention de l'un & de l'autre n'étoit que de se faire confirmer les promesses qu'on leur avoit faites; ils eurent satisfaction. On récompensa de plus René de Birague, que l'on appeloit à Turin le *Président de Birague*,

parce qu'il étoit Chef de la Justice, & Intendant général du Piémont ; & la restitution des places s'exécuta avec la plus grande exactitude : mais le Roi de Navarre, ayant été tué la même année 1562, ne se trouva plus en état de suivre ses idées sur la Sardaigne.

Bourdillon, d'Alluye & Birague revinrent en France chargés de présens & de richesses qui leur attirerent quelques plaisanteries ; mais, comme cela arrive ordinairement, ce qu'ils tenoient les consola de ce que l'on en disoit. Le Secrétaire d'Etat épousa Mademoiselle de Pienne, & la laissa veuve sans enfans. En 1569, Bourdillon reçut le Bâton qui lui avoit été promis. Il épousa en secondes noces la fille de Birague ; mais il n'eut point d'enfans de ses deux femmes, & a été le dernier de sa famille. Il mourut en 1567, considéré comme un bon Militaire & un homme sage. Birague fit la plus grande fortune, qu'il méritoit jusques à un certain point ; car il s'étoit mêlé de bien des choses, & s'en étoit toujours tiré, sinon avec grande gloire, du moins avec beaucoup d'adresse & d'intelligence. Sa famille étoit de Milan, s'étoit attachée au parti François, avoit été chassée

de ſa patrie, & avoit perdu ſes biens pour l'amour de la France. Afin d'en dédommager Birague, on lui avoit confié l'adminiſtration des Finances & de la Juſtice en Piémont ; & comme il étoit brave, il avoit en même temps ſervi de ſa perſonne aux ſiéges de pluſieurs places du Milanois, dans leſquelles d'ailleurs il avoit conſervé des intelligences. Souvent il avoit commandé les troupes en l'abſence des Généraux militaires. La connoiſſance de ſes talens fut cauſe que lorſqu'il fut revenu en France, Catherine de Médicis lui confia le gouvernement & l'adminiſtration de la ville de Lyon & du Lyonnois, en l'abſence de M. le Duc de Nemours-Savoie qui en étoit titulaire. En 1570, le Chancelier de l'Hôpital ayant été exilé, Birague eut les Sceaux, & à la mort de l'Hôpital, en 1573, il fut Chancelier de France. On lui retira les Sceaux en 1578, pour les donner à ſon ami Huraut de Chiverny ; mais il reſta Chancelier, & fut fait d'ailleurs Cardinal, Evêque de Lavaur, & obtint pluſieurs riches Abbayes. Il fut auſſi Commandeur de l'Ordre du St. Eſprit, lors de ſon inſtitution. Il ne craignoit pas de déclarer que c'étoit malgré lui qu'on l'avoit fait Cardinal & Evêque ;



Digitized by Google

& il disoit plaisamment en Italien, qu'il n'entendoit rien *à toutes ces cérémonies & gentillesses ecclésiastiques.* Il manquoit aussi de la connoissance de nos Loix Françoises & de nos formes judiciaires; il parloit même assez mal notre Langue, grand inconvénient pour un Chancelier de France : mais d'ailleurs, il avoit assez d'esprit, d'art, & de ce qu'on appelle *politique Italienne*, pour savoir se retourner de toutes manieres. Ce fut ce genre de mérite qui le rendit cher à Catherine de Médicis. Il avoit été marié en Piémont; mais il ne laissa que des filles, dont la Maréchale de Bourdillon étoit l'aînée. Elle se maria deux fois; la premiere avec un Seigneur de la Maison de Laval; la seconde avec un de la Maison d'Ambboise. La famille de Birague subsiste encore en plusieurs branches, dont une en France, qui descend du frere du Chancelier; les autres sont en Piémont.

Le Maréchal de Matignon.

Le Maréchal de Matignon, de la Maison de Goyon, originaire de Bretagne, & connue très-anciennement dans cette Province, mais d'une branche établie en Normandie, où elle possédoit le Comté de Thorigny, & qui avoit déjà fourni un Grand Ecuyer de France, étoit né

en 1525, & fut élevé Enfant d'honneur du Dauphin, qui fut depuis Henri II. Il se conduisit de bonne heure à la Cour avec une adresse & une politique qui firent dire de lui qu'il avoit toute la finesse attribuée à ceux de son pays. Pendant tout le regne d'Henri II, il se ménagea si bien entre le Connétable & les Guises, que ni les Montmorenci, ni leurs adversaires n'eurent à se plaindre de lui, & qu'il ne se rendit suspect ni aux uns, ni aux autres. François II étant monté sur le trône, Matignon offrit ses services à Catherine de Médicis, & lui persuada aisément qu'il veilleroit au maintien du Catholicisme dans la Normandie, si l'on vouloit lui confier le commandement de cette Province. Il obtint au moins une partie de ce qu'il demandoit, ayant été nommé Lieutenant-Général de la Basse-Normandie, charge qui d'ailleurs avoit déjà été dans sa famille. Pour tenir tête aux nouveaux Sectaires, il lui fut permis de lever une compagnie d'arquebusiers à cheval; &, pour l'entretenir & la payer, il fallut avoir recours à des moyens extraordinaires. Il s'arrangea à cet effet avec les Evêques & les gens d'Eglise de la Province, qui eurent la liberté de vendre

Digitized by Google

l'argenterie & même les châsses de leurs Eglises, pour en faire de l'argent comptant. Comme le remarque très-bien Brantome, tout le monde gagna à ce marché; les Bénéficiers retinrent une partie des deniers de la vente, & ne purent être imposés davantage; les Huguenots furent contenus, & n'eurent plus de moyens de piller; & Matignon eut de quoi payer sa troupe. Le Commandant se gouverna avec beaucoup d'adresse entre les deux partis; il eut même infiniment de condescendance pour les Huguenots, jusqu'à ce que la guerre étant enfin entamée, il fut forcé de se déclarer pour l'un ou pour l'autre. Alors il agit avec la plus grande sévérité contre les nouveaux Sectaires, afin de les effrayer, craignant de n'être pas toujours le plus fort dans sa Province.

Montgomery, Seigneur Normand (le même qui avoit tué par accident Henri II), sachant bien qu'il n'avoit aucun ménagement à garder avec Catherine de Médicis, s'étoit mis à la tête du parti Huguenot en Normandie, & revenoit d'Angleterre avec l'assurance d'un prompt secours pour les rebelles. Peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de Cherbourg, au moyen des intelligences qu'il s'y étoit faites: mais

Digitized by Google

Matignon y courut, sauva la place, changea le Gouverneur qui étoit suspect, & conserva Cherbourg & toute la Basse-Normandie jusqu'à la paix fausse ou vraie de 1563. Il n'avoit pu encore arrêter le Comte de Montgomery, quoiqu'il en eût l'ordre précis, & fut obligé d'en différer l'exécution pendant bien des années. En attendant, il servit sous le Duc d'Anjou (depuis Henri III), en qualité de Maréchal de Camp dans son armée, aux batailles de Jarnac & de Montcontour. En 1570, il retourna en Basse-Normandie, & continua de mettre cette Province en sûreté contre les Huguenots; mais il eut la prudence d'empêcher que le massacre de la Saint Barthelemi ne s'étendît dans tout le pays où il commandoit. Enfin, en 1574, au commencement du regne d'Henri III, il parvint à arrêter le meurtrier d'Henri II, qui, à la vérité, n'avoit pas été coupable lorsque ce meurtre avoit été commis, mais qui étoit devenu criminel en faisant la guerre aux enfans du Roi, dont il avoit eu le malheur de causer la mort. Voici comment Matignon fit cette importante capture, qui lui avoit été si fort recommandée par Catherine de Médicis. Montgomery étoit à la tête



Digitized by Google

d'une forte garnison de Huguenots dans St. Lo : Matignon vint l'y assiéger avec une armée de huit mille hommes de pied, & de près de deux mille chevaux. Le Chef des rebelles, qui se doutoit bien que c'étoit à sa personne qu'on en vouloit principalement, laissa la Colombiere, son gendre, dans la ville, pour la défendre, s'échappa avec soixante chevaux seulement, & se jeta dans Domfront. Matignon en étant averti, laissa le Comte de Thorigny son fils, & la plus grande partie de ses troupes continuer le siége de St. Lo, suivit son ennemi, & parut devant Domfront. Cette ville étoit si mal fortifiée, & Montgomery avoit si peu de gens avec lui, qu'il ne put que se retrancher dans le château. Il fut sommé de se rendre à discrétion, &, sur son refus, le château fut canonné; on y fit breche. En vain Montgomery tâcha de s'échapper à la faveur de deux sorties; il fut repoussé, & soutint un premier assaut, dans lequel le carnage fut terrible de part & d'autre. Il ne put y trouver la mort; mais Matignon ne put s'emparer du château. Un second assaut n'eut pas plus de succès : les soldats de Montgomery combattirent en desespérés, &

les troupes Catholiques parurent rebutées. Après tant d'efforts inutiles, il fallut chercher à tromper Montgomery, pour l'engager à se rendre. Le Vidame de Vassé, son parent & son ami, séduit sans doute le premier, se chargea de négocier avec lui, & ne put que mêler ses larmes avec les siennes, en lui remontrant que, sa perte étant inévitable, il devoit épargner le sang de ceux qui lui étoient encore attachés, quoique ceux-ci offrissent de mourir avec lui jusques au dernier. D'ailleurs, toutes les espérances qu'il pouvoit lui faire concevoir n'étoient fondées que sur les bons offices de Matignon, que Montgomery savoit bien devoir être inutiles. Cependant il se rendit; Matignon le reçut en apparence avec honneur, mais en le faisant garder soigneusement à vue. Le lendemain, il lui fit une proposition qu'il devoit bien sentir que Montgomery auroit de la peine à accepter; ce fut, en le suivant à St. Lo, de se montrer à la Colombiere son gendre, & à ceux qui défendoient cette ville, & de les engager à se rendre. Il lui donna quelques fausses lueurs d'espérance qu'en rendant ce service au Roi, il obtiendroit grace. Le malheureux Montgomery eut la foi-

Digitized by Google

bleſſe d'y conſentir. Il ſe préſenta devant St. Lo à côté de Matignon. Son gendre & ſa garniſon accoururent avec empreſſement pour le voir & l'écouter; mais dès qu'il eut ouvert la bouche, & qu'ils entendirent qu'il leur propoſoit de ſe rendre, ſon gendre l'interrompant: » Je » croyois, Monſieur, lui dit-il, qu'un » homme tel que vous ne paroîtroit ici » que pour nous exhorter à une plus » grande réſiſtance. Je vois avec le plus » grand chagrin que le plus triſte effet » de votre malheur eſt de vous avoir ôté » le courage. Je me retire en rougiſſant » de votre foibleſſe. Si j'ai appris de vous » comment il faut vaincre, je vais vous » montrer comment il faut mourir «. Montgomery accablé ſe retira, & dès ce moment ne voulut plus voir ni Matignon, ni Vaſſé. Le Lieutenant-Général de Normandie continua le ſiége de St. Lo, & le prit enfin d'aſſaut. La Colombiere périt ſur la breche le ſabre à la main. Si Montgomery l'apprit avec douleur, il fut encore plus touché de voir amener dans ſa tente ſon propre fils, le jeune de Lorges, qui avoit été fait priſonnier dans la ville Il jouit peu long-temps de ſes embraſſemens. La Reine

Digitized by Google

Mere ne tarda pas à donner ordre qu'on amenât Montgomery à Paris, les fers aux pieds & aux mains. Matignon fut forcé d'obéir. Le prisonnier fut enfermé dans une tour de la Conciergerie du Palais, qui porte encore son nom. Son procès lui fut fait avec la plus grande rigueur : il fut jugé, mis à la torture, & condamné au dernier supplice, comme assassin d'un Roi dont il avoit été le premier Capitaine des Gardes. On prétend qu'avant sa mort, en place de Grève, il se plaignit avec véhémence de l'injustice de la Reine, qui vengeoit sur lui sa haine particuliere, plutôt que la mort du feu Roi, qu'il assura lui avoir causé & lui causer encore les plus sensibles regrets. Il mêla dans son discours quelques reproches contre Matignon, qui avoit servi la colere de cette inexorable Reine. Matignon, instruit de ces reproches, protesta hautement qu'il avoit fait tout ce qui avoit dépendu de lui pour sauver Montgomery des fureurs de Catherine. Mais, quoi qu'il en soit, il fut *grandement* récompensé pour avoir fait cette capture. On remarque sur-tout comme un trait qui peint son caractere personnel, qu'il obtint l'échange d'une assez médiocre terre qui lui appartenoit, que

Digitized by Google

l'on appeloit *les Moutiers*, contre la ville & baronnie de St. Lo, qui étoit à l'Evêque de Coutance. Il représenta que cette ville devenant un domaine de sa famille, seroit mieux défendue contre les Huguenots, & qu'eux-mêmes auroient moins d'acharnement à s'en emparer que lorsqu'elle étoit possédée par des gens d'Eglise. Cette raison parut suffisante au Gouvernement qui vouloit lui rendre service. Lorges étoit resté en Normandie pendant qu'on conduisoit son malheureux pere à Paris, & que Matignon se rendoit à la Cour. Il eut le bonheur de s'échapper de sa prison, & mourut, sous le regne d'Henri IV, Gouverneur de la ville de Castres. Il n'eut qu'une fille unique, qui épousa Jacques de Durfort, Marquis de Duras, & porta le nom & la terre de Lorges dans la Maison de son mari. Le malheureux Montgomery avoit un second fils, dont la postérité masculine a conservé le nom & la terre de Montgomery jusques à nos jours qu'elle s'est éteinte.

Matignon ayant achevé de soumettre la Normandie & de s'assurer particuliérement du Duché d'Alençon, mérita de nouvelles graces de la part d'Henri III

& de la Reine sa mere ; mais il déplut au Duc d'Alençon, dernier des freres du Roi, en découvrant le dessein de troubler le Royaume, & en suggérant les moyens de le prévenir. On fit passer le Prince dans les Pays-Bas, sous prétexte de lui procurer la possession du Brabant, qui lui étoit offerte par les Flamands rebelles. En 1578, Henri III ayant institué l'Ordre du St. Esprit, Matignon fut compris dans la premiere promotion, & l'année suivante 1579, il fut fait Maréchal de France. Peu après, on lui confia le soin de l'armée de Picardie, & il mit le siége devant la Fere. Il prit cette place en vertu d'une capitulation qu'il accorda à la garnison & aux habitans, en dépit du Cardinal de la Valette, & du Duc d'Epernon, favori d'Henri III. Ceux-ci s'en plaignirent mal à propos à ce Monarque ; mais ils ne furent point écoutés, & tout ce qu'ils gagnerent fut d'empêcher Matignon d'être admis dans la société particuliere de ce Roi, dans ses dévotions ridicules & ses amusemens déplacés. C'est justement ce que desiroit Matignon ; car il entroit dans son plan de conduite fine & rusée, de servir le Roi glorieusement & fidelement, mais de ne point

de la Ligue, & ce fut de cette façon qu'il parvint à rapprocher Henri III du Roi de Navarre, & à les réunir contre leurs ennemis communs ; ce qui lui procura le gouvernement de Guienne, qu'Henri IV même consentit qui lui fût cédé aussitôt après cette réunion. Elle fut suivie de près de l'assassinat d'Henri III & de l'avénement d'Henri IV au trône de France. Le Maréchal contribua beaucoup à lui ménager la soumission du Parlement de Bordeaux. Le Comte de Thorigny son fils, & le Marquis de Canisi son gendre, combattirent pour Henri IV à la bataille d'Ivry, & lui rendirent d'aussi importans services en Normandie, que le Maréchal continua de lui en rendre en Guienne, jusqu'à ce que s'étant rendu auprès de Sa Majesté à Chartres, il assista à son Sacre, le 27 Février 1594, & y remplit les fonctions de Connétable. La même année, il entra dans Paris avec le Roi. Le combat de Fontaine-Françoise, qui se donna en 1595, fut la derniere affaire dans laquelle Henri IV se trouva. Le Comte de Thorigny, fils aîné du Maréchal, périt dans cette affaire au moment de faire la plus belle fortune. Il étoit déjà Chevalier des Ordres du Roi,
&

& Lieutenant-Général en Normandie à la place de ſon pere. Il étoit marié ; mais mourut ſans enfans. Le Maréchal fut inconſolable de cette perte. Cependant il retourna en Guienne, & ſes deux gendres, les Marquis de Harcourt-Beuvron & de Caniſi, continuerent à défendre & à gouverner la Normandie. Le Maréchal, avant que de mourir, eut encore le temps de marier ſon ſecond fils, devenu l'aîné, à une Princeſſe d'Orléans Longueville, deſcendante du fameux Comte de Dunois, & alliée de pluſieurs côtés à l'auguſte Maiſon de Bourbon. Enfin, il mourut le 27 Juin 1597, d'une attaque d'apoplexie, dans ſon château de Leſparre en Guienne. Sa poſtérité ſubſiſte dans M. le Prince de Monaco, Duc de Valentinois, & ſes enfans. Une autre branche, également deſcendante de lui, a fini dans la perſonne de M. le Marquis de Matignon-Gaſſé, mort à Naples il y a peu d'années.

Brantome nous apprend que le Maréchal de Matignon juroit toujours *coldieu*.

Son caractere & ſes principaux talens étoient la fineſſe & la prudence. Il étoit temporiſeur ; mais n'en étoit pas moins

brave, lorsqu'il trouvoit l'occasion convenable pour se battre.

On lui a reproché, comme une grande foiblesse, le désespoir qu'il montra à la mort de son fils aîné; il dit qu'il avoit perdu tout son espoir & toute sa gloire: il est certain que ce dernier mot est trop fort; mais il faut excuser cet excès de tendresse paternelle.

Il n'a laissé après sa mort ni Mémoires ni Ecrits que nous connoissions; mais, dans le cours du siecle dernier, en 1661, M. de Cailliere, ancien Maréchal de bataille des armées du Roi, & Commandant à Cherbourg, a jugé à propos de publier sa vie, avec des détails qu'il a sans doute crus utiles aux Militaires de son temps. Il faut remarquer que le titre de Maréchal de bataille, que M. de Cailliere portoit, répondoit à peu près, dans ce temps là, à ce que nous appelons aujourd'hui Major-Général de l'armée. Ce titre n'étoit pas encore connu au seizieme siecle, & ne l'est plus au dix-huitieme.

Valette Parisot, Villiers de l'Isle-Adam & d'Aubusson, Grands Maîtres de Malte.

Brantome a consacré un assez long article de ses Vies des Capitaines illustres François, à l'éloge de Jean Valette Parisot, Grand-Maître de Malte, qui défen-

Digitized by Google

dit cette Isle contre les Turcs, lorsque Soliman II l'assiégea inutilement en 1565. Il remarque à cette occasion que le seizieme siecle a vu trois Grands-Maîtres de Malte illustres, & tous trois François. Le premier fut d'Aubusson, qui peut être regardé comme appartenant à ce siecle, puisqu'il n'est mort qu'en 1503, à la vérité, à l'âge de 78 ans. Il étoit d'une famille ancienne & illustre des confins de l'Auvergne, qui prétend descendre des anciens Vicomtes de la Marche. Dans le siecle dernier, cette Maison d'Aubusson a été illustrée par un Maréchal de France, élevé à la dignité de Duc & Pair sous le nom de la *Feuillade* : sa branche est actuellement éteinte. Le Grand-Maître d'Aubusson se signala dès sa premiere jeunesse contre les Turcs en Hongrie. Il entra ensuite dans l'Ordre de Malte, fut, assez jeune, Grand-Croix, Bailli & Grand-Prieur d'Auvergne, enfin élu Grand-Maître en 1476, étant âgé d'environ 50 ans. L'Ordre de S. Jean de Jérusalem avoit alors pour chef-lieu l'Isle de Rhodes, située dans la Méditerranée, non loin des côtes de la Turquie qu'on appelle à présent *Asiatique*. D'Aubusson s'occupa d'abord à fortifier la ville principale, à en augmenter le port; & se doutant bien qu'il ne



Digitized by Google

manqueroit pas d'être attaqué par le redoutable Mahomet II, qui, quelques années auparavant, s'étoit rendu maître de Constantinople, il se prépara à une vigoureuse défense. Le Grand-Seigneur parut en effet devant Rhodes en 1480, avec une flotte de plus de 160 voiles, chargée, dit on, de plus de cent mille hommes; mais au bout de deux mois, il fut obligé de lever le siége. Quelques années après, les deux fils de Mahomet II, Bazajet & Sizime, s'étant disputés l'Empire Ottoman, le dernier ne pouvant tenir contre son frere, se réfugia à Rhodes. D'Aubusson le reçut & le protégea contre Bazajet, qui n'osa l'attaquer; le Pape déclara ce Grand-Maître Cardinal, mais sans l'obliger à quitter sa dignité, ni le commandement militaire, qui l'obligeoient à défendre la chrétienté. Il mourut, comme je l'ai dit, en 1503, âgé de 78 ans.

Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, d'une ancienne & illustre Maison, originaire des environs de Paris, qui a fourni un Maréchal de France, un porte oriflamme de la Couronne, un Grand-Louvetier & plusieurs Chevaliers fameux par différens exploits, fut élevé, en 1520, à la premiere dignité de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, qui étoit encore en possession de

l'Isle de Rhodes. En 1522, Soliman II vint l'assiéger. Villiers & ses Chevaliers se défendirent pendant plus de sept mois avec une bravoure, une constance & une habileté vraiment admirables. Ayant été trahis par un faux Frere Portugais, le Grand-Maître fut obligé de se rendre, & l'Ordre d'abandonner l'Isle ; mais du moins Villiers de l'Isle-Adam reçut-il de l'Empereur Ottoman les marques d'estime & d'admiration les moins équivoques. Il fut forcé de fixer, pendant quelque temps, sa résidence en Italie, dans la ville de Viterbe. Enfin, l'Empereur Charles-Quint accorda à ces Chevaliers errans & fugitifs, l'Isle de Malte, située entre la Sicile & l'Afrique. Ils s'y sont établis, & c'est de là qu'ils ont pris le nom de Chevaliers de Malte, qui leur est généralement donné. Le brave Villiers de l'Isle-Adam y mourut en 1534, âgé de soixante-dix ans. Le Grand Connétable de Montmorenci se faisoit honneur d'être neveu de cet illustre Grand-Maître.

Quant à Valette Parisot, dont Brantome a fait l'éloge, l'ayant beaucoup connu à Malte même, il étoit de la langue de Provence. On croit que sa famille est à présent éteinte. Il fut élu Grand-Maî-



Digitized by Google

tre en 1557. Etant ſimple Chevalier, il s'étoit déjà ſignalé en faiſant de grandes priſes ſur les Turcs. Il continua étant Grand-Maître, & dans les cinq premieres années de ſon magiſter, on compte qu'il leur avoit déjà pris plus de cinquante galeres. Soliman II, irrité de ſes ſuccès, voulut enfin ſe débarraſſer d'un voiſinage auſſi incommode que celui de ces Chevaliers, qui, chaſſés environ quarante ans auparavant de la belle & riche Iſle de Rhodes, n'en étoient devenus que plus redoutables, étant retranchés ſur un rocher tel que Malte. Il envoya Dragut, qui, depuis la mort de Barberouſſe, étoit le plus illuſtre de ſes Généraux de mer, avec une flotte chargée, dit-on, de quatre-vingt mille hommes. Ils aſſiégerent & battirent pendant quatre mois l'ancienne cité de Malte, qui n'étoit encore que médiocrement fortifiée. Ils tirerent contre cette place plus de ſoixante-dix mille coups de canon; mais quoiqu'ils y euſſent fait des breches conſidérables, ils ne purent parvenir à la prendre, & furent obligés de ſe retirer à la fin d'Août 1565, avec perte de plus de vingt mille hommes. A la premiere nouvelle que l'on avoit reçue que Malte devoit être aſſiégée, tous les Chevaliers qui ſe

Digitized by Google

trouvoient en Europe y étoient accourus; & un grand nombre de volontaires de toutes Nations, dans le nombre desquels il y avoit même des Protestans, les y avoient suivis, parce qu'il étoit question de défendre le dernier boulevard de la chrétienté contre les Infideles. Le Roi Philippe II y fit passer des sommes & des troupes Espagnoles de la Sicile. Les neveux du Grand-Maître Valette, qui résidoient en Provence, y conduisirent un certain nombre de Gentilshommes François qui arriverent à temps; le reste n'entra dans Malte qu'après qu'elle fut délivrée; mais le Grand-Maître employa utilement les secours en argent, les simples Soldats, & les Ingénieurs qu'on lui envoya de tous côtés. Non seulement il fit rétablir les bâtimens & les fortifications de l'ancienne ville de Malte; mais il en bâtit une seconde toute nouvelle, que l'on appela, de son nom, la *Cité Valette*. Il employa pendant plusieurs années, à ces constructions, huit mille hommes par jour. Elles furent achevées en 1568, & le Grand-Maître Valette mourut à la fin de cette année, ou au commencement de la suivante. Il avoit refusé le chapeau de Cardinal, que le Pape lui avoit offert, comme Alexandre VI l'avoit donné autre-



Digitized by Google

fois au Grand-Maître d'Aubuſſon. Valette trouva que les fonctions paiſibles du Cardinalat n'étoient pas compatibles avec la vie militaire que devoit mener un Grand-Maître de Malte, toujours menacé d'être aſſiégé par les Turcs, ou obligé de leur faire une guerre offenſive. Brantome avoit été du nombre de ceux qui étoient accourus à Malte, en 1565, pour la défendre, mais qui étoient arrivés trop tard. Du moins eut-il l'avantage de connoître le Grand-Maître Valette. « Ce guerrier reſ-
» pectable réuniſſoit toutes les qualités
» qu'exigeoit ſon état, car il étoit auſſi
» pieux, confiant en Dieu & en la bonté
» de la cauſe qu'il défendoit, qu'il étoit
» brave, intrépide & ardent au combat.
» Un jour qu'il avoit paſſé toute la nuit à
» défendre la porte & le baſtion de Caſ-
» tille, il commençoit à ſe repoſer : dès
» le matin, on vint lui dire que les enne-
» mis revenoient en plus grande force,
» pour s'emparer de la breche. Allons,
» dit il, les repouſſer; mais paſſons aupara-
» vant à l'égliſe, le temps n'en ſera pas
» perdu, & Dieu bataillera pour nous. Ef-
» fectivement, après avoir fait une courte
» priere, il arrive à la breche, trouve ſes
» gens très-vaillamment combattans,
» prend une pique qu'il faiſoit très bon voir

Digitized by Google

» en la main de ce grand homme, d'une
» belle & haute taille, anime chacun à
» faire comme lui ; si bien qu'il repousse
» les ennemis dans le fossé, avec une très-
» grande tuerie «. Si le Grand-Maître & les Chevaliers de Malte étoient alors animés de l'esprit de Dieu pour vaincre leurs ennemis, les Turcs jugeoient bien différemment de la source du courage de ces braves gens ; car ils étoient persuadés, dit Brantome, qu'ils avoient appelé à leur secours le diable & les esprits infernaux. Ils disoient même qu'ils les voyoient & les reconnoissoient très-bien au milieu d'eux.

Non seulement Brantome avoit entendu le récit de ce qui s'étoit passé au siége de Malte, par ceux qui y avoient assisté il y avoit peu de mois, mais encore il y avoit trouvé de vieux Chevaliers qui lui avoient raconté les circonstances du siége de Rhodes. Soliman II y avoit employé soixante mille Pionniers, tirés de la Hongrie, de la Croatie, & de la Bosnie. Il y avoit cent pieces de canon en batterie, qui tiroient jour & nuit sur les murailles & dans la ville, qui jetoient des boulets de bronze ou de marbre, de onze palmes de tour. Il y eut tel assaut dans lequel les Turcs revinrent jusqu'à cinq fois avec de

nouvelles troupes, & cependant ils furent toujours repoussés. Brantome prétend que si les Princes Chrétiens avoient voulu secourir Rhodes, cette Isle n'auroit jamais été prise; mais Charles-Quint s'occupoit dans ce moment à faire la guerre à François Premier, &, en négligeant de défendre ce reste des possessions chrétiennes en Asie, il empêchoit le Roi de France de rendre ce service à la Religion. Au contraire, le bon, ou, si l'on veut, le malin Brantome est persuadé que Philippe II, en secourant puissamment l'Isle & la Religion de Malte, *a racheté beaucoup de péchés, & mérité paradis*. Ce même Auteur se trouva à Malte le jour de la Procession de la *Fête-Dieu*, apparemment en 1566; il y remarqua avec étonnement qu'une partie des Grands-Croix de l'Ordre assistoit à cette Procession tout armés, & que les autres Chevaliers y paroissoient avec de simples tuniques & des croix blanches; il en demanda la raison, & on lui dit que c'étoit une distinction que le Grand-Maître avoit cru devoir accorder à ceux qui avoient fait preuve de leur valeur aux deux derniers siéges de Rhodes & de Malte. Brantome ne peut qu'applaudir à cette marque d'honneur accordée au courage.

Digitized by Google

Le Capitaine San-Pietro de Bastelica, Corse de Nation, a été un des plus braves Militaires qui se soient distingués au service de France pendant le cours du seizieme siecle. La Corse, anciennement soumise à la République de Gênes, passa avec cette ville sous l'empire des François; mais tous les Corses n'imiterent pas les Gênois, lorsque ceux-ci se révolterent contre nos Rois. La famille de Bastelica fut du nombre de celles qui resterent fideles à la France. En 1536, San-Pietro passa en Piémont, avec une compagnie de cinq cents Fantassins Italiens, au service de France. Il défendit la ville de Fossano avec une valeur vraiment héroïque, quelque mauvaise que fût la place, qui ne se rendit que parce que le Capitaine y fut griévement blessé. Aussi-tôt après sa guérison, on l'envoya en Provence. Charles-Quint, qui étoit entré dans cette Province, y avoit assiégé Marseille, mais bientôt il se vit contraint de se retirer de devant cette place. Quelques Officiers François, plus braves que prudens, poursuivirent les troupes impériales jusques à Brignoles; mais celles-ci leur ayant alors fait face, ils resterent prisonniers. De ce nombre, furent Gouffier de Boissi, Monte- San Petro de Bastelica.

Digitized by Google

jean, & le Capitaine San Pietro. En 1542, il fut employé en Rouſſillon, & fit le ſiége de Perpignan avec le Dauphin, depuis Henri II. En 1543, il conduiſit des troupes au camp, devant Landrecies, & en 1544, il ſe trouva au combat de Vitri, dont la ſuite fut la levée du ſiége de Saint-Dizier. Dans toutes ces occaſions, il donna de grandes marques de valeur & d'intelligence. François I étant mort, San Pietro prit ce moment pour faire un voyage en Corſe, & y épouſa Vanina d'Ornano, héritiere de la principale branche de la famille de ce nom, qu'on prétend deſcendre des anciens Souverains de ce Royaume; c'eſt de là que la poſtérité de San Pietro, en quittant le nom de Baſtelica, a pris celui d'Ornano. Cependant les Gênois l'ayant regardé comme ſuſpect, le firent arrêter auſſi-tôt après ſon mariage, & l'enfermerent dans la citadelle de Baſtia. Il ne revint en France qu'à la paix, & ne pardonna jamais aux Gênois ſon empriſonnement, l'injure & le mal qu'ils lui firent en cette occaſion.

Sous le regne d'Henri II, San Pietro fit d'abord la guerre en Piémont & en Italie, juſqu'en Toſcane, ſous Meſſieurs de Termes & de Strozzi. En 1553, les Gé-

Digitized by Google

néraux François eurent ordre de s'emparer de la Corse. De Termes fut chargé de cette entreprise, & jeta les yeux sur San Pietro, comme étant le plus capable, par ses talens militaires & sa naissance, de faciliter cette conquête : effectivement il y servit beaucoup. Les troupes Françoises furent conduites en Corse, par des galeres Turques, commandées par le Bacha Dragut, & soutenues par celles du Baron de la Garde, Général des galeres de France. Elles s'emparerent aisément de Bastia, & allerent ensuite faire, par mer, le siége de Bonnifacio, tandis que San Pietro, s'avançant par terre, prit S. Florent & la ville de Corté, au centre de l'Isle. Calvi & Ajaccio subirent le même sort ; mais les galeres de Dragut s'étant retirées, soit par trahison, ou par crainte des forces d'André Doria, les François, restés dans l'intérieur de l'Isle, perdirent leurs conquêtes avec autant de facilité qu'ils les avoient faites. San Pietro fut assiégé dans Saint-Florent, mais heureusement délivré par Monsieur de Strozzi qui passoit en Toscane avec un régiment. Durant le cours des années 1554 & 1555, M. de Termes & San Pietro continuerent à se soutenir en Corse, mais avec beaucoup de

Digitized by Google

difficultés. Une des plus grandes étoit fondée sur la division qui régnoit entre les troupes Corses attachées à la France, celles Italiennes au même service, & les troupes vraiment Françoises, commandées par Monsieur de Termes. Par ce que nous voyons de ces embarras, il paroît que San Pietro étoit d'un caractere difficile à conduire; mais il étoit si brave & si utile en Corse, qu'on ne se détermina que très-tard à le faire repasser en France. Il revint à la Cour pour rendre raison de sa conduite à Henri II. Pendant ce temps (1556), on conclut une treve avec l'Empereur; mais elle fut bientôt rompue; San Pietro fut renvoyé en Corse, & il y reprit ses opérations militaires, avec assez peu de succès, ses anciens projets ayant été dérangés par la suspension d'armes, & sur-tout par les tracasseries qu'il essuya encore. Enfin, en 1559, la paix fut signée au Cateau-Cambresis, & le Roi mourut la même année. Si le Royaume se trouva alors sans ennemis étrangers, San Pietro ne se crut point dans le même cas pour son compte; piqué contre les Gênois, il voulut toujours leur faire la guerre en Corse. La Régente Catherine de Médicis & le Roi de Na-

varre le souffrirent & le favoriserent même apparemment sous main, sans approuver ouvertement les opérations du brave Corse, qui, de Marseille où sa famille demeuroit, faisoit partir de petits bâtimens qui couroient sur ceux des Gênois, & qui, dans l'intérieur de la Corse même, entretenoit un parti de rebelles toujours soulevés contre ces Républicains. San Pietro fit plusieurs voyages chez les Barbaresques; il fut très-bien reçu du Roi d'Alger, & passa à Constantinople, muni de lettres de recommandation de ce Tyran subalterne, pour le Grand-Seigneur. Dans ces courses, il suscita beaucoup d'ennemis aux Gênois, obtint quelques bâtimens corsaires, avec lesquels il s'attacha à troubler la navigation des sujets de la République, & à faire des descentes dans l'Isle de Corse, au moyen de plusieurs compagnies levées à ses dépens, & qui portoient pour toute enseigne un drapeau de soie, avec ces mots: *Pugno pro Patriâ.*

La plus terrible circonstance de la vie de San-Pietro, est à peu près de ce temps. Pendant ses voyages & ses tentatives sur la Corse, il avoit, comme nous l'avons dit, laissé sa famille à Marseille. Ayant rencontré à Alger un parent de son épouse

Digitized by Google

dans les fers, il le racheta, & le fit paſſer en Provence. Pierre Giovanni d'Ornano, c'étoit le nom de cet eſclave délivré, qui étoit bâtard d'un oncle de Vanina d'Ornano, ſe trouvant auprès de ſa couſine, ſoit qu'il prît de l'amour pour elle & qu'il en fût bien traité, ſoit qu'il fût indigné de la conduite que tenoit San Pietro, excita ſon épouſe à l'abandonner & à ſe retirer à Gênes, afin, lui dit-il, de conſerver à ſes enfans & l'honneur & les biens que leur pere alloit perdre en continuant l'affreux métier de Forban. Sans doute que Vanina d'Ornano goûta ces raiſons; peut-être avoit-elle quelque inclination pour ſon couſin : quoi qu'il en ſoit, elle ſe détermina à paſſer à Gênes, & elle étoit déjà arrivée à Antibes, lorſque San Pietro, de retour de ſes courſes, en étant averti, fit courir après elle, & la fit ramener dans ſa maiſon à Marſeille avec Pierre Giovanni. Lorſqu'il les tint tous deux en ſon pouvoir, il ſe préſenta à eux, & les interrogea l'un après l'autre ſur le ſujet de leur évaſion. Peu ſatisfait de leurs réponſes, & ſoupçonnant ce qui pouvoit les avoir excités à fuir, il ſe mit dans la plus terrible colere, & ſautant au collet de Giovanni, il

Digitized by Google

il lui ôta la vie. Ayant ensuite fait les plus cruels reproches à sa femme, il tira son sabre, & lui trancha la tête. Après avoir commis ces deux crimes, il fit enterrer les corps de ces malheureux, & se rendit promptement à la Cour, dans l'espérance d'obtenir son pardon; il lui fut accordé, quoiqu'on eût horreur de son forfait: mais au reste on voulut continuer à se servir de lui. Il retourna à Marseille, d'où, pendant plusieurs années, continuant toujours son métier de Pirate par mer & par terre, il ne cessa d'inquiéter les Gênois dans l'Isle de Corse. Enfin, en 1567, étant occupé à faire la petite guerre dans cette Isle, il fut surpris & assassiné par les parens de Vanina d'Ornano, qui vengerent ainsi le meurtre de sa malheureuse femme. Se voyant prêt à succomber sous les efforts de ses ennemis, il ordonna à son fils Alphonse de se sauver en France, & exhorta tous les siens à suivre ce parti. Il fut obéi, & ils furent même récompensés d'avoir pris ce parti. Alphonse, qui porta le nom *d'Ornano*, fut Colonel-Général des Corses au service de France; il fut très-fidele à Henri III, &, aussi-tôt après la mort de ce Monarque, à Henri IV; soumit à l'obéissance de ce Prince les villes

de Lyon, Grenoble, & Valence; fut fait Lieutenant-Général du Dauphiné, & ensuite de Guienne; Chevalier de l'Ordre du Saint Esprit en 1595, Maréchal de France en 1597, & mourut à Paris en 1610. Il avoit épousé Marguerite-Louise de Grasse de Pontevez. Son fils, Jean-Baptiste d'Ornano, qui épousa Marie de Remon, Comtesse de Montlor, riche héritiere, fut aussi Maréchal de France, & mourut en 1626. La descendance de San Pietro, & des deux Maréchaux, ses fils & petit-fils, s'est éteinte au milieu du siecle dernier; mais la famille d'Ornano subsiste encore en Corse.

Charles IX & Henri III.

Brantome a consacré un article entier de son Livre à Charles IX. Il le met au nombre des grands Capitaines François de son siecle dont il a écrit les vies. Il est obligé de convenir cependant que ce Monarque n'a jamais commandé ses armées en personne, & qu'il ne parle de lui que parce qu'il avoit un grand désir de les commander, & même les talens nécessaires pour porter les armes avec gloire. Il le suppose du moins, & veut le prouver par quelques anecdotes dont je vais rapporter une partie.

On sait que l'Astrologie étoit à la

Digitized by Google

mode lorſque Charles IX vint au monde, & que Catherine de Médicis y ajoutoit foi. Elle conſulta, entre autres, le fameux Noſtradamus ſur le ſort futur de cet enfant. Cet Aſtrologue, après avoir tiré ſon horoſcope, prédit qu'il régneroit un jour, & qu'il ſeroit un très-vaillant Prince, & tout à fait ſemblable au Grand Charlemagne. Cependant rien n'a été moins conforme que les événemens de la vie de ces deux Monarques. Brantome veut ſauver l'honneur de l'Aſtrologue, en ſoutenant que Charles IX avoit en lui toutes les diſpoſitions propres à faire un conquérant & un grand & invincible Empereur; mais que les circonſtances au milieu deſquelles il eſt monté ſur le trône, ne ſe ſont point trouvées propres à développer ſon caractere. Il a été aſſez malheureux pour ne pouvoir faire la guerre qu'à ſes propres ſujets, tandis que Charlemagne a trouvé des Lombards, des Saxons & des Saraſins à dompter; l'Italie, l'Eſpagne & l'Allemagne à conquérir. Ce fut ſans doute conſéquemment à ces belles promeſſes de Noſtradamus, que Catherine de Médicis voulut que ſon fils fût nommé *Charles*, quoiqu'il n'ait jamais reçu ce nom au baptême; Car il s'appeloit



Digitized by Google

*Maximilien*, & tenoit ce nom de ſon parrain, Maximilien Roi de Bohême, fils de l'Empereur Ferdinand I, & qui fut enſuite Empereur lui-même ſous le nom de *Maximilien II*. Charles IX épouſa, dans la ſuite, ſa fille Eliſabeth d'Autriche. Catherine changea de même le nom de ſon troiſieme fils, qui fut depuis Henri III. Il avoit été nommé au baptême *Alexandre Edouard*, & avoit eu pour parrain le jeune Edouard VI, Roi d'Angleterre. Catherine voulut qu'il s'appelât Henri, on ne ſait pas pourquoi; car ce nom ne préſageoit rien d'heureux, ſur-tout ſi elle ne le lui fit prendre qu'après la mort de ſon pere. Le dernier de ſes enfans, qui fut le Duc d'Alençon, avoit été nommé au baptême *Hercule*; & Brantome croit que les Cantons Suiſſes étoient ſes parrains; mais il y a plus d'apparence que ce fut le Duc de Ferrare. La Reine lui fit prendre le nom de François. Elle crut pendant long-temps que ce dernier de ſes fils régneroit à ſon tour, parce que Noſtradamus lui avoit prédit que tous ſes enfans porteroient ſucceſſivement la Couronne; mais il faut interpréter les oracles, & ne les pas toujours prendre au pied de la lettre. Si le dernier Duc d'Alençon ou d'An-

Digitized by Google

jou ne fut pas tout à fait Roi, il fut du moins reconnu pour Souverain des Pays-Bas; il est vrai qu'il ne se maintint pas long-temps dans cette Souveraineté; mais c'en est peut-être assez pour dire que Nostradamus ne s'est pas trompé tout à fait.

François II avoit aussi une grande inclination naturelle pour la guerre. N'étant encore que Dauphin, & très-jeune, car il n'avoit pas plus de quatorze ans, il pria en grace son pere de le laisser aller à l'armée de Picardie, qui fut bien tôt après défaite en voulant secourir Saint-Quentin. Henri II ne le voulut pas absolument. Peut-être ce refus sauva-t-il au Dauphin la vie ou la prison; cependant François II ne pardonna jamais au Connétable de Montmorenci de l'en avoir empêché, & c'est peut-être en partie ce qui contribua à l'éloignement qu'il montra pour le Connétable pendant la courte durée de son regne. Il s'imaginoit que ce grand homme avoit eu la foiblesse de ne vouloir pas partager avec lui la gloire de livrer une bataille.

Charles IX n'avoit que dix ans lorsqu'il commença à régner. Cependant il avoit un ardent désir d'aller à la guerre;



Digitized by Google

mais il ne put la faire que contre ses sujets ; on ne satisfit pas même d'abord son désir à ce sujet. Mais au bout de quelque temps, Catherine apprenant que les Huguenots disoient que ce n'étoit pas contre le Roi qu'ils faisoient la guerre, mais contre ceux qui le tenoient en captivité, jugea à propos de le faire paroître à la tête des armées, & on le mena aux siéges de Bourges, de Rouen, & du Havre. Il fut enchanté d'avoir obtenu cette permission, mais bien fâché de ce qu'on l'empêchoit d'aller à la tranchée. A la mort du Connétable de Montmorenci, Charles IX ne voulut point remplir cette éminente place, en disant que la fonction de Connétable étant de porter l'épée nue devant le Roi, il étoit bien en état de porter la sienne & de s'en servir. L'on voit par-là qu'il vouloit toujours commander lui-même ses armées; aussi ce fut malgré lui que ce commandement fut déféré à son frere, depuis Henri III. Il confioit à ses favoris le chagrin qu'il en ressentoit. » Pourquoi, disoit-il, veut-on » hasarder la vie de mon frere plutôt que » la mienne? L'une ne doit pas être plus » chere à la France que l'autre, puisqu'il » doit me succéder; d'ailleurs, ma vie est-» elle si précieuse pour qu'on doive la gar-

Digitized by Google

» der dans un coffre, comme les bijoux de » la Couronne « ? Après les batailles de Jarnac & de Montcontour, Dorat, Poëte fameux de ce temps, lui ayant adressé des Vers où il lui faisoit compliment sur le succès de ces deux batailles : » Allez, Mon- » sieur, lui dit-il (quoiqu'il l'estimât » beaucoup), ne m'adressez plus de pa- » reilles flatteries ; c'est à mon frere, qui » a combattu à ces deux batailles, qu'il » faut faire ces complimens ; c'est lui » qui vous taille de la besogne «.

Il fut d'abord parfaitement bien élevé par le brave Cipierre, qu'Henri II lui avoit destiné pour Gouverneur, & qui en remplit les fonctions avec honneur. Mais bientôt Catherine de Médicis lui attacha Gondi, qu'on appela d'abord *Duperron*, & qui devint par la suite Duc de Retz. Ce fut lui qui, après s'être bien établi dans les bonnes graces du Roi, lui apprit l'art de dissimuler, genre de politique que Cipierre étoit bien loin de lui inspirer. Brantome, fâché, comme tout bon François doit l'être, de ce que l'on a rendu vicieux & perfide un Roi qu'il soutient avoir été naturellement grand, généreux, & vaillant, se déchaîne contre les Gondi, & leur attribue la plus basse origine. Il



Digitized by Google

dit que le grand-pere du Duc de Retz n'étoit qu'un Meûnier, son pere un banqueroutier, & que sa mere avoit fait longtemps un métier très-malhonnête, & qui devoit empêcher qu'on lui confiât jamais l'éducation d'une Demoiselle bien née ; ce qui n'empêcha pas que Catherine de Médicis ne lui donnât à élever Marguerite de Valois, premiere femme de Henri IV.

Le nom de M. de Cipierre étoit Marcilly ; il fut premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Gouverneur d'Orléans, de l'Orléanois, du Pays Chartrain, & de Berri. Il avoit épousé Louïse de Hallwin, dont il eut un fils qui épousa Mademoiselle de Gondi, & fut Chevalier du Saint Esprit dès les premieres promotions du regne d'Henri IV ; sa Maison s'est éteinte dans la personne du fils unique de celui-ci.

Cipierre, comme tous les vieux Militaires de son temps, juroit & avoit appris au jeune Roi à jurer ; mais ses jurons, dit Brantome, étoient francs & nobles, au lieu qu'après sa mort Gondi lui apprit d'autres juremens qui étoient de vrais blasphêmes, que l'on trouveroit aujourd'hui de mauvais ton & de mauvaise compagnie, &, qui pis est, il

Digitized by Google

apprit au Roi à les débiter sans être en colere : car, ajoute Brantome, » Duperron étoit le plus grand jureur de sang » froid qu'on eût jamais vu à la Cour de » France «.

Ce fut la journée de Meaux, c'est-à-dire la tentative que l'Amiral de Coligni & les Huguenots firent pour enlever Charles IX, qui détermina le Roi à consentir au massacre de la Saint Barthelemi ; mais les mauvais conseils de Duperron & de sa mere furent cause de la fausseté, de la dissimulation, & de la cruauté réfléchie qu'il apporta dans les préparatifs & l'exécution de cette affreuse scene. Cipierre, suivant le préjugé de son temps, lui avoit dit qu'il falloit quelquefois être cruel à la guerre, & les autres y avoient ajouté, qu'un Roi devoit traiter ses sujets rebelles comme ses plus mortels ennemis, & que le moyen de leur faire la guerre plus sûrement, c'étoit de la leur faire moins ouvertement.

Lorsque Monsieur de Cipierre étoit encore Gouverneur du Roi, on lui donnoit des spectacles militaires propres à lui inspirer le goût de la guerre. Il y eut, entre autres, un tournoi à Fontainebleau pendant les jours gras de l'année 1562 ; les deux tenans furent M. le Duc de Ne-

Digitized by Google

mours-Savoie & M. le Prince de Condé ; mais on ne permit pas que le Roi courût, quoiqu'il en eût grande envie ; l'exemple de la mort funeste de son pere étoit trop récent. M. de Cipierre consentit seulement que le Roi, & M. le Duc d'Anjou son frere, combatissent en champ clos à l'épée. Pour éloigner tous les accidens, on leur remit des épées qui n'étoient ni tranchantes ni pointues, mais qui ployoient sur le corps, & ils eurent pour adversaires leurs deux Maîtres d'armes, tous deux Italiens ; car, dans ce temps, les Italiens étoient les seuls en possession de donner des leçons d'escrime. On prépara le champ, auprès duquel on avoit figuré un hermitage, & c'étoit devant l'Hermite qui l'occupoit qu'il falloit se présenter pour obtenir la permission de combattre. Pompée étoit le Maître d'armes du Roi, & en même temps son Maître de danse. Il combattit le premier contre le Monarque, qui, bien exercé, donna de grandes preuves d'adresse, terrassa son ennemi, & parut le tuer & le laisser mort sur l'arene. Silvie, Maître d'armes du Duc d'Anjou, n'eut pas, en apparence, un meilleur sort ; & les deux Princes se retirerent aux acclamations de toute leur Cour. A peine furent-ils éloignés,

qu'une bande de diables hideux sortit de l'hermitage, & vint, avec beaucoup de contorsions, enlever les corps des prétendus morts. Rien ne caractérise mieux le faux goût du seizieme siecle, que ces ridicules circonstances des divertissemens de la Cour d'alors.

M. de Gondi, qui fut ensuite Duc de Retz & prit la conduite de l'éducation du Roi après M. de Cipierre, chercha à inspirer des goûts différens à son éleve, & il ne lui resta de ses inclinations militaires que celle de forger des armes, des canons d'arquebuses, & jusqu'à des fers de chevaux. Brantome nous apprend que Charles IX étant en train de forger, s'amusoit à faire de la monnoie, soit de la bonne ou de la mauvaise : un jour en ayant montré de la derniere espece au Cardinal de Lorraine, celui-ci lui dit : » Assurément, Sire, » vous n'avez pas peur d'être puni pour » faute commise en pareil genre, vous por» tez votre grace avec vous «.

Charles IX eut la curiosité d'être instruit en plusieurs autres Arts ; il voulut même savoir les regles de celui de la filouterie, & commanda à un certain Capitaine *la Chambre* de lui amener une douzaine de filoux, que l'on appeloit alors *les Enfans de la Matte*. Il leur ordonna de travail-

ler dans un bal qu'il donnoit à toute sa Cour. Ils n'y manquerent pas, & le Roi s'amusa beaucoup de l'étonnement de ceux qu'ils dévaliserent. Cependant, à la fin de la fête, il leur fit rendre à tous leurs effets. Il cultiva un talent d'un genre bien différent, & qui est même estimable & honorable lorsqu'on n'en abuse pas, ce fut celui de la Poésie. Ronsard l'instruisit dans cet Art, & l'y encouragea; il nous a même rapporté quelques Vers de Charles IX : mais nous en avons un beaucoup plus grand nombre de ceux que ce Poëte, aussi bien que Baif, Dorat, & plusieurs autres avoient faits par ordre du Roi & d'après ses idées. Il parloit & écrivoit également bien en prose, témoin la harangue qu'il fit à huis ouvert au Parlement, dans laquelle, n'ayant point encore de barbe, il adressa la parole au Parlement *d'une audace brave & quasi menaçante*, dit Brantome. » C'est à vous autres, dit » il, d'obéir à mes ordonnances, sans » disputer ni contester quelles elles sont. » Je sais mieux que vous ce qui est bon » & convenable pour le bien & profit » de mon Royaume «. Il avoit été bien instruit *aux lettres humaines* par M. Amiot son Précepteur, qu'il fit ensuite Evêque d'Auxerre. Ce Prélat étoit fils d'un Bou-

Digitized by Google

cher de Melun, aussi disoit-on qu'il ne se nourrissoit que de langues de bœuf. Sa traduction de Plutarque lui a fait beaucoup d'honneur ; cependant on prétend qu'elle n'étoit pas absolument de lui, mais d'un homme qui la lui avoit confiée en passant par Auxerre. Amiot gagna plusieurs fois le prix des Jeux floraux à Toulouse. Charles IX fit ce Prélat son Grand Aumônier, & l'on remarque que pendant qu'il exerça cette charge, il étoit dans l'usage, en portant l'Evangile au Roi, de le lui expliquer, comme faisoit aussi le Cardinal de Lorraine au Roi François II, dont il étoit aussi Grand Aumônier. Charles aimoit la Musique, & chantoit quelquefois au Lutrin à sa Chapelle avec ses Chantres, à l'imitation du Roi Henri II son pere. Il chantoit la taille & le dessus fort agréablement, & se faisoit accompagner par un Chantre qui avoit une très-belle basse-taille, & que l'on appeloit M. de Saint-Laurent. Le Chancelier de l'Hôpital l'avoit instruit dans la Jurisprudence, & lui avoit fait adopter cette belle devise, dont le corps étoit deux colonnes surmontées d'une couronne, & unies par un ruban, sur lequel on voyoit écrit : *Par la piété & la justice* ; voulant dire que

Digitized by Google

c'étoit ſur ces deux colonnes qu'étoit fondée l'autorité royale. Il aimoit beaucoup la chaſſe, & avoit compoſé ſur ce ſujet un Livre que Brantome avoit vu; il en fait l'éloge, & s'étonne qu'il n'ait pas été imprimé (1). Il ſonnoit du cors très-vigoureuſement; mais cet exercice lui avoit gâté les poumons, & quand il fut mort, on les lui trouva ulcérés & altérés. Quant à l'amour, Brantome prétend qu'il ne s'y livroit qu'avec beaucoup de modération. Il s'étoit attaché à une Demoiſelle de bonne Maiſon; mais, dit l'Hiſtorien anecdotiſte, » c'étoit plus pour façonner » & entretenir ſa grace que pour au- » tre choſe, n'étant rien (diſoit-il) qui fa- » çonne mieux un jeune homme que l'a- » mour logé en un beau & noble ſujet. » D'ailleurs, il entretint Marie Touchet, » fille d'un Apothicaire d'Orléans, très- » excellente en beauté, de laquelle il eut » M. le Grand Prieur, depuis M. le Duc » d'Auvergne, & enſuite M. le Duc d'An- » goulême, très-beau & excellent Prince «.

Enfin Brantome ſoutient qu'il étoit naturellement doux & humain, mais qu'à la

(1) Il l'a été, en 1625, d'après un Manuſcrit tiré de la Bibliotheque de M. de Villeroi, Secrétaire d'Etat.

Digitized by Google

fin les conseils cruels & la politique barbare & traîtresse de sa mere avoient tellement altéré son caractere, qu'on ne le reconnoissoit plus. Dans les derniers temps de sa vie, ayant appris que son frere le Duc d'Alençon & le Roi de Navarre s'étoient unis contre lui : » Ah! dit-il, au » moins que n'attendoient-ils ma mort « ? Catherine de Médicis lui ayant appris, à peu près dans le même temps, qu'elle avoit fait arrêter le Comte de Montgomery, & qu'elle alloit le faire punir du dernier supplice, Charles IX, pour toute réponse, tourna la tête d'un autre côté. Quoi ! mon fils, lui dit la Reine, ne vous réjouissez-vous point de la prise du meurtrier de votre pere? » Je ne me soucie plus, » lui répliqua-t-il, de cela ni d'autres » choses «. La veille de sa mort, il fit son testament en présence du Chancelier de Birague, & de Fizes de Sauves, Secrétaire d'Etat. » Je sais, leur dit-il, que les Rois » ne peuvent tester de leur Royaume, » & quelle est l'autorité de la Loi Sali» que «. En conséquence, il déclara son vrai héritier & successeur à sa Couronne, le Roi de Pologne, son frere, au préjudice de sa fille Marie-Elisabeth, qui mourut peu après lui; aussi le Parlement homologua-t-il son testament, n'y trouvant

rien de contraire aux loix fondamentales & constitutives du Royaume.

Tels sont les faits sur lesquels Brantome établit l'opinion que Charles IX eût été un grand & vaillant Prince s'il eût régné dans un autre temps : Hélas ! cela peut être. Combien de choses tiennent au temps, aux momens, aux conjonctures dans lesquelles elles se passent!

Henri III. Il y a moins lieu de croire qu'Henri III eût jamais pu être un grand Roi; il étoit trop foible, & tout annonçoit en lui un caractere peu susceptible d'élévation & d'énergie. Il a commandé des armées en personne, & même a eu la gloire de gagner des batailles; mais il a dû cet honneur aux conseils qui l'ont guidé, & rien à ses talens ni à son mérite personnel & militaire. Il n'avoit que cette simple bravoure dont il seroit trop honteux à un Prince de manquer, mais dont la possession n'est pour lui qu'un petit avantage commun & ordinaire. Ce qui assure le malheur du dernier Roi de la Race des Valois, c'est qu'il fut universellement & justement méprisé de toute sa Nation. Hélas! telle est la triste condition des Monarques; il faut absolument ou qu'ils se fassent estimer & aimer, ou qu'ils se fassent craindre. Le mépris est pour eux

Digitized by Google

eux le pire de tous les états ; il eſt incompatible avec leur condition, & deſtructible de leur exiſtence.

Il me reſte à parler d'un petit nombre de Généraux & de Militaires illuſtres qui ont ſervi ſous le regne d'Henri III & ſous celui d'Henri IV, juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle. C'eſt avec regret que je mets à leur tête deux Gentilshommes illuſtres par leur naiſſance, & dont les familles, tant avant que depuis cette époque (le ſeizieme ſiecle), ont bien mérité des Rois & de la Patrie ; mais, quant à eux, ils ne furent recommandables que par leur bravoure, & nullement par la ſageſſe de leur conduite. Il faut convenir cependant qu'il y a cette différence entre l'un, M. Dupuy-Montbrun, & l'autre, M. le Baron des Adrets, que le premier fut conſtant dans ſa façon de penſer, & que le ſecond changea de parti, &, de ce moment, parut, avec raiſon, également odieux & mépriſable à tous les deux.

Dupuy-Montbrun étoit d'une Maiſon ſi ancienne en Dauphiné, qu'on en fait remonter l'origine juſqu'au temps de la premiere Croiſade, au onzieme ſiecle. Le ſecond Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean de Jéruſalem, à préſent de Malte, Dupuy-Montbrun.



Digitized by Google

étoit, dit on, de cette Maison. Aymar Dupuy, Seigneur de Montbrun, pere de Charles, s'étoit distingué dans les guerres d'Italie, sous le regne de François Premier, & avoit obtenu le commandement de cinquante hommes d'armes; Charles, son fils, encore fort jeune, avoit appris le métier de la guerre en faisant plusieurs campagnes dans cette troupe, d'abord en qualité de simple Gendarme, ensuite comme Guidon de cette Compagnie. Aymar étant mort dans son château en Dauphiné, l'an 1551, sa Compagnie fut donnée à son Lieutenant, nommé *Motet*, & la Lieutenance à son fils. Charles Dupuy-Montbrun se distingua dans plusieurs actions de guerre, sous le regne d'Henri II, tantôt sur les frontieres de Picardie & de Champagne, & entre autres à la bataille de Renti; tantôt en Piémont, sous les ordres du Maréchal de Brissac; mais il quitta le service à la fin de l'année 1558, parce qu'il n'obtint pas le commandement en chef de la Compagnie dans laquelle il servoit depuis si longtemps, & il se retira dans sa terre. Une de ses sœurs ayant embrassé le Calvinisme & s'étant retirée à Geneve, il alla la chercher jusque dans cette ville, peut-être avec la

Digitized by Google

ſincere intention de la convertir ; mais ce fut elle qui le pervertit. Il revint chez lui encore plus ardent qu'elle ne l'étoit elle-même pour la propagation de la nouvelle Religion. En rentrant dans ſa terre, il convertit la chapelle de ſon château & la paroiſſe de ſon village en prêches, chaſſa & perſécuta les Prêtres & les Religieux de ſon voiſinage. Il fit enfin tant d'actes d'une autorité qui ne lui appartenoit nullement, que le Parlement de Grenoble en prit connoiſſance, &, après les informations, le décréta de priſe de corps. On chargea le Prévôt général d'exécuter cet ordre : il oſa le ſignifier lui-même ; mais Montbrun s'étant battu contre lui, le tua, & ayant ſurpris ſon Lieutenant avec ſes Archers, il les fit priſonniers. C'étoit lever l'étendart de la révolte & de la guerre civile ; auſſi, dès ce moment, en fut-il regardé comme le Chef. Hector de Pardaillan de la Motte-Gondrin ayant obtenu le commandement de la Province, le manda pour rendre compte de ſa conduite ; mais il n'eut garde d'obéir. Il publia un manifeſte, par lequel il declara, qu'étant perſécuté pour ſa Religion, il étoit obligé de ſe retirer en pays étranger. Ce pays étranger fut le Comtat d'Avignon, apparte-



Digitized by Google

nant au Pape, dans lequel, à la tête d'une troupe de bandits se disant à sa solde, il persécuta les Catholiques, pilla & détruisit les églises. Le Parlement instruisit son procès, le jugea par contumace, & le condamna à avoir la tête tranchée. Ses biens furent saisis & confisqués; le Commandant lui ordonna, de la part du Roi, d'évacuer les terres du Pape; tout cela fut inutile. Le Vice-Légat tâcha de négocier avec lui aussi inutilement. Dans ce moment, le Cardinal de Tournon, dont Montbrun avoit épousé la niece, de l'ancienne Maison d'Allemand-Champier, en revenant de Rome, passa par le Dauphiné, & apprit ce qui s'y passoit. Il craignit avec raison que son neveu ne succombât, & ne subît les peines qu'il méritoit; il lui écrivit pour l'engager à mettre bas les armes, & lui promit de lui obtenir sa grace; il la lui envoya en effet peu de temps après. Montbrun consentit ou feignit de consentir à se retirer dans son château, & à licencier une partie de ses troupes; mais ayant bientôt donné de nouvelles inquiétudes, la Motte-Gondrin marcha en personne pour l'assiéger. Montbrun s'enfuit, accompagné de sa femme qui

Digitized by Google

ne voulut jamais le quitter. Ils avoient avec eux un jeune homme qui, en passant par la Provence, les vola & leur fit courir le plus grand danger de la vie. Cependant ils trouverent moyen de gagner Geneve; Montbrun fut obligé d'y demeurer quelque temps tranquille, & y vécut assez pauvrement; car son château avoit été rasé & ses biens confisqués. Mais les troubles ayant recommencé par-tout le Royaume, les Huguenots ayant pris par-tout les armes en 1562, & le terrible & fameux Baron des Adrets s'étant mis à la tête de ces Sectaires pour ravager le Dauphiné & les Provinces voisines, Montbrun y accourut, le seconda, & devint, en quelque façon, son Lieutenant. Ils gagnerent une bataille à Pierrelatte, prirent S. Marcellin, & commirent dans ces deux endroits des cruautés dont il seroit à souhaiter qu'on pût perdre la mémoire. Montbrun commanda à Châlons & à Mâcon; mais il en fut chassé par Tavannes. Retournant du côté de Valence, d'Orange, & d'un lieu du Comtat nommé Mornac, les Huguenots y firent de nouveaux désordres; ces trou-



Digitized by Google

bles durerent environ deux années. A la fin de 1563, le Baron des Adrets devint suspect au parti Calviniste, & peu de temps après l'abandonna. Montbrun commença alors à en être le véritable Chef; mais la paix se fit : Montbrun fut compris dans l'amnistie, & il fit sa cour au Roi, qui vint en personne en Dauphiné. Il fut assez tranquille jusqu'en 1566, que les troubles recommencerent. Montbrun soutint de nouveau le parti des Huguenots contre un nouveau Commandant pour le Roi, le Comte de Simiane de Gordes. Celui-ci ayant fait entrer dans la Province un corps de six mille Suisses Catholiques, Montbrun leur opposa son Régiment, composé de soixante-quinze Compagnies de Huguenots. En 1569, après les batailles de Jarnac & de Montcontour, le Prince de Condé & l'Amiral s'étant rapprochés des Provinces méridionales, Montbrun leva encore des troupes pour eux, & les joignit à leur armée. Tout le monde sait que la fausse paix de 1571 fut suivie du massacre de la Saint Barthelemi, qui eut lieu en 1572 : il ne s'étendit pas jusqu'en Dauphiné, Montbrun & les Huguenots y étoient trop redoutables; mais il servit

Digitized by Google

de prétexte à ce Chef pour recommencer à commettre les actes de cruauté les plus horribles contre les Catholiques. Il eut alors à combattre le Baron des Adrets, qui avoit été autrefois son Chef & son modele en fait de cruauté. Malgré quelques treves ou fausses paix, les Huguenots n'étoient point encore tranquilles lorsqu'Henri III revint de Pologne pour occuper le trône de France, en 1574. Il passa de la Savoie à Lyon; Montbrun étoit encore alors à la tête d'une petite troupe, & il osa tomber sur les équipages du Roi & les piller. On prétend qu'il ajouta à cette insulte de fait, ces insolentes paroles : *Que les armes & le jeu rendent tous les hommes égaux*; faisant entendre par-là, qu'il s'en seroit pris à la personne du Roi même, s'il en avoit trouvé l'occasion. Cette audace ne resta pas impunie; on donna les ordres les plus séveres pour que Montbrun fût poursuivi à toute outrance. Le Roi marcha même en personne contre lui. Le Maréchal de Bellegarde assiégea inutilement Livron; la place, quoique battue par une nombreuse artillerie, ne se rendit point; les assiégés résisterent même à un assaut que leur li-



Digitized by Google

vrerent les Catholiques, & la garnison fut renforcée par un nouveau secours de troupes qui y entra, conduit par le jeune Bonne de Lesdiguieres. Forcés de lever ce siége, le Roi & ses Généraux voulurent négocier avec Montbrun; mais ils ne firent par-là que relever son audace. Il fit à son tour des siéges, livra des combats, battit les Suisses Catholiques si complétement, qu'il en demeura neuf cents sur la place. Des succès si marqués engagerent malheureusement Montbrun à livrer une derniere bataille, contre l'avis de Lesdiguieres; elle se donna auprès de Mirebeau en Dauphiné. Montbrun y fut blessé, fait prisonnier, & transféré à Crest. Dès que le Roi eut appris qu'il avoit été arrêté, il donna les ordres les plus précis pour qu'il fût conduit à Grenoble, & que le Parlement de cette ville lui fît son procès. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, & l'arrêt fut publiquement exécuté le 5 Août 1575, malgré les vives sollicitations de la Noblesse du Dauphiné, à qui il étoit allié. Sa postérité, qui fut alors dégradée & dépouillée de toutes ses prérogatives, ayant été rétablie dans ses droits, subsiste encore avec honneur & distinction dans le Dauphiné.....

Digitized by Google

Il s'en fallut de beaucoup que la rebellion fût éteinte par le supplice de Montbrun. Bonne de Lesdiguieres, qui avoit fait sous lui ses premieres armes, se fit reconnoître, après lui, Chef du parti Calviniste en Dauphiné. Il est peu d'exemples d'une fortune aussi éclatante que celle que fit Lesdiguieres, simple Gentilhomme, issu d'une famille sans illustration. En 1590, il s'empara, pour le Roi Henri IV, des villes de Montelimart, d'Ambrun, & de Grenoble, obtint, pour récompense, le gouvernement de cette derniere ville, & fut fait successivement Lieutenant-Général & Commandant pour le Roi en Dauphiné. Henri IV se trouva paisible possesseur de sa couronne par son abjuration; mais Lesdiguieres s'obstina à rester Huguenot : cependant il fit la guerre au Duc de Savoie avec beaucoup d'éclat & de succès. Ses services l'éleverent à la dignité de Maréchal de France, en 1608, sans qu'on exigeât de lui de renoncer à sa Religion. Après l'assassinat d'Henri IV, Louis XIII, son successeur, crut devoir ménager Lesdiguieres, qui s'étoit rendu tout puissant dans le Dauphiné. On chercha souvent à le tirer de cette Province & à l'engager à venir à la Cour; mais il re-

Digitized by Google

fusa toujours, à moins qu'on ne souscrivît aux conditions qu'il proposoit & qu'il imposoit pour ainsi dire. Enfin, on sentit qu'il étoit essentiel de s'assurer de sa fidélité. En 1619, le Roi érigea la terre de Lesdiguieres en Duché-Pairie; & en 1621, il fut nommé Maréchal-Général des Camps & Armées. En 1622, après avoir abjuré la Religion Calviniste, il fut fait Chevalier des Ordres du Roi, & reçut l'épée de Connétable. Enfin, il mourut, comblé de gloire, en 1626, âgé de plus de quatre-vingt-trois ans. Sa fille aînée porta son Duché & ses grands biens à Charles de Blanchefort, qui avoit déjà hérité du nom & d'une grande partie des possessions de la Maison de Créqui.

Le Baron des Adrets.

La Maison de Beaumont est une des plus illustres du Dauphiné; elle peut figurer avec celles des Berenger, des Clermont, des Allemand, des Guiffrey, des Monteynard; elle se vante, avec raison, d'avoir produit Amblart de Beaumont, premier Ministre du dernier Dauphin de Viennois, qui céda le Dauphiné au Roi de France au quinzieme siecle. François de Beaumont, Baron des Adrets, étoit fils de Jeanne Guiffrey, sœur du brave Boutieres: ce fut celui-ci, dont j'ai déjà tant

parlé, qui instruisit son neveu dans le grand Art de la guerre. Des Adrets, après avoir été à la bataille de Cérisoles, fit avec son oncle, & ensuite sous le Maréchal de Brissac, toutes les campagnes de Piémont jusqu'en 1558; alors il défendit Montcalvo, non pas seul, mais avec Dailly de Pequigny, qui se laissa forcer du côté où il commandoit, & fut cause de la perte de la place : il en résulta une querelle entre Pequigny & des Adrets, que l'on eut peine à appaiser. A la paix de Cateau-Cambresis, en 1559, le Baron se retira dans sa Province, & ne fit plus parler de lui jusqu'en 1562. Alors il prétendit que ce fut conséquemment aux instructions secretes de Catherine de Médicis, qui ne vouloit pas laisser dominer les Guises en France, qu'il ménagea d'abord les Huguenots, & enfin se déclara pour eux, quoiqu'il ait soûtenu qu'il n'avoit jamais cessé d'être Catholique : mais comment concilier cette disposition avec les exécutions sanglantes qu'il fit faire au nom des Calvinistes? Il attaqua ouvertement la Motte-Gondrin, Lieutenant-Général & Commandant pour le Roi en Dauphiné ; il le poursuivit dans Va-

Digitized by Google

lence, où ce Général fut assassiné. Des Adrets voulut par la suite se disculper de ce meurtre; mais il ne put pas s'excuser d'avoir pris des qualités qui annonçoient ouvertement la rebellion ; les voici : *Francois de Beaumont, Seigneur des Adrets, Gentilhomme de la Chambre du Roi, Colonel des légionnaires de Dauphiné, Provence, Lyonnois, Languedoc, & Auvergne, Gouverneur & Lieutenant-Général pour le Roi en Dauphiné, Lieutenant de Monseigneur le Prince de Condé en l'armée Chrétienne, assemblée pour le service de Dieu, la liberté & délivrance du Roi & de la Reine sa mere, conservation de leurs Etats & grandeur, & de la liberté Chrétienne esdits pays ;* dans d'autres Ordonnances dressées en son nom, il s'intitule, *Chef, Gouverneur des compagnies assemblées pour le service de Dieu*, &c. On en trouve aussi dont l'intitulé est *à tous vrais fideles sujets du Roi, notre Souverain & naturel Seigneur, associés en la confession des Eglises réformées, zélateurs du repos & tranquillité de ce pays de Dauphiné : salut & paix par Notre Seigneur Jésus-Christ.* Ce fut en vertu de ces titres que des Adrets s'empara de

Digitized by Google

Valence, de Tournon en Vivarais, de la Tour du Pin, de Bourgoin, & de plusieurs autres lieux dans lesquels il abolit la Messe; il se rendit même maître de Grenoble, & commit dans tous ces endroits de grands désordres, sur-tout à Montelimart & à Pierrelatte : tout le monde sait l'exécution qu'il y fit de la garnison Catholique, en la faisant sauter du haut d'un rocher dans le précipice qui se trouvoit au dessous. Il poursuivit Maugiron, nouveau Commandant de la Province à la place de la Motte Gondrin, jusque dans Roman & Saint-Marcellin, qu'il prit & désola. Arrivé à Lyon, il y établit la domination des Calvinistes, &, poussant plus loin ses exécutions, il s'avança jusqu'à Montbrison en Forez : mais étant revenu à Lyon, il eut le chagrin de voir qu'au lieu de lui en laisser le commandement, on l'avoit donné à Soubise. Furieux de cette préférence, il revint sur ses pas en Dauphiné, & fit encore de nouveaux exploits, ou, pour mieux dire, de nouveaux ravages le long du Rhône, jusque dans le Comtat d'Avignon, courant sans cesse des frontieres de Provence à celles du Lyonnois : il se rendit utile au parti Calviniste, ou du moins redou-

Digitized by Google

table aux Catholiques, jusqu'à ce que, conservant *rancune* de la préférence que Soubise avoit obtenue sur lui, il prit enfin la résolution d'abandonner le parti auquel il étoit attaché, & fut même forcé de s'y déterminer, parce qu'il devint suspect à ses anciens amis. Ils l'arrêterent; mais enfin il fut relâché. Des Adrets profita d'une paix qui dura peu, comme toutes celles de ce temps-là, pour passer ouvertement du côté des Catholiques. On retira de la Province Maugiron, avec lequel il ne s'accommodoit pas, & on envoya à sa place Simiane de Gordes, dont la famille & la personne lui étoient connues & agréables. Il suivit ce nouveau Général dans plusieurs expéditions. Le Duc de Nemours, Gouverneur de la Province, le traita à merveille, & il reçut l'Ordre de Saint-Michel de la part du Roi; cependant il ne fut pas aussi heureux du côté des Catholiques, qu'il l'avoit été de celui des Huguenots; il devint même suspect, fut arrêté en 1570, & envoyé à Pierre-en Cise; mais il en sortit, & se justifia dans un voyage qu'il fit à la Cour, où il fut bien reçu. Il se tint tranquille jusqu'en 1577, que se forma la Ligue; il refusa d'y entrer, mais n'en fut pas

Digitized by Google

moins fidele au parti Catholique. Revenu à Grenoble en 1581, il apprit que le jeune la Motte-Gondrin, fils du Lieutenant-Général qu'il avoit autrefois combattu, tenoit de fâcheux propos sur son compte; il offrit de s'en justifier l'épée à la main, quoiqu'il fût âgé de quatre-vingts ans. On ne le prit pas au mot, & il passa le reste de ses jours tranquillement dans son château, bravant, pour ainsi dire, les Calvinistes & les Catholiques, auxquels successivement il avoit fait tant de maux, & qui, malgré cela, le considéroient plus par le souvenir de ses actions passées, que par la crainte de ce qu'il auroit pu encore faire. Il avoit atteint sa quatre-vingt-cinquieme année, lorsqu'il mourut dans son château de la Frette en 1587, comme un bon Catholique, muni de tous les Sacremens de l'Eglise. Des Adrets eut plusieurs enfans, dont trois fils, qui moururent tous avant lui & sans laisser de postérité. Des deux filles, l'aînée épousa César de Vaussere, qui hérita de la Baronnie des Adrets & la transmit à sa postérité. La seconde fut mariée dans la Maison de Sassenage. Les descendans de MM. de Beaumont subsistent en plusieurs branches, dont les principales sont, celle

d'Autichamp, & celles du Repaire de la Roque, dont étoit M. de Beaumont, Archevêque de Paris, mort en 1781, l'un des plus respectables Prélats qui aient rempli ce grand Siége.

Le Duc de Joyeuse.

De tous les favoris d'Henri III, celui qui fut le meilleur Militaire, mourut le plus glorieusement, fut le plus regretté de son Roi, & mérita le plus de l'être; ce fut Anne, Duc de Joyeuse, né d'une des plus anciennes Maisons de France, dans l'Ordre de la simple Noblesse (1): cependant il eut l'honneur de devenir beau-frere de son Roi, fut revêtu des premieres dignités du Royaume, Duc & Pair de France, Amiral; s'il ne fut point Maréchal de France, c'est qu'il aima mieux procurer cette dignité à son pere. Il n'en commanda pas moins les armées. Il n'avoit que vingt-deux ans lorsqu'il parut à la Cour du Roi Henri III, & joua presque aussi-tôt le rôle d'un favori tout puissant. On convient généralement que ses mœurs étoient très-dépravées, mais qu'il avoit l'esprit doux, agréable, séduisant, & se fai-

(1) MM. de Joyeuse étoient de la Maison de Châteauneuf de Randon, qui subsiste encore dans la branche d'Apchier.

soit

Digitized by Google

ſoit aimer de tout le monde. Magnifique, libéral, & brave, il eſt bien étonnant qu'il ait été obligé de juſtifier & de prouver ſa valeur en ſe faiſant tuer à la guerre, puiſque, dès 1580, ne portant encore d'autre nom que celui de M. d'Arques, il fut bleſſé au ſiége de la Fere d'un coup d'arquebuſe qui lui emporta ſept dents & lui briſa les mâchoires : apparemment qu'il n'en fut pas défiguré, ou que les agrémens de ſon eſprit ſuppléoient à ceux de ſa figure, car, au mois d'Août 1581, le Roi le créa Duc & Pair de France, & lui aſſura même la préſéance ſur les Ducs plus anciens que lui, & au mois de Septembre de la même année, il le maria avec le plus grand éclat & au milieu des fêtes les plus magnifiques, qui occaſionnerent des dépenſes exceſſives, à Marguerite de Lorraine-Vaudemont, ſœur puînée de la Reine ſa femme. L'année ſuivante 1582, il fut reçu Chevalier de l'Ordre du St. Eſprit, qu'Henri III avoit inſtitué quatre ans auparavant; on lui donna la charge d'Amiral de France, ſur la démiſſion du Duc de Maïenne (Lorraine); & en ſa conſidération, le Vicomte de Joyeuſe, ſon pere, fut fait Maréchal de



Digitized by Google

France & Lieutenant-Général commandant en Languedoc. En 1584, il fut premier Gentilhomme de la Chambre, & au commencement de 1586, Gouverneur de Normandie. A cette époque, le Roi assembla une armée contre les Huguenots; Joyeuse eut la vanité ou le courage de vouloir la commander, & il obtint cette grace, qui lui couta bien cher; car, quoique pendant cette premiere campagne, il se conduisît très-bien & eût de grands avantages sur les ennemis, les ayant battus à la Motte-Saint-Eloi, ayant pris sur eux Saint-Maixant, Tonay Charente, & plusieurs autres places, & fait lever le siége de quelautres; non seulement il trouva le Roi refroidi à son égard, mais il s'entendit dire par le Monarque, son beau-frere, qu'on révoquoit en doute sa valeur. Outré de ce reproche qu'il devoit à la jalousie du méchant & ambitieux Duc d'Epernon, son rival dans la faveur du Roi, Joyeuse voulut prouver qu'il ne le méritoit pas, en retournant sur le champ à son armée; il la trouva fort affoiblie par les maladies & la désertion qui s'y étoient mises pendant son absence. Cet état fâcheux ne l'empêcha pas de suivre le Roi de Navarre jusques auprès de Coutras en Guienne. On

Digitized by Google

prétend qu'alors il fit une grande faute en ne le tenant pas enfermé entre deux rivieres, comme il le pouvoit ; mais, craignant toujours le reproche de n'être pas brave, il voulut à toute force attaquer. Tandis qu'il mettoit ses escadrons en bataille, un corps de troupes du Roi de Navarre sortit d'une embuscade établie dans un bois que Joyeuse avoit négligé de faire reconnoître & fouiller ; il fut pris en flanc, mis en désordre, & dans ce moment ayant été attaqué en face, il fut battu à plate couture, poursuivi & atteint par des cavaliers Huguenots qui le tuerent d'un coup de pistolet, après même qu'il se fut rendu à eux. Un de ses freres fut aussi tué à cette bataille, aussi bien qu'un grand nombre de Seigneurs des premieres Maisons du Royaume, entre autres, les Comtes d'Aubijoux & de la Suze, d'Epinay-Saint-Luc, de Pienne, de Brézé, &c. On prétend qu'Henri IV, son vainqueur, pleura en voyant son corps sur le champ de bataille, & fit des réflexions très-philosophiques sur la vanité des grandeurs humaines & de la faveur, & sur l'inconstance du sort. Henri III lui fit rendre les honneurs funebres aussi magnifiques & aussi dispendieux qu'avoient été ses noces, & d'Epernon ne s'opposa point à ces inu-

tiles marques d'attachement pour un rival qu'il avoit voulu déshonorer, & dont il avoit causé la mort. Joyeuse ne laissa point d'enfans de Marguerite de Lorraine. Cette Dame se remaria, en 1599, au Duc de Piney-Luxembourg, dont elle fut la seconde femme ; elle n'eut aucune postérité, & mourut en 1625.

Le Duc de Joyeuse fut l'aîné de sept freres, dont un seul mourut dans l'enfance; quant aux autres, le second fut Cardinal, Archevêque de Narbonne, & puis de Rouen. Ce fut lui qui négocia & obtint l'absolution d'Henri IV, & qui sacra & couronna Marie de Médicis Reine à Saint-Denis. Il mourut, en 1615, Doyen du Sacré Collége : il avoit été fait Cardinal fort jeune, en 1562, par la faveur de son frere.

Tout le monde a entendu parler du second frere du Duc de Joyeuse, qu'on appeloit à la Cour d'Henri III *le Comte de Bouchage*. Il avoit épousé la sœur du fameux Duc d'Epernon la Valette : elle mourut en 1587, ne laissant qu'une fille. Son mari, par un excès de dévotion, apparemment causé par le chagrin de cette perte, se fit Capucin, prit le nom de Frere Ange de Joyeuse, reçut dans cet

Digitized by Google

Ordre celui de Prêtrise, & y passa tranquillement plusieurs années. Mais, en 1592, après la mort de son pere & de son frere, les Catholiques, ayant besoin d'un Chef en Languedoc, l'engagerent à reprendre l'habit séculier & le métier des armes, pour les défendre. On vint à bout d'opérer cette singuliere métamorphose, en vertu de plusieurs Brefs & Bulles du Pape qui l'autoriserent, & même l'ordonnerent, sur la demande du Général des Capucins. Le Pere Ange prit le titre de Duc de Joyeuse, fut Gouverneur de Languedoc pour la Ligue, & y fit la guerre pour elle. En 1595, il négocia la paix de la ville de Toulouse, & la sienne propre avec Henri IV; &, pour prix de cette négociation, il fut remis en possession de tous les biens & des dignités de son frere, & fait Maréchal de France. Enfin, Henri IV, en 1599, maria la fille unique de ce Maréchal Capucin au jeune Prince de Montpensier, de la Maison de Bourbon. Alors il sentit la faute qu'il avoit faite de quitter son Ordre & son Couvent: on lui représenta même que la Bulle du Pape ne lui avoit permis d'y renoncer que pour le bien & le service de la Catholicité, & que son objet étoit rempli: il y rentra donc; & s'é-



Digitized by Google

tant dépouillé de tous ses biens en faveur de sa fille, il vécut pieusement & suivant sa Regle, jusqu'en 1608, qu'il mourut à Rivoli en Piémont, en allant à Rome pour assister au Chapitre général. Sa fille n'eut du Prince de Montpensier qu'une fille unique, qui épousa Gaston de France, frere de Louis XIII, & qui fut mere d'une Princesse, célebre sous le regne de Louis XIV, sous le nom de Mademoiselle *de Montpensier*. La Princesse de Montpensier-Joyeuse se remaria au Duc de Guise, & en eut grand nombre d'enfans; un d'eux prit le titre de Duc de Joyeuse.

Le Maréchal de Bellegarde.

Un autre favori d'Henri III, qui fut assez bon Militaire, fut le Maréchal de Bellegarde, dont le vrai nom étoit Saint-Lary, d'une famille originaire du Comté de Comminges, dont la filiation prouvée ne remontoit pas bien haut. Il étoit, par sa mere, petit neveu du Maréchal de Termes; & comme ce Maréchal ne laissa point d'enfans, ni de parens plus proches, Bellegarde fut son unique héritier en 1562. Il avoit d'abord embrassé l'état ecclésiastique & obtenu un bénéfice, qu'on nommoit *la Prévôté d'Oulx*; en conséquence on l'appeloit

Digitized by Google

*le Prévôt d'Oulx*. Il étudioit en Théologie à Avignon, lorſqu'ayant eu une querelle avec quelques jeunes gens, il quitta ce que nous appelons aujourd'hui *le petit collet*, & paſſa en Corſe, en 1584, auprès de Monſieur de Termes ſon grand-oncle, qui y faiſoit alors la guerre : depuis ce moment-là, il le ſuivit dans toutes ſes campagnes. Il commanda une compagnie de chevaux-legers en Piémont, & s'y diſtingua beaucoup. Termes ayant été fait Maréchal de France, & ayant eu une compagnie de cent hommes d'armes, Bellegarde en fut d'abord Guidon & enſuite Lieutenant. A la mort du Maréchal, la compagnie fut partagée; mais Bellegarde n'en eut rien : il pouvoit s'en conſoler par l'héritage des biens de ſon grand-oncle; néanmoins il en fut très-piqué, & fut quelques années ſans ſervir. Pendant ce temps, il fit le voyage de Malte, comme beaucoup de Seigneurs François, pour ſecourir cette Iſle, attaquée par les Turcs. Ce fut là où Brantome le connut : il fait à cette occaſion l'éloge de ſon eſprit & de ſes talens militaires, & dit ſur-tout, comme une grande louange, qu'il étoit fort grand duelliſte, & qu'il



Digitized by Google

tiroit mieux des armes qu'aucun Militaire en France. Bellegarde s'étant lié avec Gondi du Perron, depuis Comte & Duc de Retz, favori de Charles IX, consentit à prendre la Lieutenance de sa compagnie de cent hommes d'armes. Cette complaisance parut une bassesse, & l'on s'étonna avec raison qu'un brave Militaire, qui avoit été le Lieutenant de la compagnie de son oncle, Maréchal de France, s'abaissât à devenir encore Lieutenant d'un homme dont le seul mérite étoit la faveur : ce fut cependant ce qui fit la fortune de Bellegarde, qui, à titre d'ami intime du Comte de Retz, obtint des graces du Roi, entre autres une recommandation auprès du Roi d'Espagne, qui lui valut une Commanderie de l'Ordre de Calatrava, la seule qui soit en France ; elle est, dit Brantome, située en Gascogne, & vaut plus de quinze cents ducats. De son côté, il rendit service à son protecteur, en lui faisant épouser Madame d'Annebaut, belle-fille du feu Amiral & Maréchal de ce nom, jeune veuve qui étoit un très-riche parti ; & le Comte de Retz, pour n'être point en reste avec son ami, contribua beaucoup à faire épouser à Bellegarde la Maréchale de Termes, veuve

Digitized by Google

de son grand-oncle (1). Tout en faisant sa cour à Charles IX, par l'entremise de son favori, Bellegarde trouva moyen de plaire au Duc d'Anjou (depuis Henri III). Ce Prince, aisé à séduire, mais peu constant dans ses affections, le fit Colonel de son régiment d'infanterie, au préjudice du brave Beranger Dugua, qui le méritoit mieux que lui. Peu de temps après, le Duc d'Anjou ayant été élu Roi de Pologne, partit pour son nouveau Royaume, & emmena avec lui Dugua & Bellegarde; mais ils ne s'accommoderent pas long-temps avec les Polonois; ils revinrent tous deux sur leurs pas, & Dugua se rendit droit en France; mais Bellegarde s'arrêta dans le Marquisat de Saluces & à la Cour de Savoie. Il n'y fut pas long-temps sans apprendre la mort de Charles IX & l'évasion d'Henri III de la Pologne, pour venir occuper le trône de son frere. Bellegarde forma aussi-tôt un plan de conduite qu'il exécuta assez heu-

(1) Cette Dame étoit de la Maison de Saluces, & avoit des droits sur la propriété du Marquisat de ce nom en Piémont. Le Maréchal de Termes avoit eu, en l'épousant, le commandement des places de ce petit pays, & celui des troupes Françoises que le Roi y tenoit. Bellegarde obtint avec la veuve ce même commandement.

Digitized by Google

reuſement juſques à un certain point. Il paſſa à Turin, & ſe concerta avec le Duc de Savoie ſur la maniere dont il devoit ſe conduire au paſſage du Roi par ſon pays. Il ſe rendit à Veniſe, où il annonça la prochaine arrivée d'Henri III; enfin, il le joignit en Carinthie, & revint à ſa ſuite. Le Roi fut ſi ſatisfait de la réception qui lui fut faite à Veniſe, que croyant en avoir obligation à Bellegarde, il le prit en amitié. Les careſſes qu'il reçut du Duc de Savoie, augmenterent encore cette diſpoſition du Monarque, qui, prenant confiance dans ſon nouveau favori, écouta la propoſition que lui fit le Duc, de retirer les garniſons Françoiſes qui étoient encore dans quelques places du Piémont. Il ne reſta de troupes Françoiſes que dans le ſeul Marquiſat de Saluces. Cet arrangement étant fait, Henri III crut avoir aſſez d'obligations à Bellegarde pour ne pouvoir trop l'en récompenſer. En entrant en France, & avant que d'arriver à Lyon, le premier acte de ſouveraineté qu'il fit fut de le créer Maréchal de France, & de lui donner en biens fonds plus de trente mille livres de rente, objet conſidérable pour ce temps là. Enfin, rien n'égala ce

Digitized by Google

que Brantome appelle *le torrent de la faveur du Maréchal de Bellegarde*; mais ce torrent fut bientôt écoulé. Dugua & autres représenterent au Roi que Bellegarde l'avoit trahi pour le Duc de Savoie; & Henri se refroidit si bien pour lui, qu'il ne put manquer de s'en appercevoir. Pour s'en débarrasser, le Roi lui dit, que puisqu'il étoit Maréchal de France, il falloit qu'il commandât les armées. On lui en donna une destinée à combatte les Huguenots, & le Duc d'Alençon, frere du Roi, qui les favorisoit. Le nouveau Maréchal, qui n'avoit jamais commandé d'armée, assiégea Livron en Dauphiné, essuya des insultes, se combla de ridicule, & ne le prit pas. Il ne fut pas plus heureux devant Montpellier, en 1577. Alors il se retira dans le Marquisat de Saluces, où la Maréchale étoit toujours restée : il y reprit le commandement des troupes Françoises, indépendamment de la propriété seigneuriale qu'il prétendoit appartenir à sa femme. La Cour, inquiete de cet établissement, voulut le rappeler; mais, s'étant uni avec le Duc de Savoie & le Gouverneur du Milanois, il y tint bon. Le Roi & la Reine sa mere envoyerent inutilement plusieurs personnes pour le

Digitized by Google

tirer de cet asile ; le Duc de Retz même, son ancien ami, y échoua. Ce fut en vain qu'on le nomma Chevalier de l'Ordre du St. Esprit, lors de l'institution, en 1578 ; il ne voulut point venir pour se faire recevoir. Enfin, Catherine eut recours à ses dernieres ressources ; elle le fit empoisonner, & il mourut en 1579 à Saluces même. Ce ne fut pas tout ; la Maréchale s'obstina, & resta dans le Marquisat avec César de Saint-Lary Bellegarde, son fils. Il fut question de les en tirer. La Valette-d'Epernon, neveu du feu Maréchal de Bellegarde, se chargea de cette négociation, & il y réussit, en comblant de bienfaits & sur-tout de promesses la Maréchale & son fils. Le succès de cette négociation contribua à la fortune de d'Epernon.

Le sort de la postérité du Maréchal de Bellegarde, & celui de son héritage, furent singuliers. César, son fils, étant revenu en France, & ayant eu pour indemnité du gouvernement de Saluces, celui de la Saintonge, de l'Angoumois, & du pays d'Aunis, se maria en 1585, étant âgé de vingt-trois ans, à une femme très-riche, fille unique d'un Conseiller au Parlement de Paris. Elle avoit déjà eu

Digitized by Google

deux maris, Bellegarde fut le troisieme. Après moins de deux ans de mariage, il fut tué à la bataille de Coutras, en 1587. L'année suivante, la veuve accoucha d'un fils: la légitimité de la naissance de cet enfant fut contestée, & donna lieu à un grand procès entre cette Dame & les deux neveux de son mari; l'un, Roger de Bellegarde, fils d'un frere; l'autre, la Valette-d'Epernon, fils d'une sœur du feu Maréchal. Après plusieurs années de contestation, l'enfant gagna son procès; mais, par l'effet du crédit de ses Parties adverses, on lui fit prendre l'état ecclésiastique, & il mourut Archevêque de Sens, en 1646. Nous verrons dans un moment quelle fut la fortune de d'Epernon; mais celle de son cousin Roger de Bellegarde, second du nom, mérite bien que nous en disions actuellement un mot. Il succéda, pour ainsi dire, à la faveur du Maréchal son oncle auprès d'Henri III. Ce Monarque le fit d'abord Maître de sa garde-robe, ensuite premier Gentilhomme de sa Chambre, & enfin Grand Ecuyer de France, par la démission du Duc d'Elbœuf. Après la mort d'Henri III, étant passé au service d'Henri IV, il eut le bonheur de plaire à ce nouveau Roi, qui continua de le favoriser, au point

Digitized by Google

que, lorsqu'il fut paisible possesseur du trône, il le fit Chevalier de l'Ordre du St. Esprit & Lieutenant-Général de Bourgogne, sous le Dauphin, alors naissant, qui eut le titre de Gouverneur. Henri IV étant mort, & Louis XIII monté sur le trône, il fut Gouverneur de Bourgogne en titre. Il obtint encore une plus grande grace, car il fut fait Duc & Pair en 1619, & plaça le titre de son Duché sur la ville de Seure en Bourgogne, qui prit le nom de Bellegarde. Indépendamment de cela, on le fit Surintendant de la Maison, & premier Gentilhomme de la Chambre de M. Gaston d'Orléans, frere unique de Louis XIII. Il avoit un frere que l'on appela *le Baron de Termes*; il fut d'abord Chevalier de Malte & Grand Prieur d'Auvergne, mais il quitta cet Ordre, pour se marier à une Demoiselle de la Maison de Chabot. Le Baron fut d'abord premier Ecuyer de la petite Ecurie du Roi, ensuite, par la démission de son frere, Grand Ecuyer & premier Gentilhomme de la Chambre : mais il ne le fut pas longtemps; il fut tué à la guerre en 1621. Le Duc de Bellegarde reprit la charge de Grand Ecuyer; mais en 1651, il fut disgracié, perdit son gouvernement

Digitized by Google

de Bourgogne, & resta quelque temps en retraite : cependant il ne se défit de sa charge de Grand Ecuyer qu'en 1639, revint à la Cour en 1643, & ne mourut qu'en 1646, dans la quatre-vingt quatrieme année de son âge. Il n'eut jamais d'enfans légitimes, & eut pour héritiere la fille du Baron de Termes, qui avoit épousé Jean-Antoine de Pardaillan de Gondrin, Marquis de Montespan, qui étoit son cousin-germain, étant petit-fils du premier Maréchal de Bellegarde. Comme elle n'eut point d'enfans, ce fut son mari qui hérita de tous les biens de la Maison de Saint-Lary-Bellegarde, & qui les a transmis à M. le Duc d'Antin son petit-fils, dont la postérité mâle est à présent éteinte. Le Duc de Bellegarde fut le dernier des favoris ou *mignons* d'Henri III (car on les appeloit ainsi), qui mourut au dix-septieme siecle; mais peu s'en fallut que celui dont je vais parler, qui étoit son cousin-germain, ne lui survécût.

Lavallette & son fils le Duc d'Epernon.

Jean de Nogaret, qui se faisoit appeler *le Baron de la Valette*, & qui prétendoit descendre du fameux Chevalier Nogaret (qui, du temps de Philippe le Bel, parla avec tant d'audace au Pape Boniface VIII, à Rome), fut, suivant Bran-

Digitized by Google

tome, un très-vaillant homme, bon & ſage Capitaine. Il ſervit d'abord en Piémont, ſimple chevau-leger, ſous M. d'Oſſun, fut enſuite Guidon de la compagnie d'hommes d'armes de Givry, puis Lieutenant & enfin Capitaine d'une compagnie de cinquante hommes d'armes. Il ſe diſtingua aux batailles de Dreux, de Jarnac & de Montcontour, & devint Lieutenant-Général & Commandant en chef dans une partie de la Guienne. Il y mourut en 1575. Il n'eſt pas douteux que s'il eût vécu juſqu'au temps de la faveur de ſon fils, qui commença peu après ſa mort, il n'eût été élevé aux premieres dignités du Royaume. Il avoit épouſé la ſœur du Maréchal de Bellegarde, qui ne mourut qu'en 1611, très-reſpectée de ſes deux enfans, dont l'aîné, Bernard de Nogaret de la Valette, fut Amiral de France en 1588. Il étoit Chevalier des Ordres du Roi dès 1583, Gouverneur du Dauphiné & de la Provence. Il fut tué en 1592 au ſiége de Roquebrune en Provence, & ne laiſſa point d'enfans. Son frere cadet fut après lui Amiral de France. Ce fut ce fameux Duc d'Epernon, dont la vie & les aventures ſingulieres commencerent au ſeizieme ſiecle, & ne finirent

Digitized by Google

finirent que presque au milieu du dix-septieme.

Jean-Louis de la Valette d'Epernon naquit en 1554, un an seulement après son frere aîné. Sa premiere campagne fut en 1570; il n'avoit pas encore alors seize ans, & porta d'abord le nom de Caumont, qui étoit celui d'une terre de son pere. En 1573, il alla au siége de la Rochelle : M. de la Valette le pere, à son grand regret, n'y fut point employé, & on prétend que ce refus lui causa la mort. Les deux freres ayant fait cette perte, solliciterent quelques-unes des graces militaires de leur pere; ils n'osoient pas demander la Lieutenance générale de Guienne; mais ils aspiroient du moins à avoir un régiment de cavalerie légere, que la Valette possédoit. Le Duc de Guise les traversa, & ils n'obtinrent rien. Piqués de ces refus, ils s'attacherent au Roi de Navarre. En 1577, le jeune Caumont revint en France, chargé d'une commission délicate de la part du Marquis de Villars, Commandant pour le Roi Henri III en Guienne. Il étoit question d'informer Sa Majesté du véritable état des choses dans ce pays-là, & Caumont en rendit compte avec tant d'es-



Digitized by Google

prit & d'intelligence, que le Roi & la Reine l'admirerent & le prirent en affection. On lui offrit de le retenir à la Cour; mais il demanda de préférence d'être renvoyé à la guerre, promettant de rendre bon compte, à la fin de chaque campagne, de ce qui s'y passeroit; ce qu'il fit effectivement après celles de 1577 & 1578. En 1579, sa faveur fut tout à fait déclarée, & il fut mis au nombre de ceux que l'on appeloit les *Mignons du Roi*, tels que d'Arques, depuis Duc de Joyeuse; d'Epinay Saint-Luc, & d'O. Il eut les entrées familieres, suivit partout Henri III, & s'habilla des mêmes couleurs que lui. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de vivacité, de l'éloquence naturelle, des expressions singulieres, & l'accent de son pays, on s'apperçut qu'il amusoit le Roi plus que les autres; & tous ceux qui briguoient la faveur du Monarque par l'entremise des favoris, s'attacherent particuliérement à lui, entre autres, plusieurs beaux esprits du premier ordre, tels que Ronsard, Desportes, & Davi-Duperron, qui fut depuis Cardinal. Des Militaires voulurent aussi être de ses amis; de ce nombre fut Armand de Gontaut, depuis Maré-

Digitized by Google

chal de France sous le nom de *Biron.*

Ce fut dès cette même année 1579 qu'il fit cet arrangement, touchant le Marquisat de Saluces, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment, à l'occasion du Maréchal de Bellegarde. Caumont termina cette négociation d'une maniere qui tourna à l'avantage de toute sa famille; car il procura à son cousin Bellegarde le Gouvernement de Saintonge & de la Rochelle, & à la Valette, son frere aîné, celui de Saluces. En 1580, le Maréchal de Matignon ayant assiégé la Fere par ordre du Roi, Caumont fut envoyé à ce siége. Alors il commença à mettre à découvert le caractere audacieux qui fut toujours depuis le sien, mais dont il ne donna, dit-on, jamais des preuves qu'à propos & lorsqu'il se crut sûr du succès. Tandis que le Maréchal de Matignon battoit la place d'un côté, il dressa une autre batterie dans son quartier, qui étoit celui du régiment de Champagne qu'il commandoit; elle étoit dirigée par un Ingénieur Italien, & fit un si grand effet, qu'elle obligea la place à se rendre. Les Députés s'étant adressés, comme de raison, au Maréchal de Matignon, & celui-ci leur

ayant accordé, suivant l'usage, une suspension d'armes, Caumont & le régiment de Champagne refuserent de s'y soumettre, & l'attaque continua de ce côté-là. Ce trait de hardiesse étonna & fâcha avec raison le Maréchal Commandant; il s'en plaignit hautement, & Caumont partit sur le champ, & retourna à la Cour. Il y arriva à temps pour porter le premier la nouvelle de la reddition de la place, & il en obtint sur le champ le Gouvernement. Matignon dissimula ce déboire en fin Normand qu'il étoit, & d'Epernon continua à se conduire en audacieux Gascon.

La faveur de d'Epernon alloit toujours en augmentant; il n'y avoit que celle du jeune d'Arques qui pût lui être comparée, & bientôt le Roi parut les mettre au pair, en les élevant l'un & l'autre à la dignité de Duc & Pair de France; le premier sous le nom de Joyeuse, & le second sous celui de d'Epernon, terre dans le pays Chartrain qu'il acheta exprès pour lui. Quelques mois après, Henri III maria le Duc de Joyeuse à sa belle-sœur, Marguerite de Lorraine. Les dépenses excessives qui se firent à l'occasion de ce mariage, donnerent

Digitized by Google

lieu à beaucoup de murmures. D'Epernon, n'osant pas se rendre l'objet de pareilles plaintes, & prévoyant d'ailleurs que les Princes Lorrains deviendroient bientôt suspects au Roi, refusa, dit-on, l'alliance d'une autre Princesse de cette Maison qu'Henri III lui proposa; mais il maria son frere aîné à une héritiere fort riche, dans l'Ordre de la Noblesse ordinaire : quant à lui, il déclara à son Maître qu'il vouloit rester libre de tout autre engagement que de celui de la reconnoissance envers lui. Il ne se maria effectivement que cinq ou six ans après. La Ligue commençoit à se former, & devenoit, avec raison, suspecte à Henri III. D'Epernon affecta de n'y point entrer, & de ne se mettre nullement dans la dépendance des Guises; au contraire, il étoit devenu le conseil secret d'Henri III, contre eux. Cette conduite prudente lui procura de nouvelles graces de la part de son Maître. Joyeuse ayant eu le Gouvernement de Normandie, d'Epernon eut celui de Metz & des trois Evêchés, & ceux particuliers de Boulogne, de Calais, & de Loches. Il fit avoir à son frere aîné ceux de Dauphiné



Digitized by Google

& de Provence, & il approcha d'Henri III le jeune Bellegarde, son neveu, dont j'ai parlé, & qui fut dans la suite Duc & Pair, & Grand Ecuyer de France.

En 1585, Henri III sentant tout le danger de la Ligue, tint un petit conseil contre les Guises, dans lequel d'Epernon ouvrit un avis ferme, mais qui parut trop audacieux. Catherine de Médicis, suivant son caractere, persuada à son fils de dissimuler, & il s'en trouva mal. Pendant le cours de cette année 1585, d'Epernon fut chargé de négocier avec le Roi de Navarre, & de l'engager dès-lors à s'attacher à Henri III, & à le tirer des mains des Guises. Mais les préjugés de Religion, & la défiance que le Roi de Navarre avoit de Catherine de Médicis, empêcherent pour lors cet accommodement. Le favori vint à Lyon rendre compte au Roi du mauvais succès de sa négociation; il n'en fut pas moins bien reçu de son Maître, & la Ligue en prit occasion de décrier Henri III, en disant qu'il vouloit s'unir avec les Hérétiques.

La Ligue n'étoit pas encore si bien affermie qu'elle ne crût avoir besoin de ménager ou de séduire le Duc d'Eper-

Digitized by Google

non. Celui de Guise lui fit offrir sa fille en mariage, avec la magnifique charge de Grand-Maître de France; il refusa l'un & l'autre. Le Monarque, pour l'en dédommager, se crut obligé de créer une place militaire, qui, vu le pouvoir immense qu'on lui attribua, devint la plus belle de toutes les charges de ce genre, puisque celle de Connétable n'étoit pas remplie. D'Epernon fut fait Colonel-Général de l'Infanterie Françoise. Ce titre étoit déjà connu, & avoit été porté par Coligni, d'Andelot, Strozzi, &c.; mais on y attribua des prérogatives jusques alors inouies, telles que la nomination à toutes les charges qui vaqueroient dans les bandes, c'est-à-dire l'Infanterie Françoise, y compris celle de Mestre-de Camp du Régiment des Gardes. On prétend qu'Henri III, croyant encore récompenser trop peu son favori de sa haine contre les Guises, lui offrit de lui céder, en toute souveraineté, les trois Evêchés, dont il étoit Gouverneur. Mais d'Epernon se garda bien d'accepter cette offre; il répéta cent fois au Roi qu'il ne vouloit jamais être que son sujet & son serviteur. Bientôt la Ligue ayant levé l'étendart de la révolte, voulut s'empa-



Digitized by Google

rer de ces trois Evêchés; mais Guise, malgré toutes ses intelligences, ne put occuper que Toul & Verdun, & d'Epernon sauva Metz.

Cependant la Ligue le regardoit comme son ennemi déclaré, &, à la fin de 1585, le Roi, par le conseil de sa mere, se voyant forcé à faire du moins une fausse paix avec les Ligueurs, obligea d'Epernon, pour les mieux tromper, à signer avec eux, en son nom, un traité qui fut conclu à Nemours. Après cela, il déclara ouvertement la guerre aux Huguenots, & envoya d'Epernon en Provence pour les combattre de concert avec son frere aîné, Gouverneur de cette Province & du Dauphiné. Le Colonel-Général emmena avec lui, à cette extrémité du Royaume, les régimens de Picardie & de Champagne, & une partie de celui des Gardes Françoises. Il prit en Provence plusieurs châteaux, défit, ou, pour mieux dire, écarta les troupes de de Vins & de Lesdiguieres, Généraux des Huguenots, & Militaires de réputation. Ensuite, laissant son frere assurer ses conquêtes, il revint à la Cour, de peur qu'on ne profitât de son absence pour altérer les bontés du Roi pour lui.

Digitized by Google

Cependant il ne fut pas à l'abri des satires, après avoir fait cette campagne. Il y avoit parmi les Ligueurs des mauvais plaisans qui firent débiter dans Paris un livre, sur le premier feuillet duquel on lisoit : *Histoire admirable & inouie des hautes prouesses, vaillances & merveilleux faits d'armes du Duc d'Epernon en Provence.* Le reste du livre étoit en blanc ; & quand les acheteurs demandoient pourquoi il n'y avoit plus rien d'écrit, on leur répondoit, que c'étoit parce que le Héros n'en avoit pas fait davantage. On soupçonna M. de Villeroi, Secrétaire d'Etat, grand ennemi du Duc d'Epernon, & très-impatienté des hauteurs du favori, d'avoir suggéré ces plaisanteries. C'étoit la moindre vengeance qu'il pût tirer de la façon dont d'Epernon le traitoit quelquefois. Le Duc & le Secrétaire d'Etat avoient des disputes en plein Conseil ; & un jour que le Roi, ennuyé de ces tracasseries, se retira dans son cabinet, d'Epernon, au lieu de le suivre, traita Villeroi comme le dernier des hommes.

En 1587, le Duc d'Epernon se maria à une Demoiselle de la plus haute naissance : c'étoit Marguerite de Foix-Candale, héritiere de la principale bran-

Digitized by Google

che subsistante alors de l'illustre Maison de Foix, qui avoit été si souvent alliée aux Rois de France, d'Espagne, & d'Angleterre, & avoit porté pendant plusieurs générations la Couronne de Navarre. On stipula dans le contrat, que les enfans qui naîtroient de ce mariage porteroient le nom de Foix-Candale : cette clause étoit trop honorable aux la Valette pour n'être pas fidélement exécutée. Le contrat de mariage du Duc d'Epernon prouve que dès-lors ses richesses étoient considérables; il les tenoit toutes de la libéralité du Roi ; mais dans les circonstances malheureuses où se trouvoient les Finances du Roi, il eut la générosité de ne vouloir point les augmenter par les dons qu'Henri III vouloit lui faire à l'occasion de son mariage.

La même année, les Huguenots attirerent en France un corps de Reîtres (ou de cavalerie Allemande) Protestans, & le Roi de Navarre partit de Guienne pour tâcher de les joindre en Bourgogne. Henri III regardant alors son successeur comme le plus grand de ses ennemis & le plus nécessaire à vaincre, envoya contre le Roi de Navarre son favori & beau-frere le Duc de Joyeuse, qui se fit battre & tuer à Coutras, comme je l'ai dit. Pour

Digitized by Google

lui, il marcha avec d'Epernon contre les Reîtres ; le Duc eut grande part à leur défaite ; il commença par empêcher les Suiſſes de leur Religion de les joindre, en négociant avec eux, & les engageant à ſe retirer : enſuite il combattit, diſperſa aiſément une partie des Reîtres, tandis que le Duc de Guiſe, d'un autre côté, en défit une autre partie ; enfin, la Valette, frere de d'Epernon, empêcha ceux qui étoient les plus avancés, d'entrer dans le Dauphiné. Il battit même Leſdiguieres & Chatillon qui alloient au devant d'eux. Ce fut alors que la bataille de Coutras fut perdue ; mais heureuſement le Roi de Navarre négligea d'en profiter, &, apprenant la défaite des Reîtres & celle de Leſdiguieres, il n'oſa s'avancer.

D'Epernon eut preſque toutes les dépouilles de Joyeuſe tué à Coutras, & de ſon couſin Bellegarde qui y périt auſſi : ainſi il fut nommé Gouverneur de Normandie & du Havre-de-Grace, de Saintonge, d'Angoumois, & du pays d'Aunis ; il eut de plus la charge d'Amiral de France qu'il céda à ſon frere. Henri III ne riſquoit rien de combler ainſi de graces, de biens & de dignités, un favori qui lui étoit uniquement dévoué & ne

tenoit rien que de lui, tandis qu'il regardoit comme ses véritables ennemis les Princes étrangers qui vouloient devenir tout puissans en France, à ses dépens & à ceux de la Maison régnante.

L'année 1588 est une des plus remarquables dans toute l'Histoire de notre Monarchie, puisqu'elle fut marquée par les attentats des Guises & des Seize leurs Agens, contre la personne d'Henri III, & par la funeste fin des Chefs de la Ligue. D'Epernon, attaché à son Roi par sentiment & par reconnoissance, leur étoit suspect. Ils demanderent d'abord son éloignement avec audace : Henri le refusa pendant long-temps, & s'en trouva bien, puisque d'Epernon le garantit de plusieurs conspirations faites contre sa personne. Il brava aussi & dissipa celles qui furent tramées contre lui-même. Enfin, arriva la fameuse journée des Barricades; Guise vint en personne braver le Roi dans Paris, & força le Monarque de se retirer à Chartres. Il y vint encore, & Catherine de Médicis, qui faisoit toujours préférer à son fils les partis dictés par une politique traîtresse, à ceux nobles & vigoureux conseillés par d'Epernon, ménagea encore une paix qui

Digitized by Google

n'avoit pour objet que de faire tomber Guise dans le piége. Mais comme il falloit avoir l'air de bonne foi, les Ligueurs ayant demandé ouvertement l'éloignement du Duc d'Epernon, le foible Henri III fut forcé de s'y prêter. Il sentit toute la dureté de la loi qui lui étoit imposée par ses ennemis & par sa mere, & ce fut en pleurant qu'il ordonna ou conseilla à d'Epernon de se retirer dans quelqu'un de ses gouvernemens, & de se démettre de quelques autres. Le favori consentit à remettre celui de Normandie, qui fut donné au Duc de Montpensier, & il se retira d'abord à Loches, où il arriva avec le train le plus nombreux, & vécut avec le plus grand faste. Les Etats ayant été convoqués à Blois, il s'en crut trop près, & partit pour Angoulême. Ce fut là que la haine de ses ennemis le poursuivit, & qu'Henri III parut s'y prêter, pour mieux tromper. Les habitans reçurent un ordre du Roi de lui fermer leurs portes; mais il étoit alors déjà établi dans leur ville. Enfin, le Maire reçut ordre de l'arrêter à quelque prix que ce fût. Le Magistrat Municipal, qui étoit Ligueur, voulut exécuter cet ordre à main armée; mais d'Epernon se défendit si vigoureusement, que

le Maire fut bleſſé, ſes gens diſperſés, & que le Duc gagna le château d'Angoulême, dans lequel il s'enferma. Il y fut aſſiégé pendant trois jours, ſans proviſions & manquant d'eau, ayant laiſſé la Ducheſſe ſa femme dans la ville, & ayant peu d'eſpérances d'être ſecouru. Cependant il le fut à la fin par de la cavalerie qui étoit aſſez éloignée, mais qui ſe raſſembla & courut à ſa délivrance. Après un combat dans lequel les Ligueurs, habitans de la ville, furent vaincus, il y eut une eſpece de capitulation entre lui & les habitans, & d'Epernon ſe piqua envers eux de généroſité. Le Roi de Navarre lui fit faire des propoſitions pour l'engager à paſſer de ſon côté. Les deux Rois n'étoient point encore réunis; & d'Epernon, qui n'attribuoit ce qui venoit de lui arriver qu'à la foibleſſe du ſien, & qui eſpéroit d'être bientôt vengé, ne voulut rien faire qui pût lui déplaire.

Enfin, le Duc de Guiſe fut aſſaſſiné, & ce coup, loin de faire ceſſer ce déſordre, l'augmenta. L'on juge bien que dans ces circonſtances Henri III rappela ſon favori. Avant que de ſe rendre à Blois, il paſſa à St. Jean-d'Angély, & prépara la réunion du Roi de Navarre avec Henri

Digitized by Google

III. Il laiſſa à d'autres le ſoin de terminer cette négociation, joignit ſon Maître dans Blois, &, en allant au devant des ennemis & leur tenant tête, facilita à Sa Majeſté les moyens de ſe rendre à Tours. D'Epernon revint l'y joindre, & le Duc de Maïenne voulut l'attaquer; mais, après une petite eſcarmouche où il fut repouſſé, il ſe retira. D'Epernon rentra dans une faveur plus grande encore, s'il eût été poſſible, auprès de ſon Maître. Le Roi de Navarre arriva à Tours, & les deux Monarques, de concert, firent le ſiége de Gergeau, qui fut commencé par d'Epernon. Henri IV en alla viſiter les tranchées, & rendit juſtice à la bravoure étonnante du Duc. Ils firent encore, de concert, les ſiéges d'Etampes & de Montereau-Fautyonne : cependant la hauteur du favori d'Henri III occaſionna quelques difficultés entre le Roi de Navarre & lui. En qualité de Colonel-Général de l'infanterie de France, il prétendit commander également aux troupes des deux Rois; il trouva fort mauvais que l'infanterie Françoiſe, commandée par M. de Chatillon, eût un drapeau blanc. Il voulut auſſi empêcher les ſoldats Huguenots d'Henri IV de piller les Egliſes. Le

Digitized by Google

Roi de Navarre, pour le bien de la paix, ſe crut obligé de céder au ton d'autorité qu'affectoit le Duc d'Epernon; mais il en garda toujours quelque ſouvenir pendant le reſte de ſa vie, & ſa conduite envers lui fut celle d'un Souverain qui ménage un ſujet puiſſant, de l'attachement duquel il n'eſt pas aſſuré.

Henri III, comme perſonne ne l'ignore, fut aſſaſſiné à St. Cloud. Le Duc d'Epernon aſſiſta avec Henri IV aux derniers momens de ce Monarque. Le Roi mourant recommanda à ſon prochain Succeſſeur de ſe faire Catholique, & au Duc d'Epernon de le ſervir dès qu'il le ſeroit. Ces termes furent cauſe qu'auſſi-tôt après la mort d'Henri III & que les autres Seigneurs eurent prêté ſerment de fidélité à Henri IV, d'Epernon voulut ſe retirer; & ſupplia le Roi de lui permettre de ne reparoître devant lui que lorſqu'il auroit embraſſé la ſeule Religion qui devoit être dominante en France. On juge bien qu'un pareil compliment ne plut pas au nouveau Roi; cependant il ne fit ni violence, ni reproche. D'Epernon ſe retira, ſuivi de quelques troupes, avec leſquelles il eſcorta le corps de ſon ancien Maître & bienfaiteur juſqu'à Compiegne, où il fut dépoſé

Digitized by Google

déposé, en attendant qu'on pût l'enterrer à Saint-Denis. De là, il prit le chemin de Loches & de l'Angoumois, où il se rendit heureusement. Ses amis les plus sages, s'imaginant qu'il prenoit le parti contraire aux intérêts d'Henri, lui firent de grandes représentations; il les rassura, en leur déclarant qu'il étoit toujours ennemi de la Ligue, & qu'il n'attendoit que la conversion du Roi, pour se livrer entiérement à son service. Effectivement, pendant près de deux ans qu'il passa à Angoulême, il fit toujours la guerre aux Ligueurs; il les chassa entiérement de l'Angoumois, de la Saintonge, & du Limousin; & quand ces Provinces voulurent de nouveau se soulever, il les réprima sévérement, & leur enleva Bourg sur la Gironde qui s'étoit déclaré en leur faveur.

Ce fut au commencement de 1591 que naquit le fils aîné du Duc d'Epernon, qu'on appela *le Duc de Candale*, & qui mourut avant lui. Son second fils, qui lui succéda dans le titre de Duc d'Epernon, naquit l'année suivante 1592.

Cependant Henri IV avoit gagné les batailles d'Arques & d'Ivry, & le Duc de Maïenne ayant appelé les Espagnols



Digitized by Google

dans l'intérieur du Royaume, d'Epernon ne crut plus devoir hésiter à seconder son Roi légitime contre ces ennemis naturels de la France. Il passa avec ses troupes en Picardie, après avoir rendu ses respects au Roi, qui le confirma dans l'espérance de le voir bientôt Catholique. Il étoit Gouverneur de Boulogne, & alla défendre cette place contre le Duc d'Aumale. Après l'avoir mise en sûreté, se rapprochant de l'intérieur de la Province, & ayant enlevé une petite garnison ennemie, comme il traversoit Corbie avec ses prisonniers, il se fit une querelle avec le Duc de Longueville, Commandant de la Province, qui prétendit que le Duc d'Epernon devoit lui en faire hommage; ce que le Général ayant refusé, le Duc de Longueville le fit arrêter. D'Epernon ne put se retirer de ce mauvais pas qu'en abaissant sa hauteur jusqu'à lui faire des excuses. Rentrant dans l'intérieur du Royaume, il attaqua un poste appelé *Pierrefond*, où il fut blessé d'un coup d'arquebuse dans le col & dans la mâchoire: cependant il continua sa route jusques à Chartres, dont le Roi faisoit le siége, qui fut très-long & très-meurtrier. Lorsqu'il fut fini, d'Epernon, avec l'agrément du

Digitized by Google

Roi, retourna en Angoumois pour y faire reposer ses troupes & achever de guérir ses blessures. En 1592, l'Amiral la Valette, son frere aîné, mourut en défendant Roquebrune en Provence, dont il étoit Gouverneur. D'Epernon s'empara plutôt de ce beau gouvernement qu'il ne l'obtint du Roi, du moins quitta-t-il l'Angoumois pour aller terminer la guerre commencée par son aîné contre le Duc de Savoie, qui, profitant des troubles du Royaume, s'étoit emparé de la plus grande partie de la Provence. En passant par le Périgord & le Querci, il dissipa quelques troupes des Ligueurs en Languedoc. Le premier siége qu'il entreprit en Provence fut celui de Montauron, défendu par des troupes Savoyardes. La ville étant prise, la garnison fut traitée avec une rigueur qui effraya le reste des troupes Savoyardes; car d'Epernon fit pendre tous les Capitaines, & envoya les soldats aux galeres. De là, il réduisit sans peine la ville d'Arles, &, traversant toute la Province, il fut mettre le siége devant Antibes, qu'il prit après une assez longue résistance. Il chassa encore les Savoyards de Cannes, & finit par envoyer du secours à Lesdi-



Digitized by Google

guieres, qui, de son côté, les chassoit du Dauphiné.

Pendant ces temps malheureux, le Royaume étoit en proie aux fureurs des différens partis ; celui des Huguenots qui tenoient pour le Roi légitime & le maintien de leur Religion ; celui des Ligueurs, protégés par les troupes étrangeres, & dont le prétexte étoit le soutien de la Religion Catholique ; & celui du Duc d'Epernon, qui, ennemi des Ligueurs & des Huguenots, faisoit en quelque façon la guerre pour son compte, quoiqu'il semblât n'attendre que l'abjuration de son Roi pour le servir avec la fidélité qu'il lui devoit. Dans cette résolution, d'Epernon, pour mettre totalement toute la Province de Provence sous son obéissance, essaya de s'emparer de Marseille ; il fit attacher des pétards à une des portes de la ville ; mais l'entreprise ayant manqué, il fut contraint de se retirer. Ayant ensuite attaqué Aix, il y trouva plus de résistance qu'il ne l'avoit imaginé : ne pouvant prendre cette place de force, il tenta de la réduire, en faisant élever un fort ou espece de citadelle en face de la ville, d'où il pouvoit empêcher les sorties de la garnison, & battre les fortifications.

Digitized by Google

Il vint à bout par ce moyen de soumettre la ville; mais, durant ce siége, il courut un très-grand danger de la vie. Pendant qu'il étoit dans sa tente, un coup de coulevrine, tiré des remparts, pénétra dans sa tente, tua deux Gentilshommes qui étoient à ses côtés, leurs membres arrachés vinrent frapper le Général à la poitrine, & le blesserent griévement; cependant il fut bientôt rétabli de cet accident, & la capitale de la Provence tout à fait soumise à son autorité.

Si cette blessure ne fut point fatale au Duc, elle couta la vie à la Duchesse son épouse, qui étoit restée en Angoumois, & qui venoit d'y accoucher d'un troisieme fils (qui fut depuis le Cardinal de la Valette); elle reçut dans ce moment critique la nouvelle du danger que venoit de courir son époux. La révolution qu'elle éprouva alors, la précipita dans le tombeau; elle n'étoit que dans la vingt-sixieme année de son âge; elle fit un testament, par lequel elle donna à son mari tout ce dont elle pouvoit disposer.

Le Duc d'Epernon fut fort touché de la perte de sa femme; mais il n'en donna pas moins tous ses soins pour conserver son autorité dans la Provence, & il par-

vint à dompter tous les partiſans de la Ligue : & d'ailleurs, le Roi, en faiſant, en 1594, une abjuration publique des erreurs du Calviniſme, ne laiſſa plus aucun prétexte à ceux qui s'obſtinoient à ne le pas reconnoître. Ce grand Prince réduiſit même Paris à ſon obéiſſance; cependant d'Epernon continua d'agir, non comme un Gouverneur ſoumis à Henri IV, mais comme un petit tyran qui ne devoit ſon autorité qu'à lui-même & à ſes propres forces. Une pareille conduite ne pouvoit être tolérée. Henri IV voulut la faire ceſſer, en gardant cependant des ménagemens avec le favori de ſon prédéceſſeur. Il chargea Montmorenci, qu'il venoit de revêtir de la dignité de Connétable, qu'avoit autrefois poſſédée ſon pere, d'ajuſter les différends ſurvenus entre le Duc & les Provençaux; mais en même temps il envoya des ordres ſecrets à M. de Leſdiguieres & au Colonel Alphonſe d'Ornano, d'empêcher qu'il ne traitât la Provence comme s'il en eût été le Souverain. M. de Montmorenci n'ayant pas voulu mettre toute la force néceſſaire pour réprimer ſon parent & ſon ancien ami le Duc d'Epernon, enfin, M. de Leſdiguieres marcha contre lui, lui livra un combat, & eut ſur lui un avantage, du

Digitized by Google

moins conſerva-t-il le champ de bataille. De ſon côté, d'Epernon, en ſe retirant, emmena beaucoup de priſonniers. Cette action ſe paſſa à Orgon, auprès de la Durance. Après cet échec, d'Epernon écouta les propoſitions qui lui furent faites par le ſieur de Lafin, envoyé par le Roi; il lui remit le fort d'Aix, principal objet des plaintes des Provençaux, & il convint d'une treve. Pendant ſa durée, d'Epernon fit un voyage en Languedoc, & Leſdiguieres ſaiſit le temps de ſon abſence pour débaucher une partie de ſes troupes & lui enlever pluſieurs places. Le Duc, à cette nouvelle, revint en Provence; mais un événement auquel il ne pouvoit s'attendre, acheva d'y ruiner ſes affaires.

Le Duc de Guiſe venoit de reconnoître enfin Henri IV, & une des conditions de ſa ſoumiſſion fut qu'on lui donneroit un grand Gouvernement. Le Roi le nomma Gouverneur de Provence; il ſe chargea d'en chaſſer d'Epernon. Pour cet effet, il s'y rendit avec Leſdiguieres, & ces deux Généraux ſe virent bientôt accueillis par ceux mêmes qui avoient d'abord été le plus attachés au Duc; ils leur remirent la plupart des places qui leur



Digitized by Google

avoient été confiées. Dans ces circonstances fâcheuses, d'Epernon envoya au Roi son Secrétaire, pour assurer ce Monarque qu'il étoit prêt à lui rendre une entiere & fidelle obéissance. Après quelques explications, il reçut la permission de venir à la Cour, où Henri IV le traita avec bonté, & en dédommagement du Gouvernement de Provence, ajouta à ceux d'Angoumois & de Saintonge, qu'il possédoit déjà, celui du Limousin.

Le Duc d'Epernon, après cet accommodement, retourna en Angoumois, & y passa quelque temps avec ses enfans. En 1597, il revint, avec un secours considérable, rejoindre Henri IV devant Amiens, qui avoit été surpris par les Espagnols; mais il n'arriva qu'au moment que le Roi venoit de le reprendre. L'année suivante, la paix fut conclue à Vervins; mais en 1599, il y eut une petite guerre entre la France & la Savoie, à l'occasion du Marquisat de Saluces. Pendant la seule campagne qu'elle dura, le Duc d'Epernon eut beaucoup de part à la prise de Montmelian. Telles sont les actions de la vie du Duc d'Epernon, qui appartiennent au seizieme siecle; mais comme ce Seigneur a vécu presque jusqu'au milieu du dix-

Digitized by Google

ſeptieme, je me crois obligé d'anticiper l'ordre des temps, pour dire en peu de mots ce qui lui arriva de plus intéreſſant juſqu'à ſa mort.

En 1602, le Duc d'Epernon fut ſoupçonné d'avoir eu quelque part à la conjuration du ſecond Maréchal de Biron ; mais tout le juſtifia de cette fauſſe imputation. En 1603, il obtint la faveur ſignalée d'entrer au Louvre en carroſſe, grace auparavant réſervée aux Princes du Sang, & qui depuis eſt devenue un privilége commun à tous les Ducs ; cependant d'Epernon fut le ſeul d'entre eux qui en jouit pendant la vie d'Henri IV. En 1605, il diſſipa, avec un corps de troupes, quelques rebelles qui s'étoient raſſemblés dans le Limouſin. Lorſqu'en 1606 Henri IV paſſa en Champagne pour mettre le Duc de Bouillon à la raiſon, il donna le commandement de ſon avant-garde à d'Epernon. En 1610, le Monarque ſe préparant à paſſer en Allemagne avec une puiſſante armée, nomma le Duc pour remplir les fonctions de principal Miniſtre auprès de la Reine, qu'il avoit déclarée Régente du Royaume. Lorſque ce grand & bon Monarque fut aſſaſſiné, le Duc d'Epernon avoit l'honneur d'être aſſis auprès de lui dans ſon

Digitized by Google

carrosse, & entendant le Roi crier; *Je suis blessé*, il voulut parer le second coup, & en reçut une partie dans la manche de son pourpoint, qui fut percée. Après cet exécrable attentat, il ne contribua pas peu à faire déclarer la Reine Régente.

Pendant le regne de Louis XIII, le Duc d'Epernon joua toujours un fort grand rôle à la Cour. Attaché à la Reine Mere, il rendit de grands services à cette Princesse, qu'il enleva de Blois, où elle étoit comme prisonniere, & qu'il conduisit à Angoulême. Il se disposoit à faire la guerre pour elle; mais la Reine s'étant réconciliée avec son fils, d'Epernon revint à la Cour, & fut bien reçu du Roi, qui le chargea de réduire le Béarn soulevé, parce que l'on y avoit rétabli la Religion Catholique dans ses anciens droits. Il y réussit, & en 1622, il fut fait Gouverneur de Guienne. Depuis ce temps, on le trouve engagé dans les brouilleries entre la Reine Mere & le Cardinal de Richelieu. Sa hauteur naturelle ne lui permettoit pas d'aimer un premier Ministre si puissant & si fier. Malgré cela, il servit fidélement Louis XIII tant que durerent les troubles de Languedoc. Pendant les dernieres années

Digitized by Google

de ſa vie, le Parlement & l'Archevêque de Bordeaux, avec leſquels il ſe brouilla, lui cauſerent bien des chagrins; mais rien ne put faire fléchir ſa fermeté & ſon orgueil. Il mourut le 13 Janvier 1642, dans la quatre-vingt-neuvieme année de ſon âge, à Loches en Touraine; ſon corps fut tranſporté dans ſon magnifique château de Cadillac en Guienne, où on lui éleva un ſuperbe mauſolée.

D'Epernon eut trois fils, dont l'aîné prit le nom de Duc de Foix-Candale; c'étoit celui de ſa mere. Il mourut avant ſon pere, en 1639, étant âgé de quarante-huit ans; il avoit épouſé, en 1611, Mademoiſelle d'Halwin, héritiere du Duché de ce nom; il en avoit même pris le titre; mais au bout de quelque temps, ſa femme l'attaqua, pour faire déclarer ſon mariage nul; & le beau Candale, c'eſt ainſi qu'on l'appeloit dans ſa jeuneſſe, n'ayant pas cru devoir ſoutenir ce procès-là, le mariage fut diſſous, & Mademoiſelle d'Halwin ſe remaria à M. de Schomberg. L'honneur de perpétuer la race de M. d'Epernon fut donc réſervé à ſon ſecond fils, Bernard de la Valette de Foix. Il épouſa, en 1622, Gabrielle-Angélique, légitimée de France, fille naturelle

d'Henri IV & de la Marquiſe de Verneuil; elle mourut à Metz en 1627. Son mari fut, après ſon pere, Colonel-Général de l'Infanterie Françoiſe, & Gouverneur de Guienne; il mourut en 1661, âgé de ſoixante-neuf ans. Ce ſecond Duc d'Epernon eut de ſon premier mariage un fils qui mourut avant lui, & une fille qui voulut abſolument ſe faire Carmelite, & eſt morte dans le Couvent de ces Religieuſes, au fauxbourg S. Jacques à Paris, en 1701. Il s'étoit remarié en 1634; mais il n'eut point d'enfans de ſa ſeconde femme, qui étoit de la Maiſon de Cambouſt-Coaſlin.

Tels ſont les portraits & les caracteres des principaux Guerriers du ſeizieme ſiecle, tracés d'après les Auteurs qui les ont le mieux connus, ayant été leurs contemporains. En préſentant ces tableaux aux jeunes Guerriers de notre ſiecle, je crois leur avoir offert quelquefois des modeles de vertus à imiter, & ſouvent des exemples qui leur feront connoître quels ſont les défauts & les fautes qu'ils doivent éviter. Quoique les façons de vivre & de penſer, & ſur-tout celle de faire la guerre, aient bien changé en apparence depuis deux cents ans, ces

Digitized by Google

grands principes & les grands exemples sont toujours applicables & utiles. Le cœur & l'esprit de l'homme étant au fond toujours les mêmes à la Cour, à la ville, en temps de guerre ou en temps de paix, dans une partie du monde ou dans l'autre, c'est sur cette vérité qu'est principalement établie l'utilité de l'Histoire.

Je dois à présent m'occuper d'objets bien moins sérieux que l'Art de la guerre & la conduite des Guerriers. Je vais parcourir les Livres François du seizieme siecle qui peuvent nous apprendre quels ont été, pendant ce temps & dans notre pays, les progrès des Arts utiles ou agréables. J'ai déjà donné les principales notions des Sciences sur lesquelles ces Arts sont fondés; il faut à présent reconnoître quelles découvertes ont été faites sur ces différens objets, & quels effets en sont résultés pour l'adoucissement de nos mœurs, les agrémens de nos sociétés, nos commodités, & nos plaisirs.

*FIN de l'examen des Livres Militaires du seizieme siecle.*

Digitized by Google

# DES LIVRES

## *Qui nous apprennent quel a été l'état des Arts au seizieme siecle.*

Celui de tous les Arts qui est de la plus grande utilité & du plus grand usage, est l'*Art d'écrire* proprement dit ; c'est-à-dire, pour me servir des expressions de Brebœuf, celui *de peindre la parole & de parler aux yeux*. J'ai déjà, dans un autre volume, parlé des principes de cet Art, qui a été considéré par plusieurs Auteurs du côté scientifique. J'ai même dit quelque chose des manieres d'écrire abrégées, occultes, secretes, & en chiffres. Il ne me reste plus qu'à considérer l'écriture Françoise du côté purement pratique, &, pour ainsi dire, mécanique. Voyons d'abord quels sont les caracteres distinctifs des manuscrits François du seizieme siecle, les matieres sur lesquelles on les écrivoit, l'encre dont on se servoit pour les écrire, la forme de leur écriture, la grandeur & l'assemblage des cahiers & des volumes qui les contenoient, & enfin leur reliure.

Digitized by Google

Je pafferai enfuite à l'imprimerie, qui étoit déjà inventée au quinzieme fiecle. Nous verrons quels ont été fes progrès dans le feizieme, & je parlerai des plus fameux Imprimeurs dont les preffes ont produit alors des Livres François.

Les manufcrits du feizieme fiecle font bien moins beaux & moins précieux que ceux des fiecles précédens, parce que l'impreffion ayant rendu les Livres plus communs, les manufcrits, qui auparavant faifoient Livres, n'ont plus fervi que de copies pour les imprimer, ou pour des correfpondances courantes; ainfi, étant réduits à l'ufage paffager, ils ont été écrits plus à la hâte & plus négligés: d'un autre côté, l'écriture courante eft devenue plus commune; les femmes & les Militaires, qui, aux douzieme, treizieme & quatorzieme fiecles, favoient à peine figner leur nom, ont écrit couramment, mais en affez mauvais caractere, ce qui a rendu les manufcrits moins rares, fans être plus beaux. On ne voit plus au feizieme fiecle d'écriture carrée ni angulaire, fort peu de lettres à longues queues, mais beaucoup de rondes, bien ou mal formées; plus de celles qu'on appeloit *onciales*; mais, au contraire beaucoup, d'écriture Manufcrits.

Digitized by Google

liée, qui se forme plus vîte que celle à lettres détachées, mais qui peut difficilement servir aux Livres imprimés, puisque dans l'impression chaque lettre est plus ou moins isolée d'avec les autres.

Ce n'est guere qu'au milieu du dix-septieme siecle qu'on est revenu à faire de l'écriture manuscrite un Art, & que l'on a voulu prescrire des regles pour la formation des lettres, leur assemblage en syllabes & en mots; que l'on a raisonné profondément sur la façon dont il faut que les unes soient tracées, les autres séparées avec méthode & précision, & égalisées entre elles, afin qu'elles présentent un tableau net & distinct. Les écritures destinées pour les procès & la chicane ont été de tout temps, & sont encore celles où l'on néglige le plus la beauté & la propreté du caractere.

L'Art de la vérification des écritures est aussi de nouvelle invention. Il a plusieurs objets, dont le principal tient à la science de la diplomatique : c'est par cet Art que l'on prétend découvrir les altérations, surcharges & faussetés de toute espece commises sur les titres & papiers, & distinguer la véritable écriture d'une personne, d'avec celle contrefaite. Au seizieme siecle, on ne se flattoit

Digitized by Google

flattoit guere d'être aſſez habile pour cela, & je ne ſais ſi l'on ne pourroit pas dire que dans celui-ci nous avons plutôt acquis des raiſons de ſoupçonner & de douter à cet égard, que nous n'avons trouvé des regles certaines pour aſſeoir des déciſions préciſes.

La matiere ſur laquelle on écrivoit les livres avant le ſeizieme ſiecle, étoit communément le parchemin. Les premiers livres imprimés au quinzieme ſiecle l'ont même été ſur des peaux de cette eſpece; mais au ſeizieme, on ne connoiſſoit preſque plus que les livres en papier, & le parchemin étoit réſervé pour les diplômes, Edits, Déclarations, Arrêts, proviſions, & certaines procédures deſtinées à faire titres dans les familles, & à entrer dans les archives & dépôts publics. Cependant on continua à copier ou imprimer ſur vélin quelques livres d'Egliſe & quelques premieres feuilles d'ouvrages que l'on vouloit orner de peintures & de miniatures. La raiſon de ce changement eſt que l'impreſſion eſt infiniment plus aiſée ſur le papier que ſur le parchemin, & que l'épaiſſeur des feuilles de papier étant moins conſidérable que celle des peaux, les volumes ſont moins lourds & moins épais. Parchemin & papier.



Digitized by Google

Pour le peu qu'on emploie de peaux dans les livres, on préfere le vélin au parchemin. Disons un mot de la façon dont on a travaillé & dont on travaille encore ces peaux, de la différence qui se trouve entre elles, & du papier.

Le parchemin est de peau de mouton, & le vélin de peau de veau. Il y a bien long-temps qu'on prépare l'une & l'autre en les lavant, les raclant, & les polissant ensuite avec la pierre-ponce. Le parchemin est naturellement jaunâtre; mais dès le temps des anciens Romains, on savoit déjà le blanchir, ou d'un seul côté, ou de tous les deux. On ne fait remonter qu'au temps des premiers Empereurs Romains l'usage de le peindre en diverses couleurs; ce qui réussit beaucoup mieux sur le vélin que sur le parchemin, parce que la premiere de ces peaux est plus fine & plus aisée à imbiber. Sous le Bas-Empire l'usage s'introduisit d'écrire des diplômes impériaux de la premiere importance sur du parchemin ou du vélin couleur de pourpre, avec des lettres en or ou en argent. Au huitieme ou neuvieme siecle, on écrivit avec cette magnificence quelques livres d'Eglise, sur-tout les Evangiles. Il reste encore dans les grandes Bibliothe-

Digitized by Google

ques quelques manuscrits de ce genre.

On ne peut pas faire remonter plus haut que le douzieme siecle l'invention du papier de chiffons, dont nous nous servons encore aujourd'hui. Peut-être même cette invention n'est-elle que du treizieme; car le plus ancien titre que nous connoissions écrit sur du papier, est de l'an 1239. L'usage n'en étoit pas même encore commun au quatorzieme, du moins n'employoit-on le papier, ni aux livres, ni aux actes, dont l'objet étoit assez important pour qu'on crût devoir les faire passer à la postérité. On croyoit le papier trop fragile pour pouvoir être consacré à des monumens durables: de là, est encore resté l'usage d'expédier en parchemin les diplômes, les titres de Noblesse & de concession, les provisions de charges, les Edits, les Arrêts, même les Sentences & les quittances.

Mais, après l'invention de l'Imprimerie, le papier a pris une plus grande faveur, parce que, comme je l'ai déjà dit, il est bien plus aisé d'imprimer sur le papier que sur le parchemin, que les livres écrits ou imprimés sur du papier sont bien moins épais & pesans, & par conséquent plus portatifs & plus commodes, & qu'en-



Digitized by Google

ſin ils ſont moins chers. Auſſi, depuis ce temps, les livres ſont devenus plus communs, & ont infiniment baiſſé de prix, non ſeulement parce que les copies ſe ſont multipliées plus aiſément, mais auſſi parce que la matiere ſur laquelle ces copies ſont tirées, eſt fabriquée avec moins de peine & d'argent. La cherté du parchemin a été cauſe que l'on a ſacrifié un grand nombre d'anciens manuſcrits, pour en faire d'autres peut-être moins intéreſſans. On grattoit l'écriture, on blanchiſſoit enſuite la peau, & on écrivoit de nouveau deſſus. Cette manœuvre ſe faiſoit même quelquefois aſſez négligemment, de ſorte qu'on voit encore un aſſez grand nombre de manuſcrits, ſur les feuilles deſquels on apperçoit des traces d'une écriture plus ancienne. Il eſt probable que nous avons ainſi perdu beaucoup de livres, ſur-tout d'Auteurs profanes, que l'on a gâtés exprès pour leur ſubſtituer des Ouvrages théologiques, des Sermonaires, des Légendes, &c.

Plumes. Au ſeizieme ſiecle, il y avoit déjà longtemps que l'on ne ſe ſervoit plus pour écrire de roſeaux, comme faiſoient les Anciens, & comme font encore quelques peuples Orientaux. On prétend que dès le cin-

Digitized by Google

quieme ſiecle on a commencé à ſe ſervir de plumes d'oies, & que l'uſage en étoit commun au dixieme. Depuis, on n'a plus fait que perfectionner la maniere de les tailler, & il paroît qu'au ſeizieme ſiecle on étoit tout auſſi avancé dans cette pratique que nous le ſommes. On ſe ſervoit, & on ſe ſert encore quelquefois, des plumes de corbeaux, mais ce n'eſt que pour former les traits les plus déliés. La plume d'oie a en général plus de conſiſtance, & ſe fend plus aiſément, ſans ſe plier ni ſe rompre. Le pinceau ne s'emploie que pour les ornemens; il n'y a que les Chinois qui s'en ſervent pour former leurs lettres.

L'encre noire eſt en uſage, pour ainſi dire, de toute ancienneté; mais les Anciens n'employoient pas comme nous, pour former la leur, la noix de galle, le vitriol, & la gomme: ils la compoſoient avec le noir de fumée ou l'ivoire brûlé; & juſqu'au dixieme ſiecle, on n'a pas connu d'autre encre. Elle étoit plus chere & plus difficile à faire que la nôtre; mais auſſi la nôtre eſt plus ſujette à jaunir & à blanchir, ſur-tout quand elle n'eſt pas forte & pure. De là il s'enſuit que l'écriture des manuſcrits de la plus

Encres de différentes couleurs.



Digitized by Google

haute ancienneté eſt toujours noire, malgré l'éloignement des temps; & que celle de ceux des treizieme & quatorzieme ſiecles eſt ſujette à s'effacer ou à changer de couleur. Les Imprimeurs rendent leur encre plus noire & plus mordante, en y mêlant de l'huile de noix & du noir de fumée; mais l'encre de cette eſpece eſt mal-propre, épaiſſe, & gluante, & n'eſt point aſſez coulante pour ſervir à l'écriture manuſcrite ordinaire. Il y a longtemps qu'on connoît le ſecret de faire de l'encre d'or, d'argent, & de différentes couleurs; mais on ne l'emploie que dans certaines occaſions & pour de certains ornemens qui ne ſont pas d'un uſage journalier. Les anciens manuſcrits ſont chargés de lettres peintes & dorées, quelquefois avec beaucoup de luxe, & plus ou moins de mauvais goût, ſuivant les ſiecles d'ignorance dans leſquels ils ont été faits. Quand ces ornemens (comme cela arrive ſouvent) ſont chargés de figures, ils appartiennent plus aux Arts du deſſin & de la peinture qu'à ceux de l'écriture & de l'imprimerie, de même que les eſtampes, dont nous ornons à préſent nos livres imprimés, appartiennent à la gravure. Je me réſerve d'en parler en trai-

Digitized by Google

tant des Arts de cette classe. On emploie pour les peintures & les gravures le pinceau & le burin; & les encres de couleur pour les simples lettres, ou initiales, ou finales. L'encre d'or ou d'argent se fait en délayant de la limaille ou raclure de ces précieux métaux dans de l'eau gommée. Il y a eu des Empereurs & des Rois qui ont affecté de ne signer leurs diplômes & leurs lettres qu'avec de l'encre d'or, & des Prélats qui ont fait écrire les Livres Saints avec de l'encre d'argent. Les Empereurs Grecs signoient avec de l'encre rouge ou pourpre, composée de cinabre ou vermillon, toujours délayé dans de l'eau gommée. Dans beaucoup de manuscrits anciens, les titres des chapitres, les lettres initiales, quelquefois les premiers mots ou la premiere ligne du texte sont en rouge; dans les bréviaires & les almanachs, les fêtes & les noms des principaux Saints sont encore écrits en rouge; de là vient le mot de rubriques: mais on ne connoît aucun manuscrit ni imprimé dont tout le texte soit écrit en rouge. Il y a de même des lettres initiales en encre bleue, jaune & verte; mais aucun texte entier. Ce n'est que de nos



Digitized by Google

jours que l'on a imaginé d'imprimer, sans doute par une espece de plaisanterie, des livres entiers en ces quatre couleurs. Mais cet essai n'a pas été heureux.

Reliures de Livres.

Le format des livres & la façon de les plier, de les brocher & de les relier, étoient déjà, au seizieme siecle, les mêmes qu'aujourd'hui : il y avoit long-temps qu'on ne connoissoit plus les rouleaux, dont il nous est resté le mot de volume. Les livres écrits ou imprimés sur parchemin étoient toujours de la grandeur de nos *in-folio* en papier, rarement les faisoit-on plus petits ; ceux qui se trouvent dans ce cas sont ordinairement de vélin, qui est moins épais que le parchemin. Quant aux livres sur papier, les premiers imprimés, ainsi que presque tous les anciens manuscrits, sont *in-folio*, c'est-à-dire écrits sur la feuille de papier entiere, & non pliée. Mais bientôt on s'apperçut que le papier pouvoit se plier aisément, & ainsi former des volumes aisés à transporter, & faciles à tenir avec la main, à la différence de l'*in-folio*, qui exige une table ou un pupitre. On a donc plié les feuilles, & on a fait des *in-quarto*, dont quatre feuillets ne forment que la va-

Digitized by Google

leur d'une feuille *in-folio*. Ensuite on a fait des *in-octavo* de huit feuillets à la feuille, des *in-douze*, & même des *in-seize* : mais ces derniers formats n'ont été communs que dans le courant du seizieme siecle. La brochure est un assemblage de cahiers liés ensemble, & prêts à être battus pour tenir moins de place, & couverts de cuir pour devenir tout à fait reliés. Enfin, la reliure, depuis le seizieme siecle, se forme toujours de carton, couvert d'un cuir plus ou moins précieux & décoré : mais au quinzieme siecle, le carton n'étant pas si commun, le fond des reliures étoit ordinairement de bois, que l'on recouvroit de vélin, de cuir, ou d'étoffes de laine, de soie, & même de velours. On imprimoit sur cette premiere couverture des dessins dans le goût du temps, & souvent le nom & les armoiries du possesseur. On y ajoutoit d'autres ornemens fort incommodes ; c'étoient de gros clous & agraffes de cuivre doré ou argenté. L'inconvénient n'en étoit pas si grand autrefois, parce que ces gros livres se tenoient toujours sur des pupitres, & ne se plaçoient pas sur des tablettes, à côté les uns des autres. A présent, autant qu'on trouve de ces

Digitized by Google

monumens de reliures antiques, autant eſt-on obligé de les détruire, auſſi bien que les reliures en bois, qui, outre l'inconvénient de l'épaiſſeur & de la peſanteur, ont encore celui d'être ſujettes aux vers. On connoiſſoit déjà au ſeizieme ſiecle la façon de couper, peindre, ou dorer la tranche des livres: au reſte, le goût de la couverture ou décoration extérieure de nos livres François a varié depuis deux cents ans, preſque autant que celui des habillemens des hommes & des femmes. Il étoit juſte que la mode étendît ſon empire ſur ce dehors de nos ouvrages, & qu'elle voulût les rendre, à ſa fantaiſie, plus ou moins brillans: mais, après tout, *comme l'habit ne fait pas le Moine ni le grand Seigneur*, ce n'eſt pas par la reliure que l'on doit juger de l'utilité & de l'agrément d'un ouvrage.

Progrès de l'imprimerie juſqu'à la fin du ſeizieme ſiecle.

Il me reſte maintenant à parler de l'Imprimerie, & des progrès que fit, pendant le courant du ſeizieme ſiecle, cet Art que l'on ſait avoir été inventé au milieu du quinzieme. En 1500, il étoit déjà pratiqué dans plus de cent villes, & l'utilité de cette invention pour la propagation des Sciences, ayant été généralement reconnue, elle avoit trouvé des protecteurs

Digitized by Google

éclairés qui avoient encouragé les progrès de ſon exécution : auſſi ce qu'on y a ajouté dans ces trois derniers ſiecles, ne conſiſte-t-il que dans quelques recherches qui augmentent la facilité du travail. Comme l'objet de cet Ouvrage-ci ne regarde que les livres François, je me contenterai de parler de ceux qui ont été imprimés dans cette Langue depuis l'invention de l'Imprimerie, ſur-tout dans le ſeizieme ſiecle. Je vais préſenter à mes Lecteurs une petite Hiſtoire abrégée de l'Imprimerie Françoiſe, & mettre ſous leurs yeux la note des livres qui ont été le mieux imprimés dans notre Langue juſqu'en 1600.

Quoique l'Art de l'Imprimerie ait commencé à être connu à Paris dès l'an 1469, cependant il s'en faut d'un aſſez grand nombre d'années que le premier livre imprimé en François ſoit de cette date : il ne ſeroit pas ſûr qu'il eût été imprimé à Paris, s'il étoit vrai que le Poëme intitulé l'*Amant rendu Cordelier en l'obſervance d'amour*, l'eût été en 1473 ; car il eſt indiqué par Duverdier ſans lieu d'impreſſion ; mais probablement c'eſt avec une fauſſe date que ce livre eſt placé dans la Bibliotheque Françoiſe de cet

Digitized by Google

Auteur. Le premier livre qui ai été certainement imprimé en François, & dont on trouve encore des exemplaires, eſt la traduction *de l'Aiguillon de l'Amour Divin de Saint Bonaventure*, imprimée en 1474 par Pierre Caron, Libraire à Paris, qui avoit pour enſeigne & pour deviſe un petit bois, avec ces mots : *Au franc bois.* Cet Imprimeur demeuroit dans la rüe Quincampoix. Le ſecond Ouvrage imprimé en François eſt de Lyon, 1474; c'eſt le *Roman de Baudouin*, *Comte de Flandres & de Ferand, fils au Roi de Portugal, &c.*; je l'ai l'extrait d'après une édition poſtérieure. Le troiſieme, *les Chroniques de France*, *dites de Saint-Denis*, imprimées par Paſquier Bonhomme, à Paris en 1475. Le quatrieme n'eſt point imprimé en France, mais à Bruges, par Colard-Manſion, 1476; il eſt intitulé *du Déchiet des nobles hommes & cleres femmes.* C'eſt la ſuite du livre que nous connoiſſons ſous le titre de *Bocace des nobles malheureux.* J'en ai parlé, & je l'ai extrait dans un des premiers volumes de cet Ouvrage, en faiſant connoître les livres François du quinzieme ſiecle.

En 1477, on imprima à Lyon le *Nou-*

*veau Testament en François*, *de la traduction de Guyard des Moulins*, *revue & corrigée par Frere Julien Machault & Pierre Forget*, *Augustins*. L'Imprimeur s'appeloit *Barthelemi Buyer*. La même année, le même Libraire publia la *Légende des nouveaux Saints*, *revue & corrigée par Frere Julien* (*Machault*), *Augustin*.

En 1478, parut le *Livre des Saints Anges*, *compilé par Frere François Eximenes*, de l'Ordre des Freres Prêcheurs. J'ai aussi parlé de cet Ouvrage extraordinaire dans le volume où je traite des livres du quinzieme siecle. La même année, & dans la même ville, parut le *Livre de Sapience*, par Guy de Roye, Archevêque de Sens. On trouve quelque chose de singulier dans le titre détaillé de cet ouvrage, il y est dit qu'il est *composé pour les bons & simples Prêtres qui n'entendent ni le Latin ni les Saintes Ecritures*; preuve qu'il y avoit dans ce temps beaucoup de Prêtres de cette espece.

Enfin, en 1480, Antoine Verard, Imprimeur de Paris, se mit à imprimer un grand nombre de livres François, & a continué pendant plus de vingt ans. Parmi

Digitized by Google

ces impressions, il y en a de belles, tant pour le caractere, qui n'est pas communément gothique, que pour les ornemens, qui, dans la plupart de ces livres, sont singuliers & quelquefois ingénieux. J'ai extrait plusieurs de ces Ouvrages dans mes précédens volumes; cependant, comme dans ce moment-ci ils me retombent presque tous sous la main, & puisque je veux examiner quels ont été les progrès de l'Imprimerie jusqu'à la fin du seizieme siecle, je vais encore rassembler quelques anecdotes, tant sur les livres dont je n'ai point encore parlé, que sur les Imprimeurs du seizieme siecle. J'espere que la diversité des remarques que je vais présenter à mes Lecteurs, les ennuyera moins que ne feroit un catalogue raisonné des principales éditions des livres François, publiés depuis 1480 jusqu'à 1600, & l'histoire fidelle & détaillée de tous les Imprimeurs & Libraires de ce temps-là.

Les caracteres dont se servoit Verard étoient beaucoup plus beaux & moins gothiques que ceux dont se sont servis ses successeurs pendant les premieres années du seizieme siecle; les premieres éditions *in-folio* qu'il nous a données des Romans de Chevalerie, sont bien plus belles

& plus correctes que les suivantes ; on les recherche même par ces deux raisons. Ses gravures en bois étoient belles, bien dessinées, & exactement copiées sur les miniatures des anciens manuscrits, d'après lesquels il avoit imprimé. Au seizieme siecle, on substitua à ces grandes planches bien gravées en bois, d'autres beaucoup plus petites, plus mal faites, plus confuses, &, pour éviter la dépense, on fit servir les mêmes mauvaises planches à beaucoup d'ouvrages différens. On les y plaçoit, à tort & à travers, dans le corps de l'ouvrage, soit qu'elles convinssent ou non au sujet du livre, ou à la place qu'elles occupoient. Les lettres majuscules de Verard, & celles qui commencent chaque livre, sont figurées de maniere à représenter des visages humains, des animaux, des oiseaux, des monstres, &c. Ces ornemens extravagans étoient aussi empruntés des anciens manuscrits ; on les a supprimés au seizieme siecle, & ce n'est qu'au dix-septieme qu'on les a remplacés par des vignettes agréables.

Verard ne se servoit que d'un seul caractere, qui étoit grand & long. Celui que nous appelons *italique* n'étoit pas encore

Digitized by Google

en usage de son temps ; il ne l'a été qu'au seizieme siecle, & pratiqué d'abord par les Aldes, fameux Imprimeurs Italiens ; c'est ce qui fait qu'on l'a appelé *italique*. On a inventé encore plus tard les caracteres que nous appelons *gros & petit Romain*, *Cicéro*, *&c.*, du nom des pays & des Ouvrages dans lesquels & pour lesquels ils ont été employés d'abord. Enfin, le mélange de ces différens caracteres est encore une invention plus récente que les premieres impressions; elle est de la plus grande utilité pour distinguer du texte les notes, les gloses, les citations, les noms propres, ceux des pays étrangers, &c.

Heureusement pour les anciennes impressions des livres François, l'usage des abréviations n'y est point commun comme dans celles des livres Latins, parce que les manuscrits François qu'ont eus à copier les Imprimeurs, n'en avoient point ordinairement, au lieu qu'elles étoient très-fréquentes dans les anciens manuscrits. C'est un grand tourment de moins pour les Lecteurs, qui, même sachant bien le Latin, sont toujours embarrassés à deviner les mots abrégés, jusqu'à ce qu'ils en aient acquis une grande habitude & étudié

Digitized by Google

étudié un petit Glossaire ou Dictionnaire à part, fait pour l'intelligence de ces abréviations.

La Typographie en Langue Françoise a eu un sort différent de celle en Langue Latine, quoique les caracteres qu'on employoit pour l'une & pour l'autre fussent les mêmes. Nous avons vu que les livres imprimés en françois avoient paru plus tard ; ils ont été long-temps en petit nombre, &, à quelques-uns près, imprimés par Verard ; il n'y en a eu presque aucuns de beaux pour l'impression jusques à la moitié du seizieme siecle. Comme on ne traitoit les matieres intéressantes qu'en latin, on ne se mettoit en frais que pour les livres en cette Langue ; on croyoit que les autres n'en valoient pas la peine. Les Etiennes & les Plantins, ces Imprimeurs si fameux par la beauté de leurs caracteres & par le soin éclairé qu'ils prenoient de corriger les textes soumis à leurs presses, se sont donné rarement la peine d'imprimer du françois, & encore plus rarement se sont-ils piqués d'honneur pour l'imprimer aussi bien que le latin. Mais enfin, Michel Vascosan, Imprimeur à Paris, s'appliqua à nous donner de belles éditions françoises, indépendam-



Digitized by Google

ment des latines, & il a réussi sur-tout dans celle *in-octavo* des Œuvres de Plutarque, de la traduction d'Amyot. Ce livre a tout le mérite typographique nécessaire pour justifier l'estime dont il jouit, & la cherté du prix auquel il a été souvent porté. Cette estime n'est point de caprice comme celle accordée à tant d'autres livres. Il ne faut que voir celui-ci; c'est un vrai modele pour la netteté des caracteres, la beauté & la finesse du papier; les exemplaires en sont ordinairement lavés & réglés, ce qui les embellit beaucoup. L'invention du *lavage & de la réglure* des livres est du seizieme siecle; & aussi agréable qu'utile pour procurer à un livre un coup-d'œil brillant, & en rendre même la lecture plus aisée, quand le papier sur lequel il a été tiré est mauvais & spongieux, comme étoit presque toujours celui dont on se servoit pour l'impression au seizieme siecle, & dont on se sert encore souvent en Allemagne. Ce papier est sujet à maculer sous la presse, & il en résulte quelquefois des *barbouillages* irréparables: quand ces accidens ne sont pas considérables, le lavage ou collage du papier déjà imprimé le repare. Mais cette

Digitized by Google

cérémonie n'eſt plus ſi néceſſaire en France depuis que l'on s'y ſert de bon papier, bien collé, bien blanc, ſur lequel l'impreſſion prend plus aiſément & les lettres ſe détachent beaucoup mieux : auſſi ne voit-on plus guere en France de livres lavés & réglés. C'eſt un luxe ſuperflu, quand l'exemplaire d'ailleurs eſt tiré ſur de beau papier, & imprimé en beaux caracteres.

Henri II rendit à Vaſcoſan un témoignage bien honorable, en lui accordant un privilége pour imprimer la traduction des Hiſtoires Romaines de Juſtin & de Zonare. Ce privilége eſt du 11 Février 1553. » Nous ſommes bien avertis (y fait-» on dire au Roi) des grands labeurs, » peines & travaux que notre bien amé » Michel Vaſcoſan, Imprimeur & Li-» braire juré en notre Univerſité de Pa-» ris, a pris depuis vingt-deux ans à im-» primer en toutes Langues & diſciplines » les meilleurs livres & les plus utiles; » & que de tout ſon pouvoir il a tou-» jours aidé à fournir notre Royaume de » tous les bons livres qui ont été impri-» més & s'impriment tous les jours dans » les autres pays & nations étrangeres. » Avertis auſſi de la grande diligence,



Digitized by Google

» frais & dépenses qu'il fait à recouvrer
» plusieurs bons & anciens livres (ma-
» nuscrits), & iceux faire imprimer, &,
» quand besoin le requiert, traduire & il-
» lustrer de portraits & figures, &c., &c. «.
Assurément ce privilége contient le portrait d'un excellent Imprimeur & Libraire, tel qu'il seroit à souhaiter qu'il y en eût encore beaucoup à Paris. Une protection puissante & éclairée pourroit en faire naître de cette espece, & engager des Commerçans & des Artistes honnêtes à se réunir pour leur faciliter des entreprises considérables, qui deviendroient aussi honorables que fructueuses, si elles étoient bien entendues & bien suivies.

Les fameux Imprimeurs de Paris, au seizieme siecle, ne formoient, pour ainsi dire, qu'une même famille, du moins étoient-ils tous alliés les uns aux autres. Les Etiennes tenoient aux Bades, qui commencerent à imprimer à Paris en 1500, avec grande réputation. Le premier Robert Etienne fut gendre de Josse Bade; Vascosan le fut aussi, & celui-ci eut pour gendre Frédéric Morel, qui étoit en même temps Imprimeur du Roi, son interprete dans les Langues savantes, & son Lecteur & Professeur au Collége Royal.

Digitized by Google

Il y a eu dans Paris une femme qui a exercé pendant cinquante-quatre ans l'Art de l'Imprimerie & de la Librairie, avec autant de distinction que ceux dont je viens de parler; elle s'appeloit *Charlotte Guillard*: elle épousa, en 1502, un Ouvrier Allemand, nommé *Reinbolt*, Associé de *Gering*, le premier qui pratiqua l'Imprimerie à Paris. Elle l'aida dans ses travaux pendant seize ans, soutint son imprimerie pendant quelques années de veuvage, se remaria à un nommé *Chevalon*, & continua d'exercer la profession d'Imprimeur, après son second veuvage, jusqu'en 1556. Elle entendoit certainement le latin, & se faisoit aider, pour le grec, par d'habiles Correcteurs. Nous avons un assez grand nombre de livres françois sortis de ses presses.

L'usage des errata n'est pas, à beaucoup près, aussi ancien que celui de l'Imprimerie. Il y a beaucoup de livres de premiere édition, dans lesquels les Savans ou les Imprimeurs mêmes ayant reconnu des fautes après l'impression, les ont corrigées à la main sur la marge de l'exemplaire imprimé; mais comme il eût été nécessaire de copier ces corrections sur tous les exemplaires, ce qui eût été



Digitized by Google

fort long, on prit, ſur la fin du quinzieme ſiecle, le parti de placer à la fin du volume ce que nous appelons encore aujourd'hui un *errata*; c'eſt-à-dire un relevé de toutes les fautes d'impreſſion qui ſe trouvent dans le cours du volume. Cependant il y a tel Ouvrage dont on a trouvé plus court de ſupprimer entiérement la premiere édition que de la corriger. Robert Gaguin, Général des Mathurins & Bibliothécaire du Roi Charles VIII, qui a écrit l'Hiſtoire de France, ſe trouva dans ce cas-là : il avoit fait d'abord imprimer ſon Ouvrage à Paris en 1493 : mais dès qu'il eut examiné cette impreſſion, il envoya à Lyon ſon manuſcrit qu'on lui avoit rendu, commanda qu'on en fît une nouvelle édition plus correcte, & retira, tant qu'il put, des exemplaires de la premiere, pour les ſupprimer. Cette ſuppreſſion a dû rendre la premiere édition fort rare ; elle l'eſt en effet : mais ceux qui voudroient la rechercher à cauſe de ſa rareté, feroient bien attrapés, puiſque cette rareté n'eſt fondée que ſur l'imperfection & les défauts de l'Ouvrage. Il faut convenir que les réflexions que peut fournir cette anecdote, doivent donner bien peu de prix à certains livres qu'on paye fort cher dans les ventes.

Digitized by Google

## *REMARQUES typographiques & bibliographiques sur les livres imprimés aux quinzieme & seizieme siecles.*

LE premier livre de Jurisprudence qui ait été imprimé en françois, est *la Coutume du pays & Duché de Normandie* avec des Commentaires, Rouen, 1483, *in-folio* (1). Le second est *la*

(1) C'est le premier livre françois qui ait été imprimé à Rouen; il commence par une Ordonnance du Roi Charles VII de 1453, qui nomme des Commissaires pour la confirmation & révision de la Charte aux Normands, qui est la base de la Coutume de Normandie, & la principale de toutes les Loix de cette Province; viennent ensuite différentes autres Ordonnances de nos Rois, les unes du quatorzieme, & d'autres du quinzieme siecle; & enfin la Coutume rédigée & réformée, en vertu de toutes ces Ordonnances, l'année même de l'impression 1483. Elle n'est dans ce livre qu'en prose; mais je possede un Manuscrit sur papier, à peu près de ce même temps, dans lequel cette Coutume se trouve traduite en vers françois par un Poëte Normand du quinzieme siecle. On peut bien croire que la poësie en est plate; le sujet n'est pas susceptible des beautés & des graces de cet Art divin; mais il faut convenir que l'idée de mettre une Coutume en vers est fort singuliere. Je crois devoir ajouter cependant que de



Digitized by Google

*Coutume de Bretagne*, imprimée à Rennes chez Belle-Ecuellé, en 1484. Ce fut cette même année que le Duc François de Bretagne (pere de la Reine Anne femme de Charles VIII & de Louis XII) réforma la Coutume de ſon Duché. C'eſt le premier livre imprimé en Bretagne ; l'édition eſt *in douze*, & probablement c'eſt encore le premier *in-douze* qui ait été imprimé en françois. Le troiſieme eſt *la Somme Rurale*, autrement *Somme le Roi*, qui eſt le plus ancien livre de pratique qui ait été écrit en françois. Celui qui l'a rédigé s'appeloit *Jean Bouthillier* ; il étoit Conſeiller au Parlement de Paris ſous les Rois Charles V & Charles VI : il commença, dit-il lui même, à écrire ſon livre en 1360, & il eſt mort en 1402. L'édition dont je parle eſt d'Abbeville, 1486. Cet Ouvrage eſt des plus curieux & des plus inſtructifs pour la connoiſſance de notre ancienne Juriſprudence : c'eſt le premier imprimé en Picardie (1). La même année, l'on imprima en

---

nos jours, un Avocat & Poëte moderne a mis la Coutume de Paris en vers François. Ce Livre a été imprimé à Paris, *in-12*, chez Saugrain (1768).

(1) Il ſeroit à ſouhaiter que quelque Juriſconſulte érudit

françois, dans la même ville (d'Abbeville), *la Cité de Dieu de Saint Augustin, traduite par Raoul de Presles*. J'en ai parlé.

Il n'y a eu, jusqu'en 1500, que deux seules traductions de l'Ecriture Sainte imprimées en françois. Je crois que la plus ancienne est celle des Pseaumes de David, qui n'a ni date ni indication du lieu d'impression. C'est un petit volume *in-folio*. Le papier en est beau, les caracteres de forme assez gothique, & cependant très-lisibles, parce qu'ils sont gros & bien détachés. Il y a quelques abréviations dans les mots du texte françois; mais elles sont très-aisées à deviner. Le Psautier y est divisé en sept parties, que le Tra-

---

entreprît de donner une nouvelle édition de cette Somme de Bouthillier, avec des remarques sur chaque article. Ce n'est pas pour l'utilité dont elle peut être à présent pour guider les Plaideurs, puisque la plupart des regles de pratique qui y sont énoncées, ne sont plus d'usage; mais du moins est-il bon de savoir quelles elles étoient il y a quatre cents ans. Mais une observation importante à faire, c'est que si l'on le réimprime, il faut que ce soit d'après l'édition d'Abbeville, parce que c'est la seule conforme au Manuscrit de 1360; toutes les éditions postérieures, & il y en a beaucoup, sont accommodées aux usages des quinze & seizieme siecles.

Digitized by Google

ducteur intitule *Diée* ou *Férie.* Sûrement ſon intention étoit qu'on pût ainſi lire le Pſautier tout entier pendant le cours de la ſemaine. Il y a quelques gravures en bois, & elles ſont aſſez ſingulieres pour augmenter le prix & le mérite du livre.

L'autre traduction eſt intitulée ſimplement, *La Bible en françois*, & imprimée à Paris, par Verard, en deux volumes *in folio*, d'abord ſans date, mais probablement de 1488 ou 90, & pour la ſeconde fois, par le même, en 1517. Ce n'eſt que l'ancienne traduction de Guyard Deſmoulins, Chanoine d'Aire en Artois. On ſait qu'elle a été compoſée en 1294, ſur le latin de Pierre Comeſtor, ou le *Mangeur*, qui n'avoit pas traduit exactement le texte de la Bible, mais qui a formé une eſpece d'hiſtoire de tous les livres qui compoſent l'Ancien & le Nouveau Teſtament.

Si quelque Dame vouloit enrichir ſa bibliotheque d'un de nos premiers livres en françois, elle devroit choiſir cette Bible de Verard; l'impreſſion en eſt très belle, le papier fort blanc & très fin, les caracteres bien formés, & les lettres initiales agréables & fort ſingulieres. Le livre eſt orné de gravures en bois qui repréſentent

Digitized by Google

les Juifs, non pas habillés ſuivant le coſtume de leur Nation, mais à la mode des François des treizieme & quatorzieme ſiecles, ce qui rend ces gravures fort piquantes, d'autant mieux qu'elles ſont aſſez bien traitées. On trouve à la tête de cette Bible le portrait de Guyard Deſmoulins ; il eſt dans ſa Bibliotheque, feuilletant un livre & ayant ſes lunettes ſur le nez. A l'égard du ſtyle, on ſait que le Roi Charles VIII chargea Jean de Rely, Evêque d'Angers, de revoir & de corriger celui de Deſmoulins, & c'eſt ce que la préface nous apprend : ainſi le ſtyle de cette Bible n'eſt plus celui du commencement du quatorzieme ſiecle, mais celui de la fin du quinzieme. Le ſeizieme a produit trois autres traductions françoiſes de la Bible, dont il y a des éditions bien imprimées; ce ſont celles de Lefevre d'Etaples, imprimée à Anvers, par Martin l'Empereur, en 1530; d'Olivetan & de Calvin, publiée à Neufchatel en 1535, & à Geneve avec la marque de l'Epée ; & enfin celle de René Benoît, imprimée à Paris en 1566 : mais elles n'offrent rien de bien ſingulier au coup-d'œil, quoiqu'elles ſoient recherchées par d'autres conſidérations.

Il y a parmi les livres imprimés en

Digitized by Google

françois à la fin du quinzieme & pendant le seizieme siecles plusieurs Ouvrages liturgiques fort beaux & fort ornés, qui figureroient très-bien dans la bibliotheque d'une Dame curieuse. Ceux pour lesquels on employoit sur-tout la magnificence, étoient les livres de prieres. Ces Heures, indépendamment de la singularité des oraisons en vers ou en prose qui y sont contenues, & dont j'ai eu déjà occasion de parler, étoient quelquefois bien imprimées & chargées de miniatures ou gravures assez belles, quelques-unes étoient fort extraordinaires; elles avoient de superbes reliures & des fermoirs en or, en argent, & même garnis de pierres précieuses. Il ne m'est pas possible d'en spécifier aucune en particulier; le coup-d'œil, dans ce cas, doit déterminer le choix : au reste, ces belles Heures, que l'on trouve encore dans les cabinets des curieux, entroient toujours autrefois dans les présens de noces, comme aujourd'hui on fait entrer dans les corbeilles destinées à cet usage, des boîtes à rouge, des bonbonnieres, des montres, & des éventails.

Quant aux livres de Mysticité, celui des Saints Anges est très-bien imprimé; j'ai parlé dans un volume précédent des

Digitized by Google

ſingularités qui font ſon principal mérite; les autres n'ont de rare & de ſingulier que le titre. Les ſatires contre l'Egliſe Romaine produiſent auſſi une eſpece d'intérêt qui ne frappe point les yeux & ne fait qu'une médiocre impreſſion ſur ceux qui ont l'eſprit bien fait.

Je viens, un peu plus haut, de dire un mot des livres de Juriſprudence imprimés au quinzieme ſiecle; ceux du ſeizieme n'offriroient rien qui pût être agréable aux Dames.

J'ai, dans le cours de ces Mélanges, rappelé tous les livres imprimés en françois qui pouvoient donner quelques connoiſſances des progrès qu'avoit faits alors la Philoſophie dans toutes ſes parties, Métaphyſique, Morale, Phyſique, Hiſtoire Naturelle. On a pu remarquer dans ce dernier genre pluſieurs Ouvrages dont les gravures & les enluminures ont quelque mérite; mais elles ſont infiniment inférieures à tout ce que nous voyons aujourd'hui; auſſi je crois que pour ces ſortes de livres on peut s'en rapporter à l'idée que j'en ai donnée, ſans chercher à acquérir ces Ouvrages. Mettons encore dans la même claſſe les livres de Mathématiques, d'Aſtronomie, d'Art

Digitized by Google

militaire & de Mécanique. Comme je n'ai pas encore achevé de parcourir toute la matiere des Arts, je me réserve de parler des beaux livres de Dessin, Peinture, Sculpture, Gravure, & Architecture, en traitant du fond de ces Ouvrages. Le livre de chasse de Phœbus de Foix, Seigneur de Béarn, a été parfaitement bien imprimé au seizieme siecle, & c'est le seul de ce genre dont je peux recommander l'acquisition, par rapport à la beauté de l'impression.

Qu'ajouterois-je à ce que j'ai déjà dit concernant des livres de Grammaire, d'Eloquence & de Poésie françoise du seizieme siecle, qui sont toujours plus recommandables par le fond que par le mérite typographique (1)? Mais

(1) On peut cependant remarquer *la Généalogie des Dieux*, traduite de Bocace, imprimée par Verard en 1498. Le papier & les caracteres en sont très-beaux, les gravures en bois fort singulieres, & le fond du Livre n'est pas indigne d'attention & d'étude. Le *Térence*, de la traduction *d'Octavien de Saint-Gelais*, en vers françois, avec un petit Commentaire en prose, fut encore imprimé par le même, la même année; quoiqu'avec des caracteres plus gothiques que ceux employés par lui dans d'autres Ouvrages; il mérite d'être remarqué & conservé. Les figures, gravées en bois, en sont fort singulieres & très-expressives, toujours dans le costume du seizieme siecle.

Digitized by Google

c'eſt ſur-tout dans l'exécution des Fables & des anciens Romans françois que Verard s'eſt le plus diſtingué. On voit avec ſatiſfaction ſon édition de la traduction des *Apologues d'Eſope*, par Guillaume Tardif, d'après le latin de Laurent Valla. C'eſt un Ouvrage auſſi intéreſſant que bien imprimé. On en peut dire autant du livre de *Maître Renard & de Dame Herſant ſa femme*, *in*-4°.; de l'édition des *cent Nouvelles de Bocace*, *in-folio*; de la traduction de *Laurent du premier Faict*, & de celle auſſi *in folio* des *Cent Nouvelles Nouvelles* de *Louis XI*. Cette derniere eſt auſſi rare qu'elle eſt belle.

---

*La Bible des Poëtes*, tirée *des Métamorphoſes d'Ovide*, eſt un livre exécuté en très-beaux caracteres. J'en ai un exemplaire imprimé ſur vélin, enrichi de planches en miniatures, ou plutôt de gravures ſupérieurement enluminées. Quoique ce que contient ce livre & ce que repréſentent les planches, ſoit parfaitement ridicule, je puis dire que c'eſt un morceau de Biblioteque infiniment curieux. Enfin, le bon Verard s'eſt encore donné la peine de bien imprimer *le Roman de la Roſe*, mis en proſe par Jean Molinet, en 1500. Il auroit dû plutôt faire cet honneur au Roman même en vers, dont il n'y a pas de ſi belle édition; les gravures en bois de celles-ci ſont fort curieuſes.

Les grands Romans que Verard a Imprimés, sont ceux de *Merlin l'Enchanteur, avec ses prophéties*, 1498, trois petits volumes *in-folio*. Celui de *Lancelot du Lac*, en trois gros volumes *in-folio*, plus ancien que le précédent, car il est de 1494. Les gravures en bois sont considérables & belles, & copiées d'après les miniatures des anciens Manuscrits; il n'y a point de figures dans celui de Merlin : ceux de *Giron le Courtois, de Tristan de Léonnois, d'Ogier le Danois, & de Miles & Amis*, sont aussi beaux que celui de *Lancelot du Lac*, & aussi imprimés par Verard, *in-folio*, mais sans date.

Pour délasser un peu mes Lecteurs de la nomenclature assez longue des plus beaux livres imprimés aux quinzieme & seizieme siecles, sur-tout par Verard, je vais arrêter un moment leur attention sur un livre qui n'a d'autre mérite que sa rareté & son antiquité. S'il ne se vendoit qu'au poids de l'or, il ne seroit pas assez cher, car l'Ouvrage n'est pas gros; mais on en fait plus de cas que cela, parce que l'on peut croire qu'il est de la plus grande ancienneté, attendu qu'on ne sait pas où ni quand il a été imprimé; car l'édition petit *in-folio*, que j'ai

Digitized by Google

j'ai vue, ne porte aucune indication de lieu d'impression, mais seulement la date de 1475. Il y en a une autre édition, apparemment postérieure, d'un format plus petit, en caracteres gothiques comme la premiere, & sans date. Dans une troisieme édition que je possede, toujours sans date, le titre est un peu changé; car dans les deux premieres, ce beau livre s'appelle l'*Evangile des Quenouilles*, & dans la derniere on a réduit le titre à celui plus modeste de *Livre des Quenouilles*. Aucune de ces éditions n'est commune; mais on paye plus cher, comme de raison, celle qui porte le titre le plus impertinent. La Bibliotheque françoise de Duverdier attribue cet Ouvrage à Jean Dupin, Moine de l'Abbaye de Vaucelles en Cambresis, qui vivoit sous Philippe de Valois, au quatorzieme siecle, & est Auteur d'un autre fameux Livre intitulé : *Mandevie*. C'est donc un Ouvrage composé en françois au quatorzieme siecle, & imprimé au quinzieme. Il est dit dans le titre, qu'il est fait en *l'honneur & exaulcement des Dames*, & à la fin, qu'il *traite de plusieurs choses joyeuses*. On cite, en faveur de ce livre, le témoignage d'*Eloi d'Amerval*, qui, dans son Poëme intitulé *la Grande*

*Diablerie*, imprimé en 1508, en parle. Voici comment :

Nous avons ce gentil libelle,
Que l'on répute une œuvre belle,
Les Evangiles des Quenouilles ;
Combien qu'il ne vaut deux grenouilles
Pour gens de bon entendement,
Si se vend-il bien chérement.

C'est bien la preuve que, dès le commencement du seizieme siecle, les Evangiles des Quenouilles se vendoient bien cher ; mais cela prouve aussi que ce livre étoit déjà connu pour mauvais. Cependant je vais en donner une idée, afin que l'on puisse juger de la valeur intrinseque de certains livres rares. A la tête de celui-ci est une gravure représentant six femmes assises, dont une semble haranguer les autres ; à ses pieds est un petit chien, & derriere un homme qui écoute. Après un petit prologue, on trouve le nom des Dames qui *firent le texte des Evangiles des Quenouilles*. Il y en a six, & il suffit de savoir que ces noms sont fort ridicules. Elles s'assemblent chez une vieille, qui, ainsi que les six autres, parle à son tour pendant une soirée ; elles remplissent ainsi le cours d'une semaine, à la grande satisfac-

Digitized by Google

tion des autres femmes & filles de la ville que l'on ne nomme point, & dont les habitantes se piquoient d'assister réguliérement à cette veillée. Un homme recueille tous les bons mots que disent ces Dames ; il assure qu'il les croit vrais comme mots d'Evangile, & veut les faire passer à la postérité.

La Présidente de l'assemblée s'appelle Madame Isangrine, femme de soixante-cinq ans, qui, belle autrefois, a eu cinq maris ; le dernier, qui vit encore, est assez jeune ; la vieille en est fort jalouse. *Elle étoit Experte en plusieurs Arts*, dit l'Auteur ; *dans sa vieillesse, elle se mêloit de recevoir les enfans nouvellement nés ; mais dans sa jeunesse, elle soignoit les grands enfans*. Elle fait une grande déclamation contre les maris qui ne contentent pas leurs femmes, toutes les autres commeres font chorus, ensuite chacune donne sa recette & expose ses secrets. Les unes en ont pour rendre les maris fideles ; les autres, pour les empêcher d'être méchans & de battre leurs femmes ; celles-ci donnent des conseils aux filles à marier ; celles-là aux veuves ; il en résulte une suite de propos tous plus ridicules les uns que les autres. A la fin de chacun, la



Digitized by Google

femme conteuse jure que cela est *vrai comme mot d'Evangile.* Je n'ose répéter toutes les folies que l'on fait dire à ces bonnes femmes dans le cours de la semaine, dont chaque journée est divisée en plus ou moins de chapitres. Une partie de tout ce qu'elles disent est fort plat, & ce qu'il y a de plus plaisant ne peut pas être tourné ni gazé assez décemment pour entrer dans cet Ouvrage-ci.

Si le mauvais goût, au seizieme siecle, faisoit acheter bien cher des livres qui n'avoient de mérite que la rareté & le ridicule, il étoit aussi cause que l'on négligeoit d'imprimer aussi bien qu'ils le méritoient & d'acheter ce qu'ils valoient, ceux dont le mérite étoit très-réel. De ce nombre sont deux Ouvrages du même Auteur, qui ont été composés en latin au commencement du seizieme siecle, & imprimés alors en cette Langue à Basle & à Paris avec assez de soins, mais qui ont été l'un & l'autre fort mal traduits, & leurs traductions fort mal imprimées. Les deux Ouvrages dont je veux parler, sont *les Proverbes & les Colloques d'Erasme.* Les mauvaises traductions & les mauvaises éditions ont sans doute contribué à faire tomber ces deux excellens livres dans

Digitized by Google

l'oubli où ils sont aujourd'hui : j'espere en tirer bientôt au moins les Colloques, en les extrayant & les retraduisant en partie dans un de mes volumes suivans. Lorsqu'ils parurent en France, sous le regne de François I, la Faculté de Théologie voulut les censurer & les rendre suspects au Monarque; mais Erasme se justifia : en effet, ces Colloques ne contiennent rien qui puisse révolter aujourd'hui ; c'est une critique très-juste de tous les états de la société, & des abus qui y régnoient au seizieme siecle. La plupart de ces abus existent encore, & n'ont fait que changer de forme, ou, s'ils ont cessé, ils ont été remplacés par d'autres. Mais, en les blâmant, il faut respecter l'esprit qui a présidé à l'établissement des états dans lesquels regnent ces abus. C'est ce qu'a fait Erasme, & c'est en quoi on doit l'imiter, au risque d'éprouver le malheur de ce grand homme, qui fut, pendant toute sa vie, suspect & désagréable aux deux partis. Le Clergé Catholique trouva qu'il ne le défendoit pas assez ardemment, quoiqu'il fût Prêtre & Chanoine Régulier. Les Hérétiques trouvoient qu'il n'alloit pas assez vîte, parce qu'il se refusoit aux invita-



Digitized by Google

tions qu'ils lui faiſoient d'attaquer & de détruire, comme eux, les anciens principes, ſous prétexte de réformer les abus. Simon de Colines, Imprimeur de Paris, avoit fait tirer, dit-on, vingt-quatre mille exemplaires des Colloques d'Eraſme en latin. L'Univerſité en défendit l'impreſſion & la lecture; une partie des exemplaires fut enlevée. On fut long-temps ſans oſer les traduire en françois: enfin, ils l'ont été en partie au ſeizieme ſiecle, & encore plus mal tout entiers au dix-huitieme. C'eſt peut-être un ſervice à rendre, que de les faire à préſent mieux connoître.

Il me reſte à dire quels ſont les livres d'hiſtoire en françois, qui ont été les mieux imprimés aux quinzieme & ſeizieme ſiecles. Il faut mettre à la tête la *Chronique Martinienne*, ou traduction de la Chronique latine de *Martin Polonois*, par *Sébaſtien Mamerot*, avec des continuations juſqu'à peu près à la fin du quinzieme ſiecle. J'ai parlé, il y a long-temps, du mérite intrinſeque de cet Ouvrage, en rendant compte des livres françois compoſés & publiés au quinzieme ſiecle. Celui-ci a l'avantage d'avoir été bien imprimé par Verard, mais ſans aucune date

Digitized by Google

précise. Si quelque Dame a le goût de conserver dans sa Bibliotheque une de nos anciennes Chroniques, ou de la lire toute entiere, elle pourra choisir celle-ci, à cause de la beauté & de la netteté de l'impression, ou la *Mer des Histoires*, autre traduction de nos Chroniques, que Verard a aussi imprimée à Paris, sans indication d'année, en deux volumes *in-folio*, & qui avoit déjà été imprimée quelques années auparavant, en 1588, à Lyon, par Pierre le Rouge : mais cette premiere édition n'est pas, à beaucoup près, aussi belle que la seconde.

Le même Verard a aussi imprimé, en 1496, *la Légende des Saints*, in-folio en beaux caracteres; aussi son édition est la belle de la Légende; mais ce qu'on appelle la bonne, ou plutôt la rare & la recherchée, est encore plus ancienne; elle est séparée en deux parties, toutes deux de Lyon, l'une de 1546, l'autre de 1477. La premiere contient l'ancienne *Légende dorée* (soit disant) *de tous les Saints & Saintes*, *traduite* du latin, *de Jacques de Voraginé*. La seconde est intitulée *Légende des Saints nouveaux*, tirée de différens Auteurs; c'est proprement un supplément à la premiere, & l'une est digne

de l'autre, parce qu'elles contiennent toutes deux autant de traits plus ridicules qu'édifians. L'édition de Verard en contient moins, quoiqu'elle ne soit plus récente que de quelques années : on s'étoit déjà apperçu qu'un pareil livre ne pouvoit produire aucun effet utile pour la perfection de la morale & la propagation du culte des Saints.

La belle édition de la vieille & ancienne traduction de l'*Histoire des Juifs par Josephe*, n'est point de Verard, mais de Galliot-Dupré, qui vivoit quelque temps après lui, & qui avoit pris pour enseigne & devise, un vaisseau ou galiote voguant, non sur l'eau, mais sur terre au milieu d'un pré. Il y a des gravures en bois dans cette édition, du même genre que celles des livres de Verard. Guillaume Eustache publia à Paris, en 1514, une autre édition en 3 volumes *in-folio*, d'une vieille *Traduction de Tite-Live*; cette édition est encore belle. L'on remarque par-tout, dans les gravures de ces deux Ouvrages, des batteries de canon, quelquefois même de grosses arquebuses entre les mains des Juifs, des Carthaginois, ou des Romains, qui figurent dans ces Histoires.

Digitized by Google

La belle édition des *grandes Chroniques de France*, dites de *Saint-Denis*, continuées par *Robert Gaguin*, est de l'impression de *Verard* (1493), aussi bien que celles des *Chroniques de Froissard* & de *Monstrelet*, & des *Mémoires de Commines*, avant les corrections de Denis Sauvage, qui, dans le fond, ne rendent pas ces trois Ouvrages plus précieux, puisque Sauvage en a affoibli le style en le corrigeant. Enfin, nous avons encore de Verard une très-belle édition de la *Traduction de Valere-Maxime*. Je ne pousserai pas plus loin le catalogue de ces anciennes éditions; on voit qu'elles sont antérieures au seizieme siecle. J'ai dit plus haut la raison pour laquelle les progrès de l'Imprimerie s'étoient ralentis dans le courant de ce siecle. Indépendamment du peu de cas que l'on faisoit alors des livres françois, les troubles intérieurs du Royaume en ont été la cause. Les Imprimeurs, & encore moins les Auteurs, ne se sont plus trouvés en état de faire de grandes dépenses pour des impressions françoises qui n'intéressoient guere; il n'y eut plus que les gros Bénéficiers d'un côté, & les Hérétiques de l'autre, qui se mirent quelquefois en frais pour des livres de Contro-

Digitized by Google

verses, qui étoient souvent même en Langue latine. Je vais terminer cet article par quelques anecdotes sur les Libraires du seizieme siecle.

Ce fut le fameux *Josse Bade*, beau-pere de Robert Etienne & de Vascosan, qui imprima, en 1493, la premiere édition de la traduction de l'Imitation de Jésus-Christ, & le premier de tous les Sermons françois, celui sur la Passion, qui est d'Olivier Maillard; c'est dans ce sermon qu'on trouve marqués les endroits où le Prédicateur devoit tousser, cracher, élever la voix, ou sanglotter; enfin, c'est un Sermon dont la déclamation est, pour ainsi dire, notée. Bade l'imprima pour un Libraire de Paris, nommé *Jean Lambert*.

Les Imprimeurs de Paris, aux quinzieme & seizieme siecles, avoient, pour la plupart, adopté l'usage de placer à la fin des livres qui sortoient de leurs presses, des Vers ou Distiques, par lesquels ils souhaitoient qu'ils passassent à la postérité la plus reculée; les expressions de ces vœux étoient souvent on ne peut pas plus ridicules, témoins deux Vers latins qu'André Boccard, en 1507, mit à la fin des Commentaires françois sur le Droit, par Côme Guymier, & qu'on

Digitized by Google

peut rendre par ces mots : » Puiſſe ce livre-ci durer jusqu'à ce qu'une fourmi ait » pu boire toutes les eaux de la mer, & » une tortue achever le tour de la terre » entiere «!

Felix Baligaut, un des premiers Imprimeurs de Paris, qui fit imprimer, en 1597, le fameux livre de *Vita Christi* (1), par le Chartreux Ludolph, a mis au bas du titre les ornemens les plus ridicules & les moins convenables à un livre auſſi ſérieux, & y a ajouté pluſieurs Vers latins relatifs à ſon nom de Felix. Le plus raiſonnable de ces Vers eſt d'Horace. En voici la traduction : » Heureux ceux que » les malheurs des autres rendent ſa» ges «!

(1) Ce grand *Vita Christi* n'eſt point abſolument tiré des quatre Evangéliſtes, quoique cela ſoit annoncé ainſi dans le titre; mais on y retrouve une infinité de contes ridicules, tirés des *Evangiles Apocryphes ou des Livres des Rabbins*; car l'Auteur remonte juſqu'à la création du Monde. Il y eſt dit qu'Adam étant devenu fort vieux & débilité, à l'âge de neuf cent trente ans, envoya ſon fils Seth, qu'il avoit eu après Caïn & Abel, dans le Paradis terreſtre, pour y chercher l'huile de miſéricorde que Dieu lui avoit promiſe lorſqu'il le chaſſa de ce lieu de délices. Seth fit ſa commiſſion, ſuivit le chemin que ſon pere lui indiqua, arriva à la porte du Paradis ter-

Digitized by Google

Jean Petit, Libraire de Paris, dont nous avons un grand nombre d'impressions, &, entre autres, celle du *Diction-*

---

testre, & trouva l'Ange Chérubin qui la gardoit. Il lui exposa le sujet de son voyage. L'Ange commença par lui montrer le Paradis terrestre & lui en faire remarquer les beautés à travers la porte. Il lui fit voir, entre autres, l'arbre de vie, qui étoit un grand pommier, & il en tira trois graines qu'il lui donna, en le chargeant de dire à Adam qu'il n'auroit l'huile de miséricorde que quand Dieu seroit venu en terre & se seroit fait homme pour racheter le genre humain. Il ajouta qu'Adam devoit se préparer à mourir bientôt; mais qu'au moment de sa mort, il falloit que Seth lui jetât dans la bouche ces trois graines qui produiroient quelque jour leur effet. Seth retourna vers son pere, & lui annonça cette mauvaise nouvelle. Adam mourut en effet, & fut enterré sur une montagne qui a été depuis le Mont Calvaire. Les trois graines de l'arbre de vie, qui lui avoient été mises dans la bouche au moment de son enterrement, germerent & produisirent trois arbres d'espece différente; savoir, un cedre, un cyprès, & un olivier. Trois mille ans après, ces trois arbres servirent à faire la Croix de Jésus-Christ : on les coupa; le cedre forma l'arbre de la Croix, le cyprès les deux traverses, & l'olivier fit la matiere de l'écriteau que l'on mit au dessus de la tête de Jésus-Christ, & sur lequel on avoit gravé les lettres initiales de ces mots : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* Ainsi ce fut le corps même d'Adam qui fournit la matiere de l'instrument de notre Rédemption. On sera sans doute curieux de savoir ce que devint l'huile de miséricorde. Adam la reçut au temps

Digitized by Google

*naire de Calepin*, imprimé *en huit Langues*, dont le françois en eſt une, avoit une deviſe bien naturelle & bien ſage;

---

qui lui avoit été predit, c'eſt-à-dire après la Paſſion de Notre Seigneur, dont les détails ſe trouvent à la fin du grand *Vita Chriſti*. Jéſus-Chriſt étant alors deſcendu aux enfers, ou, pour mieux dire, dans les limbes, arroſa de cette huile, non ſeulement Adam, mais tous les Patriarches. Ils le ſuivirent tous lorſqu'il revint en Judée après ſa réſurrection; ils entrerent dans Jéruſalem, cauſerent non ſeulement avec les Apôtres, mais même avec les Juifs, leur conterent tout ce qui ſe paſſoit dans l'autre Monde, les convainquirent de la réſurrection de Jéſus-Chriſt, & monterent enfin au Ciel avec lui lors de ſon Aſcenſion. Le bon Pere Ludolph nous apprend quels furent les remercîmens que fit Adam à Jéſus-Chriſt; il ne nous dit point d'où il a tiré ces hiſtoires, que ne ſavent pas le commun des gens qui ne liſent que les livres authentiques de l'Ancien & du Nouveau Teſtament; mais nous ſavons dans quelle ſource l'Auteur du grand *Vita Chriſti* les a puiſées; c'eſt dans un livre apocryphe, intitulé l'*Evangile de Nicodême*. Le même Auteur a tiré d'une autre ſource auſſi fautive ce qu'il nous apprend ſur l'enfance de la Sainte Vierge, ſa vie privée, & la Nativité de Notre Seigneur. La Sage-Femme qui accoucha Notre Dame & reçut l'Enfant Jéſus venant au monde, s'appeloit, dit-il, *Anaſtaſie* (elle eſt regardée comme Sainte, & eſt devenue la Patrone des Sages-Femmes, & ſans doute des Accoucheurs). Ces détails ſont tirés de l'*Evangile de l'Enfance*, livre apocryphe dont j'ai parlé autrefois. Je n'en dirai pas davantage ſur le grand *Vita Chriſti*; les gravures en ſont auſſi ſingulieres que les détails

Digitized by Google

elle consistoit dans ces deux mots : *Petit à petit.*

Galliot-Dupré a été le premier qui a, en 1514, imprimé *le grand Coutumier de France, avec l'instruction à la Pratique ès souveraines Cours de Parlement, &c.* Ce Libraire changea alors son enseigne & sa devise. On lui représenta qu'une galiote voguant sur un pré, étoit une supposition trop ridicule; il prit une galere voguant sur les flots, avec ces mots: *Vogue la galere.* On lit d'ailleurs ces trois Vers à la tête de son Coutumier.

Le Bailli vendange, le Prévôt grappe,
Le Procureur prend, le Sergent happe,
Le Seigneur n'a rien, s'il ne leur échappe.

En 1516, Guillaume Niverd imprima à Paris un livre de dévotion, dans lequel il étoit question de l'*Immaculée Conception de la Sainte Vierge.* On lit, sur ce sujet, ces Vers, qui rendent parfaitement la pensée de l'Auteur.

Tout ainsi que descend en la fleur la rosée,
La face au mirouer, en l'esprit la pensée,

---

& ceux-ci le sont tellement, qu'un bon Catholique n'oseroit aujourd'hui les adopter, ni peut-être même en répéter quelques-uns sans scrupule.

Digitized by Google

Le soleil en la vitre, & n'en est entamée,
La voix en notre oreille, & n'en est offensée,
Entra le fils de Dieu en la Vierge honorée.

L'on ne sait trop si l'Imprimerie & la Librairie de Paris & de Lyon doivent s'honorer ou rougir de pouvoir compter parmi les Membres de leur Compagnie, *Etienne Dolet*, dont j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler dans ces Mélanges. C'étoit un excellent Grammairien, Traducteur en françois de tous les meilleurs Ouvrages écrits en Langues savantes, Orateur & Poëte Latin & François. Il imprima, pendant plusieurs années, tant à Paris qu'à Lyon; enfin, il fut brûlé publiquement à Paris dans la Place Maubert, le 3 Août 1545. On l'accusoit d'être Athée & de nier l'immortalité de l'ame; mais il n'étoit véritablement coupable que d'obstination dans l'hérésie de Calvin. Théodore de Beze, illustre Calviniste, en fait de grands éloges, & a comparé sa mort à celle d'Hercule. Ce fut sans doute pour rendre sa fin plus touchante, que l'on fit courir le bruit qu'il étoit fils naturel de François I, qui régnoit encore quand il fut brûlé.

S'il y a du doute par rapport à Dolet, il n'y en a aucun relativement à

Digitized by Google

*Adrien Turnebe*. Rien ne fait plus d'honneur aux Imprimeurs de Paris que de pouvoir le regarder comme un des leurs. C'étoit le plus ſavant homme de ſon temps, grand Traducteur & Commentateur d'Auteurs Grecs & Latins ; il ne dédaigna pas de les imprimer lui-même. Montagne, qui l'avoit perſonnellement connu, dit qu'il étoit d'ailleurs l'homme le plus aimable & de la meilleure compagnie, & qu'il n'avoit rien de pédanteſque que ſa robe. Il mourut en 1565, Profeſſeur en Langue & en Philoſophie Grecques & Latines au Collége Royal.

Après Turnebe, les plus ſavans Imprimeurs furent les deux *Frédéric Morel*, gendre & petit-fils de Vaſcoſan. J'ai déjà parlé du pere, qui mourut en 1583. Ce fils, qui fut, comme ſon pere, Imprimeur, Interprete & Profeſſeur, ne mourut qu'en 1630. Je ne pouſſerai pas plus loin mes remarques relatives à l'Imprimerie. On juge bien que ſi je m'arrête, ce n'eſt pas faute de matieres, me trouvant placé au milieu d'une Bibliotheque nombreuſe que j'ai formée moi-même toute entiere, & qui contient les plus précieux monumens de l'ancienne Typographie, & toutes les pieces néceſſaires pour juger de ſes progrès

Digitized by Google

grès depuis ſon invention juſques à nos jours. Mais, après tout, la Typographie proprement dite eſt un Art de la perfection duquel les yeux doivent être les principaux juges; je ne dois qu'indiquer la marche de ſes progrès, en invitant mes Lecteurs à s'en aſſurer par eux-mêmes, s'ils veulent en être parfaitement inſtruits. Ils trouveront dans la Bibliotheque du Roi, encore mieux que dans la mienne, tous les livres dont j'ai parlé dans cet article.



Digitized by Google

*COMMENCEMENT de l'impreſſion des caracteres de muſique, Auteurs François qui ont écrit ſur cet Art pendant le ſeizieme ſiecle, de leurs Livres, des progrès qu'ont faits, juſques en 1600, la muſique vocale, l'inſtrumentale, & la danſe.*

AUSSI-TÔT que l'on eut inventé l'Art de l'Imprimerie en caracteres mobiles, & que l'on s'en fut ſervi pour imprimer des phraſes & des diſcours entiers, on ſentit que l'on pouvoit, avec la même facilité, appliquer ce procédé aux notes de muſique & à tous les différens ſignes relatifs à cet Art, & déjà connus alors. On imprima donc de la muſique avant la fin du quinzieme ſiecle, ou, pour mieux dire, on imprima du plain-chant; car l'un étoit alors peu différent de l'autre. Il n'y avoit déjà aucune égliſe conſidérable qui n'eût ſon livre de chant avec les tons notés. Ces livres manuſcrits étoient fort chers; on trouva qu'il y auroit une grande économie à imprimer au moins ceux qui

Digitized by Google

pouvoient servir à plusieurs églises, & l'on ne conserva, écrits à la main, que ceux qui, n'étant propres qu'à quelque chapelle, communauté, ou confrérie particulieres, seroient inutilement multipliés. Il paroît que le plus ancien livre de chant, imprimé à Paris, a été fait pour MM. de Sorbonne, & destiné à leur chapelle particuliere & à leurs Offices. L'Imprimeur fut Ulric Gering, le premier qui fit connoître cet Art dans Paris : cependant, quoiqu'il ait commencé à imprimer en Sorbonne en 1470, ce ne fut que vers 1490 qu'il imprima ainsi des notes : mais ces notes & ce chant n'étoient faits que pour des paroles latines & des prieres d'église. Enfin, au seizieme siecle, on imprima de la musique, propre à accompagner des paroles françoises. Il est difficile d'en fixer précisément l'époque.

Tout ce dont nous sommes certains, c'est que le plus ancien Imprimeur de musique, sur des paroles françoises, s'appeloit *Adrien Leroy*. Il établit, dès l'an 1525, une Imprimerie dans Paris exprès pour la musique, & s'associa, pour cet effet, avec Jean Ballard, son frere de mere. Ils acquirent de la réputation & firent d'assez grands

profits en imprimant des chansons françoises notées, ce que personne n'avoit encore entrepris avant eux. Adrien le Roi étoit d'autant plus capable de bien imprimer dans ce genre, qu'il étoit grand Musicien; aussi, indépendamment de ces recueils de chansons qu'il continua depuis 1560 environ, jusqu'en 1580, a-t-il fait des instructions pour jouer du *luth* & de la *guiterne* ou *guittare*, apprendre la tablature de ces instrumens, & accompagner avec eux les Pseaumes de David, de la traduction de Marot, & des chansons *spirituelles* ou galantes, dont Baïf & les autres meilleurs Poëtes des regnes d'Henri II & de Charles IX étoient les Auteurs. Les enfans de Ballard hériterent de l'Imprimerie, pour la musique, de leur pere & de leur oncle; leur postérité, jusqu'au temps présent, a continué d'en diriger une pareille; & même, dans ce siecle, ils ont obtenu le titre honorable *de seuls Imprimeurs du Roi pour la musique.*

Marot ne traduisit d'abord que trente Pseaumes en Vers françois, & les présenta au Roi François I en 1539. Ils furent très-accueillis & trouvés charmans, quoiqu'aujourd'hui la poésie nous en paroisse très-mauvaise, & la plupart des ex-

Digitized by Google

pressions déplacées, vu la gravité du sujet. Mais ce qui contribua à leur fortune, ce fut la facilité de les chanter sur des airs qui couroient la ville & que tout le monde savoit à la Cour dans ce temps-là. Marot avoit arrangé ces Pseaumes de façon qu'ils pouvoient aller sur ces airs ; ainsi ils passerent dans toutes les bouches ; & Bayle nous apprend, d'après des Auteurs contemporains, que le Roi François I, le Dauphin, depuis Henri II, la Dauphine, Catherine de Médicis, les Duchesses d'Etampes & de Valentinois, & le Roi & la Reine de Navarre, avoient chacun adopté leur Pseaume, qu'ils chantoient continuellement en les accommodant à leur voix & à leur goût. Le Pseaume qui plaisoit le plus à François I, étoit sur l'air d'un vaudeville très-connu sous ce titre : *Que ne vous requinquez-vous, vieille, que ne vous requinquez-vous donc ?* Celui qu'aimoit le Dauphin, qui étoit grand chasseur, est celui qui commence par ce vers :

Comme le cerf fuit du côté de l'eau.

En courant dans les bois, il le chantoit sur un air de cors & de trompe. Catherine de Médicis chantoit le Pseaume sixieme de David, dont le pre-



Digitized by Google

mier couplet eſt ainſi traduit par Marot :

Ne veuille pas, ô Sire!
Me reprendre en ton ire,
Moi qui t'ai irrité;
N'en ta fureur terrible,
Me punir de l'horrible
Tourment qu'ai mérité.

ſur un air de muſique italienne, faite pour des bouffons qui lui plaiſoient beaucoup. Le Roi de Navarre (Henri d'Albret) chantoit le Pſeaume, qui, dans la traduction de Marot, commence par ces Vers :

Revange-moi,
Prens ma querelle.

ſur l'air d'un branle de Poitou; & la Ducheſſe de Valentinois le *De profundis* (en Vers marotiques), ſur un air de volte ou danſe vive & gaillarde. On ne ſentit pas d'abord tout le ridicule de ces traveſtiſſemens de prieres en chanſons plaiſantes.

Charles-Quint ayant paſſé par Paris dans cette même année 1539, pendant laquelle parut la premiere édition des

Digitized by Google

Pſeaumes de Marot, François I préſenta l'Auteur à l'Empereur, & celui-ci offrit à Charles un exemplaire de ſon livre, magnifiquement relié, & reçut deux cents doublons de gratification. Cependant la Faculté de Théologie condamna l'Ouvrage, comme indécent & ſuſpect; mais on ne fut totalement aſſuré des ſérieuſes conſéquences qui pouvoient réſulter de cette traduction, que lorſque les Calviniſtes lui firent l'honneur de la regarder comme leur livre de prieres, & la firent entrer dans leur Office Divin. Marot, déjà convaincu d'erreurs dans la Foi, de négligence dans ſes devoirs Catholiques, & de libertinage, quitta la France, & ſe refugia à Geneve vers 1542. Calvin le reçut comme un Proſélyte important : il s'imagina qu'il feroit plus d'honneur à ſa Secte par ſon eſprit, qu'il ne pouvoit lui faire de tort par ſes mœurs. Il l'engagea à achever la traduction des Pſeaumes. Marot en traduiſit encore vingt en 1543, & mourut à Geneve en 1544. Théodore de Beze ſe chargea de traduire les cent Pſeaumes reſtans, pour compléter le Pſeautier; & en 1552, le Conſiſtoire de Geneve donna un privilége excluſif à un Muſicien,



Digitized by Google

nommé *Guillaume Franc*, pour mettre en musique tous ceux qui n'étoient pas déjà sur des airs connus ; ce qui fut exécuté par Franc & par quelques autres ; car on sait que Goudimel, Orland-Lassus, Philbert, dit *jambe de bois*, & Guillaume le jeune y travaillerent successivement. Les bons Catholiques détesterent les Pseaumes de Marot comme prieres hérétiques ; mais ils ne laisserent pas de les estimer comme un ouvrage de poésie qui avoit du mérite pour son temps. Il y en eut grand nombre d'éditions, & même une à Rome, avec permission & exprès commandement du Pape, dans laquelle on trouve les trente premiers Pseaumes de la traduction de Marot, & celle de huit autres, dont l'Auteur n'est pas connu : on croit que c'est Bonnaventure DespeRiers. Philippe II permit aussi au fameux Plantin de les imprimer dans les Pays-Bas, & Charles IX donna, en 1561, un privilége à un Libraire de Lyon pour les imprimer, dit le privilége, en bonne musique. Adrien le Roi & Ballard profiterent de la même liberté ; mais ce furent toujours les Pseaumes de Marot qu'on réimprima ainsi dans les Pays Catholiques : l'on y fit plusieurs parties, & l'on

Digitized by Google

y ajouta divers accompagnemens. Sous cette forme, ils étoient exécutés dans les concerts; mais il n'y avoit que les Huguenots qui les chantassent dans les églises; & les Pseaumes de Théodore de Beze, dont la musique n'étoit pas si agréable, ayant été faite à Geneve pour l'usage des Calvinistes, ne se chantoient que dans leurs temples.

Telle est l'histoire de la traduction poétique & de la musique des Pseaumes, dont Clément Marot fut le principal Auteur. Les Catholiques leur opposerent des cantiques spirituels qui n'avoient point la prétention d'être chants d'église, & dont, par conséquent, on pouvoit, sans scandale, rendre la musique plus gaie & plus agréable. C'est-là l'origine de nos Noëls, dont le sujet n'est pas toujours absolument relatif à la nativité de Jésus-Christ, quoique les plus amusantes de ces chansons pieuses soient celles où il est question de l'adoration des Bergers, dans lesquelles on a habillé ceux de Judée à la Françoise, & où on leur a fait prendre le langage des bons paysans & des simples paysannes de nos différentes Provinces. Le recueil qui contient ces bons cantiques, édifians pour leur temps, avec leur

Digitized by Google

musique, est intitulé *la grande Bible des Noëls*. Il y en a un grand nombre d'éditions, dont les plus complettes sont de la fin du seizieme siecle; mais les premiers Noëls ont été composés & imprimés pendant les regnes d'Henri II & de ses fils, & peut-être sur des airs encore plus anciens, parmi lesquels il y en a quelques-uns de fort gais & de fort jolis: ceux-là sont assez connus; mais leurs Auteurs sont ignorés. Un Musicien nommé *du Caurroy*, qui fut Maître de Chapelle de Charles IX, Henri III & Henri IV, & ne mourut qu'en 1609, passe pour être l'Auteur de quelques Noëls, ainsi que de quelques menuets & airs de danse dont on se souvient encore. Je ne citerai qu'un petit nombre de ces Noëls, sous les titres qui les font généralement reconnoître: 1°. *Joseph est bien marié à la fille de Jessé*: 2°. *Les bons Bourgeois de Châtres & ceux de Montlhéri*: 3°. *Laissez paître vos bêtes*: 4°. *Chantons, je vous prie, Noël hautement*: 5°. *Vous qui désirez sans fin ouïr chanter* (1): 6°. *Or nous*

(1) On trouve dans la grande Bible des Noëls, sur le même air que je viens de citer, un Cantique *sur la Conversion de la Magdeleine*, dont les détails sont d'une naïveté rare.

Digitized by Google

*dites Marie*, &c. Ceux qui ſont aſſez vieux pour avoir été enfans en même temps que moi, ont ſu les paroles originales de ces Noëls qui édifioient nos nourrices & nos gouvernantes, & qui à préſent ſcandaliſent par leur naïveté ; mais les airs ſont encore regardés comme de jolis vaudevilles. J'en ai trouvé dans ce même Recueil qui ne ſont regardés à préſent que comme vaudevilles, & qu'on ne ſait pas avoir été cantiques : tels ſont les airs, 1°. *du Confiteor*, dont le refrain en Noël eſt : *Eſt-il plus grand contentement que louer Dieu dévotement*? 2°. L'air : *Je ſuis Caſſandre*, qui a été autrefois très à la mode, & qui eſt ſuſceptible des plus agréables variations : 3°. le fameux air : *Charmante Gabrielle*, ou *Cruelle départie*, dont la muſique eſt probablement de du Caurroy ; les paroles du grand & amoureux Roi Henri IV ont fait oublier celles du Noël, qui ne les valoient pas : 4°. un joli air qui s'intitule dans la Bible des Noëls : *Chantons tous Noël gaiment, ſaintement*, eſt celui d'une jolie chanſon de *Remi Belleau*, qui commence par *Avril, l'honneur & des mois & des bois* : 5°. voici

Digitized by Google

le premier couplet du plus singulier peut-être de tous les Noëls :

Un jour le Sauveur du Monde,
Œilladant la terre & l'onde,
Voulut choisir ici bas
Une plante joliette,
Pour porter sa fleur doucette ;
Mais Satan ne vouloit pas.

6°. enfin un Noël qui contient des détails sur l'enfance de Jésus-Christ, que l'on suppose contés par un témoin oculaire avec naïveté & même puérilité.

Indépendamment des chansons dévotes & édifiantes, ou qui devroient l'être, dont je viens de parler, il en a été imprimé en musique, pendant le cours du seizieme siecle, un grand nombre d'autres, *héroïques*, ou qui portent les deux différens titres de *galantes* & de *gaillardes*. Les unes sont comprises dans des livres dont les Auteurs ont prétendu donner des leçons sur la musique, & apprendre l'art du chant & la tablature ou maniere de jouer de divers instrumens ; les autres sont de simples recueils de chansons notées. Je vais indiquer ceux de ces livres dont du moins les titres sont venus jusques à nous ; je m'étendrai un peu plus

Digitized by Google

ſur ceux qui me ſont tombés ſous la main, & dont j'ai pu déchiffrer ou me faire chanter quelques airs.

Claude Martin compoſa, dit-on, une inſtitution muſicale & des élémens de muſique qui ont été imprimés en 1550, à Paris, *in quarto*; mais je ne les connois pas, non plus que *le Droit chemin de muſique*, imprimé la même année. Louis Bourgeois, qui en eſt l'Auteur, prétend y enſeigner la maniere de chanter les Pſeaumes ou par méthode, ou par *ruſe*. On trouvera ſans doute à préſent fort plaiſant le mot de *ruſe*, appliqué dans cette occaſion : apparemment que l'Auteur l'a cru ſynonyme à celui d'Art & de Science, comme par uſage il entend *routine*.

En 1554, Claude de Boiſſiere, connu par une infinité d'Ouvrages de Phyſique & de Mathématiques trés-mal faits, publia un livre ſur la muſique prétendue pythagorique, qui ne peut ni inſtruire ni amuſer, parce qu'il eſt également obſcur & ennuyeux.

En 1558 & 1560, Simon Gorlier publia des tablatures pour apprendre à jouer de l'épinette, de la guiterne (guittare), du ciſtre, &c. il a fait auſſi des chanſons gaillardes.

Digitized by Google

En 1561, Emery Bernard fit une méthode pour apprendre à chanter : elle fut imprimée à Geneve, & probablement elle étoit destinée à guider les Calvinistes, & à leur apprendre à chanter les Pseaumes de Marot.

En 1571, Jean Gosselin, de Vire en Normandie, que Lacroix du Maine traite d'homme fort docte ès Mathématiques, très-versé en Philosophie, possédant beaucoup de Langues, & qui avoit été Garde des livres de la bibliotheque du Roi Charles IX, fit un grand Ouvrage sur la musique, qui peut-être étoit très-savant, ce qu'on pourroit regarder comme un grand défaut dans les livres écrits sur cette matiere, sur-tout dans ce temps-là. Cet Ouvrage étoit intitulé : *La main harmonique*, ou *les Principes de Musique antique & moderne*; l'Auteur a même ajouté, *avec la propriété que la Musique moderne reçoit des sept planetes*. On trouvera sans doute que ces derniers mots sont de trop; mais on en sera moins étonné quand on saura que l'Auteur étoit un grand Astrologue; qu'il faisoit des Almanachs, & qu'il avoit prédit que sa mort seroit tardive & extraordinaire. On le trouva un jour brûlé dans sa chambre, sans qu'on

Digitized by Google

fût d'où cet accident étoit venu ; mais il avoit alors cent ans accomplis.

Deux ans après, Corneille Bloqueland, Médecin Hollandois, écrivit une *Instruction facile pour apprendre la musique-pratique sans gamme, avec deux jardinets de musique, ou recueils de belles chansons françoises*, le tout imprimé à Lyon. Cet Auteur étoit aussi grand Astrologue & faiseur d'Almanachs ; qualités que l'on croyoit alors très-compatibles avec celles de Musicien, ce que nous ne croyons pas trop aujourd'hui.

En 1582, Jean Yssaudon fit imprimer à Paris, chez Adrien Leroy & Robert Ballard, *Instruction pour la musique pratique, avec des exemples*, qui étoient sans doute des chansons notées ; & Jacques Moderne fit paroître *la Musique-pratique & le parangon des chansons*, qui en est un recueil, dans lequel on en trouve de toute espece. L'un & l'autre livre sont imprimés sans date.

Les simples recueils de chansons que je connois, sont, 1°. celui publié par Arcadet, en 1572, *in-4°.* sous le titre *d'Excellence des chansons musicales françoises* : 2°. des Livres de chansons, à quatre, six, & huit parties, publiés en

Digitized by Google

1578, par Jean Pervin : 3°. un pareil livre de chanſons françoiſes, notées, raſſemblées par Gilles Maillard, en 1581 : 4°. des Chanſons à pluſieurs parties, par le ſieur Lagrotte, Organiſte de la Chambre du Roi Henri III, imprimées en 1583 : 5°. deux petits volumes, contenant recueil de chanſons nouvelles, en forme de vaudevilles, publié par Chardavoine en 1585 : 6°. un petit recueil de chanſons nouvelles, plaiſantes, amoureuſes, & fort récréatives, Lyon, Rigaud, 1588. 7°. Vers le même temps, Gilles Maillard mit en muſique toutes les chanſons de Ronſard. 8°. Après la mort de Baïf, en 1592, on recueillit & on imprima également tout ce qu'il avoit composé de poéſie & de muſique. Il étoit auſſi capable de ſe diſtinguer dans un genre que dans l'autre ; car il mettoit lui-même ſes chanſons en airs & en notes, & il nous a laiſſé des inſtructions ſur la façon de chanter & de jouer du luth, de la guiterne (guittare). J'ai déjà eu occaſion de dire qu'il avoit été le premier Inſtituteur d'une Académie de muſique dans Paris, pour laquelle Charles IX lui accorda ſa royale protection, & qui continua ſous les regnes d'Henri III, & même d'Henri IV. Je parlerai

Digitized by Google

parlerai encore de Baïf dans un moment; car après avoir nommé ceux qui ont écrit ſur la muſique au ſeizieme ſiecle, & ceux qui ont publié des recueils de chanſons, je vais encore indiquer les principaux Muſiciens, & enfin les Poëtes dont les Ouvrages lyriques entrent dans ces Recueils.

Goudimel, qui fut malheureuſement compris dans le maſſacre de la S. Barthelemi, eſt celui qui a le mieux réuſſi à mettre en chant les Pſeaumes de Marot. Il a fait auſſi d'autres chanſons également eſtimées. Il eut pour Diſciple Roland ou Orlando Laſſus, qui naquit dans les Pays-Bas, paſſa une partie de ſa vie en Italie & en France, & alla mourir en Allemagne en 1593, âgé de ſoixante-treize ans. Ce fut ſur-tout depuis la mort de Goudimel qu'il mit en muſique les Ouvrages de Marot & de nos meilleurs Poëtes François.

Salmon, Beaulieu & Beaujoyeulx travaillerent à la muſique du ſuperbe Ballet qui fut chanté & danſé devant le Roi Henri III & toute ſa Cour, en 1581, à l'occaſion des noces du Duc de Joyeuſe avec Mademoiſelle de Lorraine Vaudemont, ſœur de la Reine Louiſe. Je par-



Digitized by Google

lerai bientôt de ces fêtes en particulier; mais je me contenterai de dire ici que Beaujoyeux eut la plus grande part à l'ordonnance de ces fêtes; ce fut lui qui en dirigea les danſes. Il étoit Italien, & ſon vrai nom étoit Baltazarini; mais Henri III voulut qu'il prît le nom françois de Beaujoyeulx, ſous prétexte qu'il inſpiroit la joie à tout le monde. J'ai déjà dit qu'on regardoit du Cauroy, qui fut Maître de Chapelle d'Henri III & d'Henri IV, comme Auteur de nos plus jolis airs de Noëls & de danſe.

Les Poëtes lyriques du ſeizieme ſiecle, dont les chanſons notées ſont venues juſques à nous & pourroient encore être lues & entendues avec plaiſir, ſoit par le mérite des airs, ſoit par celui des paroles, ne ſont qu'au nombre d'une douzaine; encore y en a-t-il quelques-uns dont les vers ſeuls nous reſtent, & attendent peut-être encore une muſique digne d'elles. Le premier eſt Clément Marot, qui, indépendamment de ſes Pſeaumes; a fait de très-jolies chanſons. Celle qui doit peut-être tenir entre elles le premier rang, ſe trouve notée dans les meilleurs recueils modernes de nos anciennes chanſons.

Digitized by Google

Plus ne suis ce que j'ai été,
Et plus ne saurois jamais l'être.
Mon beau printemps & mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon Maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Ah ! si je pouvois deux fois naître,
Combien je te servirois mieux !

Nous devons regretter de ce que Marot n'a pas plutôt mis en chanson qu'en épigramme cette jolie pensée :

Un doux nenni, avec un doux souzrire,
Est tant honneste, il vous le faut apprendre ;
Quant est d'oui, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me poinct ;
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point.

2°. L'infortunée Marie Stuard, Reine d'Ecosse & Douairiere de France, a composé des chansons. Rien de si intéressant que ses adieux à la France ; les paroles & la musique en sont simples, mais agréables.

3°. On en peut dire autant d'une chanson du Roi Charles IX, pour Marie Touchet sa Maîtresse. On trouvera ces deux morceaux dans l'Anthologie fran-



Digitized by Google

4°. Remi Belleau, Poëte qui, au seizieme siecle, mérita le beau titre de *Peintre de la Nature*, est Auteur, entre autres, d'une chanson dont les paroles & la musique portent ce caractere de naturel & de vérité. Les premiers Vers de cette chanson sont :

Avril, l'honneur & des mois,
Et des bois.

Et l'air, comme je l'ai dit un peu plus haut, celui d'un Noël très-connu.

5°. Le fameux Ronsard, dont la Poésie, autrefois si admirée, passe aujourd'hui pour être si dure & si barbare, a pourtant fait quelques chansons naturelles & agréables, entre autres, celle qui commence par ces Vers :

Mignonne, allons voir si la rose.

On en trouvera la musique dans l'Anthologie françoise & dans l'Ouvrage également instructif, agréable, savant & curieux de M. de la Borde, auquel il a eu la modestie de ne donner d'autre titre que celui d'*Essai sur la Musique*. Nous avons aussi de Ronsard une jolie chanson sur le même air du Noël, sur lequel

Digitized by Google

ſe chante celle de Remi Belléau. En voici le premier couplet :

Quand ce beau printemps je vois,
J'apperçois
Rajeunir la terre & l'onde ;
Il me ſemble que le jour
Et l'amour,
Comme enfans, naiſſent au monde.

6°. Un homme de qualité, homme du monde, & homme à bonnes fortunes (Buſſy d'Amboiſe), a fait les paroles, &, à ce qu'on croit, la muſique d'une chanſon qui nous eſt reſtée, & que l'on trouve dans l'Anthologie françoiſe. Elle commence par ce Vers :

O ! qu'heureuſe eſt ma fortune !

Buſſy d'Amboiſe étoit favori du Duc d'Alençon ou d'Anjou, frere d'Henri III, &, qui plus eſt, de Marguerite de Valois, premiere femme d'Henri IV. On prétend qu'il ne trouvoit jamais de cruelles. Il fut aſſaſſiné, en 1579, par d'autres gens de la Cour qui n'étoient pas auſſi heureux que lui, & qui étoient jaloux de ſon bonheur.

7°. J'ai parlé, un peu plus haut, de



Digitized by Google

Jean-Antoine de Baïf, qui réunissoit tant de talens relatifs à la musique. Il est probable qu'il a fait lui-même les airs des chansons qu'il composoit, & que c'est lui qui les a fait imprimer. Le plus agréable d'entre eux se trouve dans l'Anthologie françoise & dans le recueil de M. de la Borde.

8°. Claude de Trélon est un Poëte François assez ignoré, & dont à peine les Annales Poétiques ont fait mention; mais dans le septieme volume de ces Mélanges-ci, j'en ai rapporté trois chansons, dont on trouve la musique dans plusieurs des recueils imprimés que j'ai cités plus haut.

9°. Jean Passerat, Poëte Latin fort estimé, a fait de très-jolis morceaux en françois, entre autres, une chanson, dont les paroles & la musique se trouvent dans le choix de chansons formé par M. de Moncrif en 1755. Elle commence par ces mots: *Viens, belle, viens te promener dans ce bocage.* Passerat en a fait deux ou trois autres, dont il est fâcheux que les airs, ou n'aient pas été faits, ou ne nous soient pas restés; entre autres, une villanelle, qui contient les plaintes d'un tourtereau qui a perdu sa tourterelle, & trois autres, imprimées

Digitized by Google

ſeulement en paroles, Tome IV de l'Ouvrage de M. de la Borde; elles mériteroient d'être miſes en muſique.

10°. Philippe Deſportes, Poëte fameux ſous le regne d'Henri III, avoit beaucoup de réputation, ſur-tout pour les chanſons, & les airs en étoient probablement de du Cauroy, dont j'ai parlé. On trouve trois ou quatre de ces chanſons notées dans les recueils de MM. de Moncrif & de la Borde, & dans l'Anthologie.

11°. Il faut faire honneur aux Chanſonniers du ſeizieme ſiecle, en plaçant parmi eux le Roi Henri IV, par rapport à la chanſon : *Charmante Gabrielle*, *&c.* dont on lui attribue au moins les paroles.

12°. Enfin, le dernier Poëte Chanſonnier du ſeizieme ſiecle, dont on trouve des chanſons notées & très-agréables dans l'Ouvrage de M. de la Borde, dans le recueil de Moncrif, & dans l'Anthologie françoiſe, eſt Bertaut, Eleve de Ronſard, mais dont la Poéſie étoit bien plus douce que celle de ſon Maître. Il mourut Evêque de Séez en 1606.

Après avoir rendu compte à mes Lecteurs de ce qui concerne les Poëtes Chanſonniers & les Muſiciens les plus agréables du ſeizieme ſiecle, dont les paroles & les



Digitized by Google

airs ont passé jusqu'à nous, il ne me reste plus à parler que d'un Ouvrage unique dans son genre, qui contient le détail d'une fête vraiment magnifique & qui a servi de modele aux grands Opéra du siecle suivant. C'est le *Ballet comique de la Royne, fait aux noces de M. le Duc de Joyeuse & de Mademoiselle de Vaudemont sa sœur (de la Reine Louise de Lorraine), par Baltasar de Beaujoyeulx, Valet de chambre du Roi & de la Royne sa mere, imprimé à Paris par Adrien Leroy, Robert Ballard, & Mamert Patisson, Imprimeurs du Roi, 1582, in-quarto.*

Beaujoyeulx (1) ayant eu la principale part à l'ordonnance de ce ballet, a dédié cette belle édition au Roi Henri III, par une longue Epître suivie de la description de la fête. On voit d'abord la représentation (assez mal gravée) de la salle de spectacle qui fut décorée, pour cet effet, à Paris, au Louvre. Beaujoyeulx déclare qu'il employa pour cette décoration &

(1) Beaujoyeulx passoit, dans son temps, pour le meilleur violon de l'Europe; il étoit Italien, son vrai nom étoit *Baltasarini*. Le Maréchal de Brissac, qui le connut en Italie, le trouva si habile, qu'il l'envoya à Catherine de Médicis, dont il devint le Valet-de-chambre.

Digitized by Google

toutes les autres parties de peinture & d'ornemens, Jacques Patin, Peintre du Roi; que pour les vers qui devoient y entrer, on en chargea le ſieur de la Cheſnaye, Aumônier du Roi (1). Quant à la muſique, Beaujoyeulx dit qu'il en confia le ſoin aux Muſiciens de la Chambre du Roi, tels que Maîtres Salmon, Beaulieu, & autres, &c. On ſait que parmi ces autres, on doit compter Claude le Jeune, dit *Claudin*, qui paſſoit pour un des meilleurs Muſiciens de ſon temps.

Ce fut le 15 Octobre 1581 que ſe donna cette fête, en préſence de plus de dix mille ſpectateurs. On voyoit au fond du théatre les jardins de l'Enchantereſſe Circé : le ballet commença par le récit d'un Gentilhomme ſuperbement vêtu, que l'on ſuppoſoit ſorti des mains de l'Enchantereſſe. La Roche, Gentilhomme ſervant du Roi, faiſoit le perſonnage de ce Gentilhomme fugitif. Il fut bientôt ſuivi par Circé, qui lui reprocha ſa fuite. Nous ne ſavons pas qui

(1) Je n'ai pas pu découvrir quel étoit ce ſieur de la Cheſnaye; ne pourroit-on pas ſoupçonner que c'eſt un ſurnom de Ronſard ou de Baïf, auxquels on attribue les paroles de ce ballet.

Digitized by Google

représentoit Circé. Elle appela à son secours trois Sirenes & un Triton, qui chanterent un air à quatre parties, auquel air une voix répondit du Ciel. Les paroles de cet air, aussi bien que la musique qui les accompagne, paroîtroient aujourd'hui fort plates. Ceux qui les chantoient étoient, à ce qu'il semble, des Musiciens de profession, ainsi que ceux qui faisoient les Tritons, lesquels occupoient la partie inférieure d'un char immense qui parut ensuite, précédé par le Dieu Glaucus & la Déesse Thétis, représentés par le sieur de Beaulieu & la Demoiselle sa femme. Ceux-ci chanterent des duo dont les paroles annonçoient que Thétis ne devoit plus avoir l'Empire de la mer, qui alloit être régi par une Déesse bien plus digne d'exercer ce pouvoir. Cette Déesse parut ensuite accompagnée de onze Nymphes ou Naïades; c'étoit la Reine Louise de Lorraine elle-même avec onze des plus grandes Dames de sa Cour, dans la parure la plus éclatante. Cette illustre Compagnie fit seulement le tour du théatre, mais reçut les plus grands applaudissemens des spectateurs, à la tête desquels étoient le Roi Henri III & la Reine Catherine de Médicis.

Digitized by Google

Une eſpece de ſeconde entrée de ce grand ballet commençoit par Circé, toujours furieuſe de ce qu'un de ſes captifs lui étoit échappé, & voulant ſoutenir la force de ſes enchantemens contre Mercure, chargé par Jupiter de les diſſiper. Mercure étoit repréſenté par le ſieur Dupont, Gentilhomme ſervant du Roi; il chantoit, récitoit, & diſputoit contre Circé. Celle ci ſe trouvoit enfin contrainte à faire paroître les hommes qu'elle avoit transformés en animaux, il en paſſoit ſucceſſivement pluſieurs, qui, réunis, formoient un ballet. Ils étoient ſuivis par des Satyres, chantant & jouant des inſtrumens. Le principal d'entre eux étoit le ſieur de Saint-Laurent, Chantre de la Chambre du Roi.

Au troiſieme Acte, on voyoit paroître des Dryades, à la tête deſquelles étoit Mademoiſelle de Vitri (l'Hôpital); elle chantoit & adreſſoit la parole à M. de Juvigni, Ecuyer & Gentilhomme du Roi. Venoient enſuite quatre Vertus chantantes, conduiſant Minerve ſur un char brillant. Elle étoit repréſentée par Mademoiſelle de Chaumont (d'Amboiſe), fille d'une grande naiſſance, qui fit des récits, auxquels on répondit du haut

Digitized by Google

des Cieux de la part de Jupiter. Enfin, celui qui faisoit ce Dieu, chanta lui-même. C'étoit un Maître de Chapelle du Roi, nommé *Savornin*, Chanoine de la Sainte Chapelle; ce qui ne l'empêcha pas de paroître dans cette fête en superbe habit de théâtre. Il ordonna que tout se réunît pour détruire les enchantemens de Circé & célébrer la victoire remportée sur elle, & cette réunion forma le ballet général. On y vit reparoître les Sirenes, les Naïades, les Dryades, les Nymphes, les Vertus, au nombre de dix-huit belles Dames & Demoiselles qui offrirent aux principales personnes qui composoient l'assemblée, des écus chargés d'emblêmes honorables & flatteurs. Je ne nommerai qu'une partie de celles qui les présenterent, & de ceux qui les reçurent. La Reine offrit au Roi un Dauphin : l'emblême étoit assez significatif; elle ne pouvoit que souhaiter ardemment de le voir justifié par elle-même. Madame la Princesse de Lorraine présenta au Duc de Mercœur, son oncle, une Sirene; Madame de Mercœur, à M. le Duc de Lorraine, un Neptune; Madame de Guise, à M. le Comte de Genevois second mari de sa belle-mere, un Arion jouant de la lyre sur son dau-

Digitized by Google

phin; Madame la Ducheſſe de Nevers, à M. le Duc de Guiſe, un Cheval marin; Madame la Maréchale de Retz, femme de beaucoup d'eſprit, à M. d'Aumale-Lorraine, un Triton; Mademoiſelle de Pons, à M. le Duc d'Epernon, une Huître à l'écaille; Mademoiſelle de Vitri, à M. le Batard (c'eſt-à-dire M. d'Angoulême, fils naturel de Charles IX), un Hibou, ce qui paroît être une plaiſanterie; Mademoiſelle de Sainte-Meſmes, à M. le Cardinal de Bourbon, un Livre tout ouvert, chargé de caractères magiques & aſtrologiques (1): enfin, pour terminer cette longue énumération, Mademoiſelle de Chaumont préſenta à la Reine Catherine de Médicis un Apollon ou un Orphée jouant de la lyre, avec deux mots Latins, dont le ſens eſt: *Il eſt accoutumé à enchanter & à vaincre.*

Tel eſt, en raccourci, le tableau des ſuperbes fêtes données à l'occaſion du mariage du Duc & de la Ducheſſe de Joyeuſe. Il n'eſt pas douteux qu'il entra quelques danſes dans la compoſition de ce ballet. Nous verrons à quel point cet Art étoit

(1) Ce fut lui que, par la ſuite, la Ligue voulut faire reconnoître Roi de France, ſous le nom de *Charles X.*

Digitized by Google

parvenu au ſeizieme ſiecle, après avoir parcouru les différens inſtrumens dont on ſe ſervoit alors pour exécuter les airs de chants & de danſes ; ce qui nous mettra au fait de ce qu'étoit, pendant ce ſiecle, la muſique inſtrumentale.

On doit diſtinguer les inſtrumens de muſique en trois claſſes ; ſavoir, les inſtrumens à vent, ceux de percuſſion, & les inſtrumens à cordes. Du nombre des premiers eſt *le chalumeau*, qui n'eſt en lui même qu'un tuyau de canne ou de roſeau, vidé de ſa pulpe ou moële. On en bouche les deux extrémités avec quelques membranes minces & ſonores, & l'on fait dans les côtés un ou pluſieurs trous ; dans leſquels on ſouffle ; c'eſt ainſi que les enfans forment encore ce qu'ils appellent des *flûtes à l'oignon*. Quelquefois on joint enſemble pluſieurs chalumeaux de différentes grandeurs ; on ſouffle ſucceſſivement dans les uns & dans les autres. On repréſente le Dieu Pan tenant à la main un pareil inſtrument, dont on ſent bien qu'on ne peut tirer que des ſons plus ou moins aigus, & ſur leſquels on ne jouoit que des airs très-groſſiers. Ce ſont cependant ces chalumeaux ruſtiques, connus de toute ancien-

Digitized by Google

neté, qui ont donné lieu d'inventer *la flûte*, qui, s'étant successivement perfectionnée, est parvenue à tenir sa place dans les plus beaux concerts. Dès le seizieme siecle, on distinguoit déjà les *flûtes à bec* & les *flûtes Allemandes* ou *traversieres*. Entre les premieres, on compte *la flûte douce*, *la petite flûte* ou *flageolet*, & *le flutet* ou *flûte de tambourin*, que l'on appelle en Provence *galoubet*. *Le sifre* est une flûte que les Suisses firent entrer dans leur musique guerriere, & dont ils commencerent à se servir à la bataille de Marignan, sous le regne de François I. Ce nom de fifre vient de celui du Colonel dont le régiment fut le premier à en faire usage. Au seizieme siecle, on connoissoit une espece de fifre, que l'on appeloit *arigot*. Nous ne pouvons pas trop dire à présent ce que c'étoit. Il y a une tablature particuliere pour les flûtes ; on en trouve toutes les regles & des exemples dans le Dictionnaire Encyclopédique. Cette tablature étoit déjà bien connue au seizieme siecle, & on en faisoit un grand usage, car la flûte entroit dès-lors dans tous les concerts, surtout pour l'exécution des parties de dessus ; mais elle ne servoit point alors, & sert même

Digitized by Google

encore aujourd'hui rarement & difficilement pour les baſſes. Afin d'y ſuppléer, on a imaginé *le baſſon.* Ceux du ſeizieme ſiecle étoient un peu différens des nôtres: ils étoient plus courts & plus gros; auſſi les appeloit-on quelquefois en françois *des courtaux*. Depuis ce temps, ils ont été alongés, rendus plus maniables, & perfectionnés à beaucoup d'égards. On les nommoit auſſi *fagots*, & les Italiens les nomment encore *fagotti*, parce qu'ils ſont compoſés de pluſieurs morceaux de bois creux liés enſemble. *Le hautbois* étoit auſſi connu au ſeizieme ſiecle, & s'appeloit ainſi, parce que c'eſt une eſpece de flûte dont le ton eſt plus haut que celui de toutes les autres. Le défaut de cet inſtrument a toujours été d'être criard & aigre; auſſi la grande attention de ceux qui en jouent, eſt-elle d'adoucir l'aigreur & la hauteur de ſes tons. Depuis deux cents ans, on a beaucoup perfectionné le hautbois; ce qui, de tout temps, a caractériſé ſa forme, c'eſt qu'il s'élargit par en bas, & ſe rétrécit en s'approchant de l'embouchure. Pour en adoucir les tons, on n'y ſouffle pas à plein tuyau, mais par une petite ouverture tranſverſale, que l'on appelle une *anche*.

Les

Digitized by Google

Les cornets composent une autre classe d'instrumens à vent ; les principaux & les plus nobles d'entre eux sont *le cors de chasse* & *la trompette*. Le premier est connu presque de toute ancienneté. Il y en a eu de plus petits & de plus grands. Ceux dont on se servoit du temps d'Henri II & de Charles IX, tous deux grands Chasseurs, étoient tout à fait pareils à ceux dont on se sert encore. On jouoit déjà dessus des fanfares, & l'on en sonnoit différemment, suivant les différentes circonstances de la chasse. Il paroît que le mot de *cors* vient de corne, tant parce que cette sorte d'instrument a communément la forme de la corne d'un animal, qu'à cause que la corne en a quelquefois fourni la matiere. Il y a des cors tout à fait rustiques qui sont de bois ; mais, de tout temps, le plus grand nombre a été de métal.

*La trompette* est du genre des cors, & c'est le plus noble & le plus bruyant de tous. Il y a long-temps qu'elle sert à la guerre, aussi bien qu'aux cérémonies d'église & publiques. On appelle *clairons*, les trompettes dont le ton est plus clair & plus élevé. La *clarinette* est un diminutif du clairon & de la trompette, & tient aussi

en partie du hautbois; elle fait un très-bon effet dans nos concerts; mais elle n'étoit pas encore connue au seizieme siecle, & on y faisoit alors entrer la trompette, en en adoucissant le ton autant qu'il étoit possible.

*La cornemuse* est un instrument rustique & champêtre, qui étoit connu dès le temps de S. Jérôme. Il consiste dans une espece de flûte qui répond à un sac de peau de mouton, dans la cavité duquel l'air entre & le fait enfler comme un ballon; il en sort ensuite, quand on presse avec le bras la peau enflée, & il s'échappe par d'autres tuyaux que le joueur de cornemuse ouvre ou ferme à sa volonté, pour jouer des airs communément assez grossiers.

*La musette* est un instrument plus savant, & qui a pourtant pour base la cornemuse. On en attribue l'invention à Colin Muset, fameux Jongleur, attaché à Thibault, Comte de Champagne & Roi de Navarre, qui vivoit au treizieme siecle, sous S. Louis. On trouve dans l'Encyclopédie les détails les plus satisfaisans sur la musette, & la tablature ou maniere de noter la musique propre à cet instrument. Il paroît qu'elle étoit fort à la mode au seizieme siecle, & qu'on la fai-

Digitized by Google

ſoit entrer dans tous les concerts. Elle a continué d'être eſtimée pendant tout le ſiecle ſuivant, & elle a été même alors perfectionnée : on a fait des muſettes organiſées, & on a rendu ainſi cet inſtrument plus ſonore; on y a auſſi ajouté des ſoufflets plus commodes ; malgré cela, cet inſtrument eſt tombé de nos jours, au point qu'on n'en fait preſque plus d'uſage. Nous avons encore des airs de muſette, mais on les exécute avec d'autres inſtrumens. Les airs de muſette s'appellent autrement *loures*, ou *airs lourés*. On prétend que loure eſt l'ancien nom de la muſette.

L'*orgue* eſt un inſtrument mixte, partie à vent, & partie de percuſſion. Je me réſerve d'en parler en même temps que de ceux de ce dernier genre.

Les inſtrumens muſicaux de percuſſion, c'eſt-à-dire dont le ſon réſulte de ce qu'ils ſont frappés, ſont, 1°. *les cloches*. On n'imagine pas de faire entrer les groſſes dans les concerts de muſique; mais du moins a-t-on des regles preſcrites ſur le mode & le ton du ſon de chacune d'elles, & même ſur l'accord des cloches plus ou moins groſſes, entre elles. C'eſt aux Fondeurs de cloches à étudier, à



Digitized by Google

observer ces regles, & à s'y conformer dans le mélange des différens métaux qui doivent entrer dans la composition des cloches : car d'ailleurs, quand elles sont une fois fondues & mises en place, le Sonneur n'a qu'une part très-légere à leurs effets. Mais on forme avec les petites cloches des accords bien plus multipliés. On leur fait jouer des airs par parties ; c'est ce que l'on appelle *carillon*, que l'on place dans les clochers & dans les tours, qui se font entendre au loin dans les villes & les campagnes, & causent de l'admiration & de la joie aux Paysans. On forme aussi des concerts avec de petites clochettes de métal ou de verre ; les petits instrumens de cette espece étoient déjà connus à la Chine & dans les pays barbares au seizieme siecle ; mais ils ne l'étoient pas encore alors en France, quoique les cloches & les grands carillons d'église le fussent depuis long-temps.

En effet, on fait remonter l'usage des cloches jusqu'aux premiers siecles de notre Monarchie. Les carillons ne sont pas à beaucoup près aussi anciens ; ce furent les Ducs de Bourgogne qui les introduisirent dans les Provinces qui leur appartenoient ; c'est dans les Pays-Bas qu'ils ont

Digitized by Google

le plus tôt & le mieux réussi. Les Flamands se piquent encore d'avoir les plus beaux carillons dans les clochers de leurs églises & dans les tours de leurs Hôtels de Ville, qu'ils appellent *Beffrois*.

Les *castagnettes* sont un petit instrument de percussion qui étoit déjà connu en France au seizieme siecle; il y étoit venu d'Espagne, & étoit passé dans ce pays-là avec les Maures d'Afrique. Il y a beaucoup de danses espagnoles dans lesquelles les danseurs & danseuses s'accompagnent avec les castagnettes ; d'ailleurs, elles n'entrent dans aucun concert. On peut mettre aussi la *guimbarde* au nombre des instrumens de percussion ; mais elle n'étoit point connue au seizieme siecle, quoiqu'il y eût alors des danses & des jeux qui portoient ce nom, qui d'ailleurs, pris comme épithete, étoit injurieux pour les femmes.

Une grande classe d'instrumens de percussion est celle qui dérive du *tambour*. On prétend que ce mot vient de l'Arabe; cependant ce n'est point aux Espagnols que nous sommes redevables des premiers tambours, mais aux Allemands ou Suisses. La forme des tambours militaires a varié. Au seizieme siecle, les plus com-

muns étoient pareils à ceux dont ſe ſervent encore aujourd'hui les Cent-Suiſſes de la Garde du Roi. Ils rendent beaucoup de ſon ; mais il eſt difficile de le varier avec ces gros inſtrumens-là. La caiſſe en eſt de cuivre. Ceux d'aujourd'hui, dont la caiſſe eſt communément de bois, ſont beaucoup plus légers, & peuvent exécuter un plus grand nombre d'airs. On appelle les airs qu'on exécute ſur ces inſtrumens, *batteries*. Au ſeizieme ſiecle, on diſoit communément *tabour*, au lieu de *tambour*. D'ailleurs on n'imaginoit pas dans ce temps-là de faire entrer le tambour militaire dans les concerts, ni de danſer au ſon de cet inſtrument, ce qui ſeroit aujourd'hui beaucoup plus aiſé : mais du moins danſoit-on déjà alors avec ce que nous appelons le *tambour de baſque*, dont l'origine remonte fort haut, puiſqu'il étoit connu des Anciens ſous le nom de *crotale*. Le fond eſt toujours un parchemin étendu ſur un cercle de bois ou de métal garni de petites plaques ou de clochettes, dont le ſon ſe mêle avec celui que l'on produit en frappant avec les doigts ſur la peau tendue. Le *tambourin*, qui nous vient de Béarn, de Gaſcogne, & de Provence, eſt, comme

Digitized by Google

je l'ai dit un peu plus haut, un instrument mixte, puisqu'il consiste dans un tambour sur lequel on frappe avec une seule baguette, en même temps que l'on joue d'une flûte que l'on appelle *galoubet*. Dès le seizieme siecle, il y avoit des airs faits pour cet instrument, & qui s'appeloient, comme lui, *tambourins*. On en trouve des exemples dans l'Orchésographie, Ouvrage dont je parlerai un peu plus bas. L'instrument appelé *timbales* étoit déjà connu; mais les troupes de cavalerie se servoient rarement des grosses & grandes timbales dont elles font usage aujourd'hui; les petites n'étoient guere d'usage dans les concerts, & ne le sont pas davantage.

Il y a un grand nombre d'instrumens de musique mixtes. L'*orgue* est de ce genre, à vent, & de percussion sans cordes. Il y avoit long-temps que l'orgue étoit connu au seizieme siecle, & il avoit déjà été perfectionné à plusieurs reprises; il l'a été encore depuis. Il entre peu dans les concerts; mais il peut lui seul en exécuter un tout entier. On trouvera dans l'Encyclopédie les détails les plus instructifs sur cet instrument, & sur la musique qui lui est propre.

Le *clavecin* & tous les instrumens qui



Digitized by Google

lui appartiennent, sont de percussion & à cordes. Le clavecin est regardé aujourd'hui comme le plus parfait de tous, le plus propre à accompagner la voix, & le plus capable d'assurer la justesse du chant; mais ce n'est que dans le dix-septieme siecle & dans celui qui s'écoule, qu'il a acquis tous ces avantages. A peine sommes-nous certains qu'il fut connu au seizieme siecle; car je n'ai trouvé le mot *clavecin* dans aucun des livres imprimés pendant son cours; mais il paroît que l'*épinette* étoit déjà connue alors : ce que je peux assurer, c'est qu'aucun Auteur ne nous a bien expliqué l'origine & l'histoire de cet instrument, qui en mériteroit pourtant bien la peine. A la place, nous avons quantité de morceaux curieux sur son dernier état. L'*épinette*, qui est le plus simple des clavecins, consiste en un seul clavier d'orgues, dont on fait agir les touches, de maniere qu'elles pincent des cordes, au lieu de ménager le vent, comme dans l'orgue, où il entre & sort des tuyaux. Il est aisé de conclure que le clavecin n'est que l'épinette perfectionnée; il a acquis son dernier degré de perfection par l'invention du *forte-piano*.

Le *psaltérium* & le *timpanon* sont des

diminutifs du clavecin. Le nom du *psaltérium* est fort ancien, & signifioit plutôt un air accompagné, que l'instrument avec lequel on l'accompagnoit. C'est de là que nous viennent les mots *Pseaume* & *Psautier*. *Timpanon* étoit aussi un mot général, qui s'appliquoit à tous les instrumens de percussion. Le psaltérium & le timpanon modernes étoient probablement connus au seizieme siecle, quoique les Auteurs de ce temps n'en fassent pas mention.

Tous les instrumens purement à cordes ont pour origine *la lyre* des Anciens, diversement modifiée. Il est inutile de rechercher par quels changemens elle a passé pour former les instrumens à cordes en usage au seizieme siecle; il suffit de les indiquer ici. On les divise en trois classes, qui se rapportent, 1°. à la harpe & à la guiterne; 2°. à la vielle; 3°. au violon.

*La harpe* dont on prétend que le Roi David se servoit, ne nous est pas à présent bien connue. On suppose que la forme en étoit triangulaire; mais on ne sait pas quel étoit le nombre de ses cordes. On n'est guere plus instruit sur la harpe des Egyptiens, des Grecs & des Latins. Une ancienne peinture à fresque,

Digitized by Google

trouvée dans la Haute Egypte, représente, à ce que l'on prétend, le pere de Sesostris, jouant d'une harpe à treize cordes. Dans un manuscrit de Poésie françoise du treizieme siecle, on trouve que la harpe avoit alors vingt-cinq cordes. Voici les propres termes du manuscrit, en deux Vers :

De vingt-cinq cordes que la harpe ha,
Le Roi David maintes fois harpa.

Au seizieme siecle, la harpe étoit en honneur. Le Roi Henri VIII, qui vivoit dans ce temps-là, décida de la forme que devoit avoir la harpe, qui fait les armes d'Irlande, d'après celles de son temps. Mais ce ne fut qu'au dix-septieme que la harpe fut perfectionnée, qu'on en fit à plusieurs rangs de cordes : enfin, elle est devenue un instrument assez compliqué & très-harmonieux. On peut consulter le Dictionnaire Encyclopédique sur son mécanisme & sa tablature.

Le nom de la *guittare*, que l'on appeloit, au seizieme siecle, *guiterne*, tire son origine du mot Grec *cithara*, qui a ensuite été latinisé. Le *luth*, le *théorbe*, la *mandore* & la *mandoline* ne sont que des variétés de la guittare, qui nous est

Digitized by Google

venue des Maures par l'Espagne. Il est certain que tous les Orientaux se servent encore d'instrumens de musique de ce genre. On a pu voir dans l'énumération que j'ai faite des Ouvrages écrits sur la musique au seizieme siecle, que la plupart des Auteurs prétendoient enseigner les regles de la tablature propre à la guittare & au luth; cependant, de nos jours, ces instrumens & leur tablature ont été très-perfectionnés. L'on peut encore consulter, sur cette matiere, le Dictionnaire Encyclopédique. Les différences du luth au théorbe, pour la forme, sont assez légeres; mais le luth a vingt cordes, & le théorbe n'en a que quatorze. Ce dernier n'a été inventé qu'au dix-septieme siecle, & le luth étoit déjà si fort à la mode au seizieme, que nous lisons dans Brantome, que M. de Strozzi, fils du Maréchal, étoit le meilleur joueur de luth de son temps, & que le Roi Charles IX lui faisoit jouer devant lui des gaillardes & des canaries, sur lesquelles il faisoit danser le fameux Maréchal de Brissac, qui fut, dans son temps, le meilleur danseur de la Cour. Les mandores & mandolines sont des théorbes ou guittares de la petite espece, très-portatives & très-légeres:

Digitized by Google

elles n'ont que quatre cordes, & sont depuis long-temps en usage en Italie ; mais elles n'étoient pas connues en France au seizieme siécle.

Le nom de *vielle*, instrument de musique, est très-anciennement connu en France ; il en est question dans nos vieux manuscrits de Poésie & d'Histoire ; mais on est bien embarrassé de décider quelle étoit la forme, la mécanique & la tablature des anciennes vielles. Etoit-ce la même chose que ce que l'on appeloit *symphonie* ou *chifonie* ? Etoit-ce la *rote*, mentionnée dans quelques Auteurs, ce mot suppose une roue, telle qu'on en voit à nos vielles ? Etoit-ce enfin le *rebec*, qui se touchoit avec un archet ? Mais cet archet, que l'on sait avoir été de pierre ou de métal, n'étoit-il pas une roue ? Toutes ces questions sont difficiles à décider. Quoi qu'il en soit, on sait quel étoit l'état de la vielle au seizieme siecle, & quel il est au dix-huitieme. Dans le premier, les vielles étoient beaucoup plus petites, mais composées à peu près comme elles le sont encore, d'une roue tournant au moyen d'une manivelle, & d'un clavier. Depuis, la vielle a été très-perfectionnée; on en a fait d'organisées & de très-

Digitized by Google

composées ; elles peuvent exécuter toutes sortes d'airs. Cependant jamais cet instrument n'a pu parvenir à l'honneur d'entrer dans les concerts. Les bonnes vielles & les savans Vielleurs font des concerts à eux tout seuls. Le plus grand reproche que l'on fait aux vielles, est d'être affectées aux aveugles, aux Savoyards, & aux montreuses de marmottes. Il y a des airs & des chansons charmantes composés pour la vielle ; mais ils ne sont pas du temps dont j'écris l'Histoire.

Il est plus probable que le *violon* tire son origine du *rebec*, que la vielle. Dès le neuvieme ou dixieme siecle, on voit des rebecs qui ont la forme du violon ; & au treizieme, un vrai violon entre les mains de Colin Muset, Ménestrel du Roi de Navarre : mais il paroît que ce violon n'avoit que trois cordes ; celui d'à présent en a quatre. Charles IX en fit fabriquer à Crémone, par un fameux Luthier ou Facteur d'instrumens de musique, nommé *Amati*. On prétend qu'il en existe encore de cette fabrique ; & les bons violons portoient encore, il n'y a pas long-temps, le titre honorable de *violons de Crémone*.

Digitized by Google

*Le violon* eſt à préſent l'inſtrument de muſique le plus eſtimé & du plus grand uſage ; & c'eſt à ſon genre qu'appartiennent la *viole*, la *baſſe de viole*, le *pardeſſus de viole*, la *viole & le violon d'amour*, le *violoncelle*, la *quinte ou alto*, la *contre-baſſe*, &, ſi l'on veut, la *poche*, qui n'eſt qu'un diminutif du violon ordinaire. La différence entre tous ces inſtrumens, dépend principalement de leur grandeur, du nombre & de la force de leurs cordes, & de la maniere dont on en joue, ſoit en les tenant entre les jambes, ſur les genoux, ou à la main, un bout appuyé contre la poitrine.

*Les violes*, dont on fait remonter l'ancienneté en France aſſez haut, n'avoient d'abord que quatre cordes ; au ſeizieme ſiecle, elles en avoient cinq, & au dix-ſeptieme, elles en ont eu ſix. Sous le regne de Louis XIV, la viole a joui de toute la conſidération que peut avoir un inſtrument de muſique. Vers 1680, un M. de Sainte-Colombe y ajouta une ſeptieme corde. On diſtingua alors le deſſus de viole de la baſſe de viole. La baſſe conſerva les ſept cordes ; mais le deſſus reſta borné à ſix. Dans le ſiecle qui dure en-

Digitized by Google

côre, on a inventé le *violoncelle*, ou plutôt on l'a naturalisé en France, car il est originaire d'Italie. Il a absolument fait tomber la basse de viole : mais je ne dois pas prévenir cette décadence, en parlant d'un siecle dans lequel la viole n'étoit pas même encore distinguée en basse & en dessus. On prétend qu'il y avoit alors des violes si grosses, que l'on mettoit dans le ventre de l'instrument de petits enfans qui chantoient le dessus ; tandis que celui qui tenoit l'archet chantoit le tenor ou la taille, & que la viole faisoit la basse. Les instrumens qui approchent le plus aujourd'hui de ceux-là, pour la grosseur, ce sont nos *contre-basses*, dont on ne se sert que dans les grands orchestres.

Après cet exposé très-succinct des instrumens de musique qui étoient en usage au seizieme siecle, & au son de la plupart desquels on pouvoit danser, il ne me reste plus à parler que de la danse même. Le principal & presque le seul livre du seizieme siecle, qui traite précisément de cette matiere, est l'*Orchésographie*, imprimée, pour la premiere fois, en 1590, & ensuite en 1596, toujours *in-quarto*, à Langres, par Jean

Digitized by Google

Desprez. Le titre porte, que l'Auteur s'appeloit *Thoinot Arbeau*; mais nos Bibliographes savent que c'est un nom supposé, & que le véritable Auteur s'appeloit *Jean Tabourot*, Official de Langres, frere d'Etienne Tabourot, Procureur du Roi au Bailliage de Dijon, Auteur facétieux, si connu sous le nom du *Seigneur des Accords*. L'impression de cet Ouvrage a dû occasionner beaucoup de soins & de dépense à l'Auteur & à l'Imprimeur; car on y a inséré grand nombre de petites figures gravées en bois, représentant des joueurs d'instrumens, des danseurs & des danseuses en attitude; il y a d'ailleurs beaucoup de musique gravée. Ce qui est imprimé est en forme de dialogue entre un Musicien ou Maître à danser, nommé *Capriol*, & *Arbeau*. C'est de ce livre singulier que je tirerai toute l'érudition que je vais étaler sur la danse. Je tâcherai cependant de ne rendre cet article ni long ni fatigant, sentant bien que l'on seroit doublement coupable si l'on ennuyoit sur une pareille matiere. Pour éviter d'autant plus ce malheur, je pourrois y insérer quelques parodies faites sur les airs de danse indiqués par Thoinot Arbeau. On n'en trouve qu'une

seule

Digitized by Google

ſeule dans ſon volume ; mais il y a d'autres recueils de chanſons à danſer de ce temps, qui peuvent en fournir.

Dès le ſeizieme ſiecle, il y avoit longtemps qu'il n'étoit plus queſtion de ces danſes ſacrées & politiques, en uſage dans les cérémonies religieuſes & publiques, & qui accompagnoient les ſacrifices des Egyptiens, des Juifs, des Grecs, & des Romains; les Gaulois, ni les Francs, leurs conquérans, ne les avoient pas connues. L'exercice de la Religion Chrétienne, en s'introduiſant dans les Gaules, n'y avoit point d'abord été accompagné de toute la pompe des fêtes Païennes. Cependant, peu à peu la pompe des proceſſions avoit été admiſe dans les grandes villes & dans les grandes occaſions ; mais la danſe en avoit été exclue, comme contraire à l'auſtérité des mœurs chrétiennes. On ne regardoit pas de même les marches régulieres & compaſſées des proceſſions : mais ſi, dans quelques égliſes & à l'occaſion de quelques fêtes particulieres, on haſardoit des danſes, les Prédicateurs & les Evêques s'élevoient contre, & ces exemples, qui ſe trouvoient en petit nombre, étoient regardés comme des abus. Les Décrets des Conciles, les Conſtitutions des Papes, les Ordonnances



Digitized by Google

des Evêques, les Réglemens de nos Rois, & les Arrêts de leurs Justices souveraines, les avoient défendues, & elles étoient regardées comme des restes de superstitions païennes, ou des traits d'indécence.

On étoit à proportion aussi sévere sur les danses profanes. Comme les grands effets de la musique n'étoient plus connus, & qu'elle étoit devenue, ou simple, ou grossiere, la danse avoit subi le même sort. Les danses nobles & sérieuses étoient ennuyeuses & plates, & les danses gaies étoient lascives & indécentes; moyennant quoi, les Souverains avoient négligé les premieres & proscrit les secondes. Ce ne fut qu'au quinzieme siecle que la danse commença à se relever; elle reprit un nouvel être avec les autres Arts, & ce fut aussi en Italie. Les représentations théatrales du grand genre ayant été remises en honneur, on y fit entrer la danse, & l'on vit alors les premiers ballets. En même temps, les bals commencerent à faire partie des amusemens des Cours, & furent regardés comme les plus capables de caractériser les grandes fêtes. Nous devons en citer deux exemples bien remarquables. Le Roi Louis XII, dans

Digitized by Google

les premieres années du ſeizieme ſiecle, ſe trouvant à Milan, on lui donna un grand bal, où étoient deux Cardinaux; ſavoir, celui de Narbonne & celui de Saint Séverin. On leur propoſa de danſer avec les Dames les plus diſtinguées de la ville; ils n'oſerent s'en défendre, & s'en acquitterent très-bien.

En 1562, le Concile général étant aſſemblé à Trente, le Cardinal Hercule de Mantoue y préſidant, le Roi d'Eſpagne Philippe II y vint, & l'on propoſa de lui donner une grande fête, dans laquelle la danſe entra pour beaucoup. On prépara un très-beau bal, où le Roi, les Cardinaux & les autres Prélats danſerent avec les Princeſſes & Dames Italiennes & Allemandes, qui s'y étoient rendues en foule. Pour adoucir un peu ce qui doit nous paroître étonnant dans cette anecdote, il faut obſerver que les danſes, qui étoient alors d'uſage en Italie, & qui le furent juſques à la fin du ſeizieme ſiecle, étoient d'une gravité ſi grande, qu'elles n'étoient nullement incompatibles avec la Majeſté Royale, la morgue Eſpagnole, le décorum du Cardinalat, & la décence preſcrite aux grandes Dames Italiennes & Eſpagnoles. J'en ai la



Digitized by Google

preuve dans un livre italien, composé par un illustre *Professore di Ballare* (Maître à danser), Milanois, nommé *César Negri*. L'Ouvrage dont je veux parler a été imprimé *in-folio*, en italien, à Milan, seulement en 1603 ; mais il contient l'Histoire de toute la danse en Italie, depuis le milieu du seizieme siecle jusques à la fin ; l'énumération de tous les principaux ballets qui ont été exécutés pendant ce temps-là, & des bals de cérémonies auxquels ont assisté, en Italie, le Roi d'Espagne Philippe II, les Rois de France Henri II & Henri III, plusieurs Princes & grands personnages François, Italiens, Allemands, & Espagnols : on y trouve les noms de tous les Maîtres de ballets & danseurs de profession, auxquels on faisoit exécuter des danses hautes & vives, & des mascarades, la plupart du temps comiques. L'Auteur lui-même étoit un des plus fameux d'entre ces danseurs : mais quant aux Seigneurs, Cavaliers & Dames, ils n'exécutoient jamais que des danses graves, que l'on appeloit *danses basses*. Non seulement on cite leurs noms dans l'Ouvrage de Negri, mais on y trouve même leurs portraits en pied, assez bien gravés en taille-douce. Tous ces MM. &

Digitized by Google

Dames y ſont repréſentés danſans, mais avec des figures ſi ſérieuſes, qu'on ne peut pas douter que les danſes qu'ils exécutent ne le fuſſent auſſi. On peut d'ailleurs s'en aſſurer, puiſque la muſique de toutes ces danſes eſt notée à la ſuite d'un grand nombre d'inſtructions ſur la maniere dont il convient de les danſer. Les habits des jeunes Seigneurs danſeurs ont l'air fort magnifique; mais on voit bien qu'on ne pourroit exécuter, avec ces ſortes d'ajuſtemens, aucunes danſes vives; car ces MM. ont tous des manteaux étendus ſur l'épaule & pliés ſous le bras gauche, & une grande épée au côté : ils tiennent leurs toques d'une main, & préſentent l'autre à leur Dame. Celles-ci ont des robes qui paroiſſent d'étoffe épaiſſe, chargées de broderies & de pierreries; ces habits remontent juſques à leur col, qui eſt entouré d'une fraiſe, & d'ailleurs ils deſcendent ſi bas, qu'ils traînent à terre de tous les côtés, & qu'on ne peut pas ſe douter ni de la forme, ni de la façon, ni de la couleur de leur chauſſure. A côté de ces portraits de Seigneurs & Dames, on lit les plus grands noms, tels que ceux de *Guſman*, *d'Avalos*, de *Tolede*, *Viſconti*, *Boro-*

*mée*, *Trivulce*, *Médicis*, *Spinola*, & *Gonzague*, & un petit nombre de noms François & Allemands. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'Ouvrage de César Negri; ce que je viens de dire suffit pour prouver que la danse étoit alors, dans les Cours d'Italie, d'une noblesse respectable, & d'une gravité exemplaire. C'est sur ce pied-là qu'elle passa en France, sous les regnes de François I & d'Henri II, avec les Reines Eléonore d'Autriche & Catherine de Médicis: mais cette derniere, quand elle fut Régente, ne voulut négliger aucun des moyens de séduction qu'elle pouvoit employer pour s'attacher les jeunes Seigneurs François dont elle prétendoit s'assurer, & pour endormir ses ennemis, afin de les frapper plus sûrement. Les spectacles & les bals furent un des ressorts qu'elle fit jouer pour parvenir à ses fins. Elle fit composer des ballets héroïques, galans, allégoriques, comiques, enfin de toute espece, mais toujours brillans. Elle accoutuma les Dames & les Demoiselles de sa Cour à y figurer en représentant différens personnages, muets à la vérité, mais qui leur donnoient lieu de se vêtir d'une façon plus séduisante & plus capable de faire

Digitized by Google

briller leurs charmes, que n'étoit l'ancien habit françois ou le vêtement espagnol & italien, qu'on portoit habituellement alors à la Cour de France. Elle donna des bals, & insensiblement fit mêler aux danses basses & graves, qui étoient usitées en Italie, telles que la pavane & les branles doux & bien mesurés, des danses plus vives, telles que les gaillardes & les voltes. Les jeunes Seigneurs se permirent de faire des caprioles, des sauts, & ce que l'on appela alors, *des tordions*, *des ruades*, *des rus de vaches*, *des jetés*, *chassés*, *coupés*, *battus*, *pirouettes*, ou *balancés*, &c.; gentillesses qui étoient auparavant réservées aux seuls danseurs de profession. La politique Reine permit aux Dames & aux Demoiselles Françoises, de porter leurs jupes plus courtes, afin qu'on pût voir si elles formoient bien leurs pas : par conséquent on se trouva à portée de juger de la petitesse de leurs pieds, de l'élégance de leur chaussure; on put même soupçonner la finesse de leur jambe. A la faveur des habits de bal & des différentes mascarades, on commença, à la Cour de France, à pouvoir raisonner sur la beauté & la rondeur des bras des Dames, sur la blancheur &



Digitized by Google

la perfection de leur col & de leur gorge.

Marguerite de Valois, fille de Catherine de Médicis, & premiere femme d'Henri IV, étoit douée de toutes les perfections qui peuvent faire briller dans les bals & dans les fêtes publiques. Elle y parut avec autant d'éclat que de goût, en brava tous les dangers avec intrépidité, & donna de si grands exemples à la jeunesse de l'un & l'autre sexe, que bientôt les bals de la Cour devinrent de véritables amusemens, au lieu qu'auparavant ce n'étoit que de tristes cérémonies.

Catherine de Médicis eut encore l'honneur d'imaginer les bals masqués. On connoissoit déjà les mascarades; mais on ne les avoit pas encore rapprochées des bals & de la danse. Il est certain que, par cette invention, cette Reine a infiniment augmenté la somme des plaisirs de notre Nation : & quelle Princesse étoit plus qu'elle faite pour tirer parti du masque ?

Ce fut en 1565 que Catherine de Médicis étala sa magnificence & fit connoître à quel point elle avoit porté le luxe à la Cour de France, en recevant à Bayonne la Reine d'Espagne, Elisabeth, sa fille aînée. C'étoit en 1559, au milieu des

Digitized by Google

fêtes occasionnées par son mariage, qu'Henri II avoit été tué. Six ans après, Catherine ayant jugé à propos de faire voyager son fils Charles IX dans les Provinces de son Royaume, & de l'y accompagner, fit proposer à la Reine sa fille une entrevue sur la frontiere, & elle eut lieu à Bayonne. Elisabeth y vint accompagnée du Duc d'Albe, Grand Maître de sa Maison, & d'un grand nombre de Seigneurs & Dames Espagnols, & eut la satisfaction de revoir sa mere, ses trois freres, & sa jeune sœur Marguerite de Valois. Les Ducs de Lorraine, de Savoie, & ce qu'il y avoit à la Cour de France de plus brillant de l'un & l'autre sexe, accompagnerent Charles IX & Catherine. Ils resterent à Bayonne pendant quelques jours; les matinées se passoient, dit-on, en conférences politiques & secretes, dans lesquelles on prétend que fut résolu le massacre de la St. Barthelemi, qui n'eut pourtant lieu que sept ans après, & chaque après-dînée étoit marquée par quelques fêtes de différent genre. Enfin, Catherine résolut d'en donner une dans laquelle elle réunit tous les plaisirs & excita l'admiration & la jalousie même des Espagnols. Elle choisit, pour le théatre de cette

Digitized by Google

fête, une Isle située au milieu du fleuve de l'Adour : elle étoit entiérement garnie de bois de haute-futaie ; Catherine fit percer, tailler & arranger ce bois, de maniere qu'il fut partagé en différens bosquets. Au centre de l'Isle, on avoit laissé vide une place considérable, à laquelle aboutissoient douze allées taillées en berceau : au milieu de cette place, on avoit construit un sallon vaste & magnifique, dans lequel se donna d'abord un souper, & ensuite le bal. La table à laquelle se placerent le Roi & les Reines, n'étoit que de douze couverts; elle étoit servie par les Filles d'honneur de Catherine, vêtues galamment, soit en Nymphes des bois, soit en Naïades. Elles mettoient les plats sur la table & servoient à boire; mais on leur évitoit la peine d'aller les chercher bien loin ; car elles étoient elles-mêmes servies, dit la relation, par des Gentilhommes servans, habillés en Satyres, qui, en sortant du bois, leur apportoient tout ce qu'elles devoient présenter. Il y avoit, dans les différens bosquets, d'autres tables servies pour les différentes personnes des deux Cours. Le festin royal étant fini, la table fut enlevée & le sallon préparé pour le bal, avec

Digitized by Google

une promptitude qui parut tenir de la féerie. Le jour étant tombé, non seulement le sallon & le rond dont il occupoit le centre, mais toutes les allées du bois furent illuminés avec des lanternes suspendues à des guirlandes & à des festons de fleurs, attachés d'un arbre à l'autre. La musique se faisoit entendre sans se laisser voir, ce qui ajoutoit encore aux charmes du prestige. Le bal commença d'abord, avec quelques cérémonies, par les danses graves, seules connues à la Cour d'Espagne, & qui étoient également d'usage en France sous les regnes précédens; mais bientôt on passa à des danses plus gaies. Non seulement on exécuta des courantes françoises, mais des gaillardes & des voltes; enfin, on vit arriver différens quadrilles de danseurs & de danseuses, habillés suivant le costume des paysans & bergers, habitans des diverses Provinces de France. Chacune de ces petites troupes exécuta des danses particulieres à son pays: ainsi, les Bas-Bretons danserent des passe-pieds, que l'on appeloit *trihori*; les Provençaux des tambourins & des rigaudons; les Béarnois & les Basques des voltes & d'autres danses de leur pays, en s'accompagnant

Digitized by Google

avec leurs tambours; les Dauphinois des gavottes, & les Auvergnats des bourrées; les Poitevins, les Lorrains, les Bourguignons, & ceux de quelques autres Provinces, les branles qui leur étoient propres; les Angevins des menuets; enfin, les peuples voisins de l'Allemagne danserent des allemandes. Cette variété de danses provinciales eut, avec raison, un si grand succès, que depuis cette époque, on la fit entrer dans tous les bals. Les jeunes gens de qualité qui étoient nés dans les Provinces où elles étoient en usage, affecterent de les protéger & de les exécuter mieux que d'autres, & les bals en devinrent infiniment plus vifs & plus gais. C'est dans les Mémoires de Marguerite de Valois que l'on trouve la description de cette fête, aux plaisirs de laquelle rien n'eût manqué, si, au moment qu'ils étoient le plus animés, il ne fût survenu un orage qui la troubla, inonda toute l'Isle, & força les deux Cours à se retirer en assez grand désordre.

Il paroît que la danse se soutint sur le même pied en France, tant à la Cour qu'à la ville & dans les Provinces, jusques à la fin du siecle; du moins les Mémoires du temps ne nous fournissent-ils

Digitized by Google

rien de nouveau à ce ſujet juſqu'en 1590 & 1596, temps où parut le livre de l'*Orchéſographie*, que j'ai annoncé ci-deſſus, & dont je vais tirer des remarques ſur les danſes qui étoient uſitées juſques à la fin du regne d'Henri IV. Je rangerai ces remarques par ordre alphabétique, pour éviter la ſéchereſſe attachée à la méthode, qui peut-être ſeroit déplacée dans un article concernant un Art auſſi léger. Tout ce que je vais dire ne ſera pas exactement copié de l'Ouvrage de Thoinot Arbeau, mais quelquefois puiſé dans d'autres bonnes ſources.

---

*ANECDOTES ſur l'état de la danſe en France, à la fin du ſeizieme ſiecle, rangées par ordre alphabétique.*

IL y a long-temps que l'on danſe des allemandes en France. Cette eſpece de danſe n'a jamais pu être miſe au nombre de celles graves & ſérieuſes que l'on danſoit autrefois à la Cour; d'un autre côté, elle n'eſt pas des plus légeres, mais du moins elle eſt vive & gaie. *Thoinot Arbeau* a fait

Digitized by Google

imprimer l'air d'une Allemande de ſon temps.

On appeloit, au ſeizieme ſiecle, *baſſes danſes*, toutes celles dans leſquelles on ne s'élevoit pas; elles étoient pour la plupart aſſez ſérieuſes. Thoinot Arbeau nous a conſervé les airs de quatre baſſes danſes; l'une étoit intitulée : *Jouiſſance vous donnerai*; la ſeconde, *la toute frelore*; la troiſieme, *confortez-moi*, & la quatrieme, *la patience.* C'étoient ſans doute les premiers mots des paroles faites ſur ces airs. Le même Auteur nous apprend qu'on prenoit dans une autre acception le mot de *baſſe danſe*; il exprimoit quelquefois ſeulement une partie de certaines danſes qui commençoient doucement & finiſſoient plus vivement. Elles ſe partageoient en trois parties; l'air & le goût de chacune étoient différens : on commençoit par la *baſſe danſe*, on continuoit par ce que l'on appeloit *le retour de la baſſe danſe*, & on finiſſoit par une expreſſion plus vive, plus animée, &, pour tout dire, plus grimacée. C'eſt ce que Thoinot Arbeau nomme *le tordion.*

*La bourrée* eſt une danſe originaire d'Auvergne. Il eſt certain qu'elle étoit con-

Digitized by Google

nue au ſeizieme ſiecle. Je ne ſais pourquoi Thoinot Arbeau ne nous en a point donné la muſique; mais nous la connoiſſons d'ailleurs. Cette danſe eſt à préſent oubliée; mais elle a donné ſon nom à un pas qui eſt encore en uſage; c'eſt *le pas de bourrée*; il s'appeloit autrefois *fleuret*.

*Les branles* ſont peut-être les danſes françoiſes les plus anciennes & qui étoient autrefois les plus communes. Tous les bals commençoient par eux. Le caractere général du branle étoit que chacun ſe tînt par la main, & que, ſe balançant réciproquement les bras, les danſeurs avançaſſent quelques pas, puis en reculaſſent autant; malgré cela, on diſtinguoit un aſſez grand nombre d'eſpeces de branles. Dans les branles doubles, on répétoit, à pluſieurs repriſes, les premieres meſures de l'air, & les danſeurs avançoient & reculoient autant de fois. Dans le branle ſimple, on n'avançoit & on ne reculoit qu'une fois. Dans le branle gai, les pas ſe faiſoient avec plus de vivacité, & on avoit, dit Arbeau, toujours un pied en l'air. Dans les branles de Bourgogne, la troupe danſante ſe portoit, tantôt à droite, tantôt à gauche. Ceux appelés *du haut Barrois* étoient mêlés de ſauts & de bonds, par

conséquent beaucoup plus vifs que les autres. Il y en avoit de particuliers à certains petits cantons, tels que Montierender, en Champagne. La Province de Hainaut & le Comtat d'Avignon avoient aussi les leurs. Les branles de Poitou étoient fameux, & on y observoit de marcher toujours à gauche & jamais à droite. Il y avoit des branles particuliers pour la Bretagne, indépendamment des passe-pieds. Les branles d'Ecosse avoient été rapportés de ce pays-là par les François, qui y avoient fait la guerre du temps du Roi Jacques V & pendant la minorité de Marie Stuart sa fille. Le branle de Malte tiroit aussi son origine du temps où grand nombre de Chevaliers François avoient passé dans cette Isle, lorsqu'elle étoit assiégée par les Turcs. Une espece de branles différens de ceux que je viens de nommer, c'étoient les branles coupés, ainsi appelés, à ce que je crois, parce que les bandes qui les dansoient se partageoient en deux, qui s'avançoient les unes vis-à-vis les autres. Arbeau en fait connoître plusieurs de cette espece, tels que ceux de *Cassandre*, de *Charlotte*, de *Pinagai*, de *Laridan*, & le branle coupé de la *guerre*. D'autres branles non coupés avoient des noms

Digitized by Google

noms particuliers qu'ils tiroient de certaines circonstances ; par exemple, le branle des Lavandieres s'appeloit ainsi, parce qu'en le dansant, on frappoit des mains, & on imitoit le bruit que font les Blanchisseuses des environs de Paris, en battant le linge. Dans le branle des sabots, on imitoit aussi avec les pieds le bruit que font les saboticrs en marchant sur le pavé. Dans celui des chevaux, le danseur, en regardant sa danseuse, imitoit le hennissement des coursiers, & faisoit en même temps de petits sauts qui avoient l'air de ruades. Enfin, dans le branle des chandeliers ou des brandons, le danseur portoit un flambeau d'une main & tenoit sa dame de l'autre. Ce n'étoit point du tout par plaisanterie ni par gaieté qu'on avoit introduit cet usage de danser un branle avec un flambeau à la main; au contraire, c'étoit une cérémonie qui caractérisoit les fêtes les plus solennelles, & dont l'objet étoit le plus respectable. On ne dansoit jamais ce branle que sur des airs très-sérieux, & au son des timbales, des trompettes & des hautbois. On ne manquoit pas de le danser aux couronnemens & aux mariages des Rois, des Princes, & des grands Seigneurs. Il entroit même dans



Digitized by Google

quelques cérémonies religieuses : on appeloit les bals qui commençoient par ce branle, *bals aux brandons.* Aucune espece de danses n'a paru plus faite pour être mêlée de chansons que les branles ; aussi y avoit-il des paroles sur presque tous les airs de ce genre, & il y en a beaucoup qui sont nommés par Thoinot Arbeau, & qui ont pris de ces paroles les noms sous lesquels ils sont connus. Tels sont le branle *des pois*, celui *des hermites*, celui *de la moutarde*, & celui de *l'official.* Mais il n'en est pas de même du branle *de la haie*; il tiroit son nom de ce que tous les danseurs & les danseuses marchoient à la suite les uns des autres ; c'est ce que l'on a appelé depuis *branle à mener*, parce qu'il y avoit toujours à la tête un danseur qui menoit le branle. Ordinairement il chantoit un couplet, & les autres lui répondoient en chœur & en dansant. On appeloit aussi ces branles, *branles de sortie*, parce que c'étoit par eux que finissoient les bals, qui commençoient par des branles simples.

*La cabriole* ou *capriole* (le premier de ces mots est actuellement en usage ; mais au seizieme siecle on disoit toujours capriole) n'est pas une danse, mais un mou-

Digitized by Google

vement ou ſaut de danſeur, qui, avant le ſeizieme ſiecle, n'étoit pas même pratiqué par les danſeurs de profeſſion; il devint à la mode à la Cour de Catherine de Médicis, d'abord pour les gens du métier, enſuite pour les jeunes gens de qualité qui ſe piquoient de bien & légérement danſer. Enfin, il y eut des dames & des demoiſelles qui ſe haſarderent à faire des cabrioles, au grand ſcandale des graves perſonnages de l'ancienne Cour. Ce fut alors qu'on ſe récria bien plus qu'auparavant ſur la licence qui s'introduiſoit à la Cour de France: on donna au mot cabriole toute ſorte d'interprétations malignes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que ce mot vient du latin *caprec-lus*; qui veut dire chevreuil ou chevreau, ou du françois, *cabri*, nom que l'on donne à ces animaux dans quelques-unes de nos Provinces. Ce terme a été connu dans l'art du manége auſſi-tôt que dans celui de la danſe; on dit qu'un cheval cabriole, lorſqu'en ſautant il montre ſes quatre fers: quand il reſte appuyé ſur les pieds de devant, & ne montre que ceux de derriere, cela s'appelle une *ruade*. Thoinot Arbeau a compté les ruades humaines parmi les pas de danſe.

On appeloit *canarie* une danſe dont l'air nous a été conſervé par Thoinot Arbeau; mais ce n'eſt pas parce que cet air imitoit le chant des ſerins de Canarie qu'on l'appeloit ainſi, c'eſt plutôt à cauſe que l'on employoit dans la danſe même les contorſions que faiſoient les Negres ſauvages qui habitoient autrefois les Iſles Canaries, à quelque diſtance des côtes d'Afrique: ces Iſles avoient été découvertes dès le quatorzieme ſiecle, plus de cent ans avant l'Amérique, ou plutôt elles avoient été retrouvées; car on prétend que c'étoient les Iſles Fortunées, ſi renommées chez les Anciens. Nos François, ſur-tout ceux de Dieppe, y faiſoient de fréquens voyages; & c'eſt de là que les premiers Negres vinrent en France.

Je ne parlerai des contredanſes que pour aſſurer qu'elles n'étoient point en uſage en France au ſeizieme ſiecle. Cette eſpece de danſe eſt originairement angloiſe, comme le mot même l'indique; *country-danſe* veut dire en anglois, danſe de payſans ou de villageois; ſelon toute apparence, ce n'eſt que ſous le regne de Louis XIV qu'elles ont paſſé d'Angleterre en France.

*La courante*, qui eſt actuellement abſolument paſſée de mode, parce qu'elle

Digitized by Google

a été trouvée trop ſimple & trop uniforme, eſt cependant une de nos anciennes danſes françoiſes; elle a été une des plus eſtimées pendant la plus grande partie du beau regne de Louis XIV; au ſeizieme ſiecle, elle étoit regardée comme une danſe vive & gaillarde, parce qu'il falloit ſautiller à chaque pas. Thoinot Arbeau dit que dans ſa jeuneſſe on danſoit la courante à ſix, trois hommes & trois femmes. Mais dans le dix-ſeptieme ſiecle on ne la danſoit plus communément qu'à deux. Il y avoit des courantes figurées qui avoient des noms particuliers, telles que *la Dauphine*, *la Ducheſſe*, *la Boccane*. Tout cela eſt oublié depuis la fin du regne de Louis XIV.

On aura peine à reconnoître d'abord une danſe tout à fait militaire, qui nous eſt indiquée par Thoinot Arbeau ſous le nom de *danſe des bouffons*, ou des *mataſſins*; cependant lorſqu'on en lit la deſcription dans ſon livre, on reconnoît quels étoient vraiment l'objet & le ſujet de cette danſe. Les Italiens, en l'inventant, avoient prétendu renouveler l'ancienne danſe pyrrique, ſi fameuſe & ſi connue chez les Grecs, & celles des Saliens ou Prêtres de Mars inſtitués par le Roi Numa, qui célébroient des fêtes guerrieres, dont les



Digitized by Google

danſes faiſoient partie. Les Saliens les exécutoient en tenant à la main des épées ſacrées, & portant au bras de petits boucliers qu'ils prétendoient être deſcendus du ciel. Cette eſpece de danſe, qui avoit une origine ſi illuſtre & ſi noble, étoit dégénérée, entre les mains des Italiens, en une eſpece de bouffonnerie; auſſi avoit-on appelé bouffons les danſeurs qui les exécutoient avec de petits boucliers de bois léger ou d'oſier, couverts de papier doré ou argenté, & des épées qui paroiſſoient brillantes & dangereuſes, & qui, au fond, n'étoient ni piquantes ni tranchantes. Une partie de leur corps paroiſſoit nue, & l'autre couverte des pieces d'une armure factice qui eût été peu propre à les garantir d'armes vraiment offenſives. Thoinot Arbeau, non ſeulement nous fait une deſcription fort exacte de cette danſe, en nous en expliquant les divers pas, les attitudes, les poſtures, les paſſes, & nous apprenant qu'elle s'exécutoit à deux, à quatre, à ſix, & à huit; mais il a ſoin de nous en donner l'air, & les figures des danſeurs, gravées en bois aſſez joliment. Comme ces danſeurs feignoient quelquefois d'être bleſſés, & d'autre fois morts, on les appela en Eſ-

Digitized by Google

pagnol, Mataſſins, de deux mots de cette langue, qui ſignifient *feints morts*. Henri II, étant à Lyon, vit une de ces danſes, & en fut, comme je l'ai dit ailleurs, ſi ſatiſ-fait, qu'il voulut la revoir pendant trois jours conſécutifs, ce qui la mit en vogue; mais on doit remarquer qu'elle ne fut ja-mais exécutée par la Nobleſſe Françoiſe, qui, accoutumée aux combats effectifs, dédaigna de s'abaiſſer à la bouffonne-rie ſur un ſujet ſi noble, & en laiſſa l'uſage aux danſeurs de profeſſion.

L'eſpece de danſe que l'on appeloit *gaillarde* au ſeizieme ſiecle, & que quel-ques Auteurs prétendent avoir été auſſi nommée *romaneſque*, parce que la pre-miere gaillarde paſſa de Rome en France, ne portoit ce nom, qui ſemble caractériſer la gaieté, que par comparaiſon avec la *pavane* & les autres baſſes danſes en uſage auparavant; car les gaillardes de ce temps ne nous paroîtroient pas aujour-d'hui bien vives & bien plaiſantes. On nommoit auſſi gaillarde, la derniere par-tie des baſſes danſes qui, commençant fort lentement, s'animoient un peu ſur la fin : ainſi, priſe dans ce ſens, c'étoit la même choſe que le *tordion*; auſſi Thoinot Arbeau dit-il qu'on ſe ſervoit des mêmes

airs pour l'un & pour l'autre. On trouve dans l'Orchéſographie les airs de ſept ou huit gaillardes intitulées, *la Traditore mi-fa-morire* (1), l'*Antoinette*, la *baiſons-nous belle*, la *ſi j'aime ou non*, la *Fatigue*, la *Milanoiſe*, la *j'aimerois mieux dormir ſeulette*, & *l'ennui qui me tourmente*.

La *gavotte* eſt une eſpece de danſe que l'on prétend venir du Lyonnois ou du Dauphiné : les airs de ce genre ſont gais, & on les connoît encore, quoique l'ancienne gavotte, telle qu'elle s'exécutoit au ſeizieme ſiecle, ne ſoit plus de mode. On en trouve l'air dans l'Orchéſographie de Thoinot Arbeau.

Cet Auteur ne parle pas du *menuet*, & n'en donne point l'air : il eſt pourtant probable que cette danſe, d'origine françoiſe, & que les danſeurs de cette Nation ſe piquent d'avoir pouſſé au plus grand degré de perfection, étoit déjà connue avant 1600, puiſque nous ſavons que les premiers airs de menuet ſont de Ducoroy, qui a eu une grande réputation ſous les regnes de Charles IX & d'Henri III, &

(1) Les paroles de cet air étant Italiennes, il y a lieu de croire qu'elles indiquent la premiere gaillarde venue d'Italie en France.

Digitized by Google

qui eſt mort avant Henri IV. Mais Thoinot Arbeau n'eſt pas la ſeule ſource où nous pouvons puiſer les premiers airs de nos menuets. Le caractere de cette danſe eſt de n'avoir que trois pas ou mouvemens, un coupé, un relevé, & un balancement. On ne doit jamais ſauter ni *ſautiller* en danſant le menuet; auſſi eſt-ce lui qui a rendu à la danſe françoiſe la nobleſſe & la décence dont elle s'étoit écartée dans le tourbillon de la Cour trop voluptueuſe & trop vive de Catherine de Médicis.

La *moriſque* étoit une ſorte de danſe dont le nom indique l'origine. Les Eſpagnols, après l'avoir reçue des Maures leurs conquérans, l'avoient introduite en France; elle étoit naturellement gaie, & même bouffonne; auſſi n'y eut-il d'abord que des danſeurs de profeſſion qui l'exécutaſſent, en s'habillant d'une façon groteſque & ridicule, & s'accompagnant avec des caſtagnettes. Par la ſuite, la moriſque fut reçue dans les grands ballets, & les perſonnes les plus qualifiées de la Cour, Dames & Demoiſelles, ſe plurent à la danſer, avec un peu plus de décence que les danſeurs ordinaires, quoique toujours contre l'avis des gens auſteres. Un des

Digitized by Google

caracteres de cette danſe étoit de battre, avec quelque bruit, les talons les uns contre les autres.

On a toujours reconnu dans la danſe pluſieurs pas ſimples & principaux, d'où dérivent tous les autres, & on en a communément compté cinq qui n'ont jamais varié : quant aux compoſés, ils ont, pour ainſi-dire, ſuivi les âges de la danſe. Thoinot Arbeau, qui eſt le ſeul qui ait fait imprimer des inſtructions ſur la danſe au ſeizieme ſiecle, explique fort mal quels ſont ces pas & la maniere de les exécuter ; mais on a publié depuis ſur cet Art des leçons plus méthodiques & plus utiles ; ce qui eſt encore mieux, il y a depuis long-temps en France des Maîtres capables de les faire exécuter à leurs écoliers avec toute la grace & le bon goût convenables à l'état de ceux & celles à qui ils apprennent à danſer, & aux circonſtances où ils peuvent ſe trouver. Ces excellens Maîtres n'ont peut-être d'autre guide qu'une ſimple routine, mais confirmée par l'expérience, & accommodée au goût du jour ; cette routine vaut peut-être mieux, pour remplir ſon objet, que les regles qui ont été ou pourroient être écrites.

Digitized by Google

J'ai déjà dit que les *passe-pieds* étoient originaires de Bretagne, & l'on prétend que le menuet doit son origine au passe-pied. Les Historiens de la danse sont fort embarrassés de savoir si le passe-pied Breton est la même danse que le *trihori*, qui est reconnu pour être la plus ancienne danse de Bretagne & peut-être de l'Europe. On lit dans les vieux romans, que le Roi Artus & tous les sages Chevaliers de la Table Ronde, la Reine Genievre & toutes ses Dames dansoient le trihori. Les savans Commentateurs avancent que cette danse étoit appelée en latin *saltatio trichorea*, soit parcequ'elle étoit divisée en trois parties ou exécutée par trois grouppes de danseurs qui, à la fin, devoient se réunir, ou parce que le concours de trois choses y étoit nécessaire; savoir, les chansons, le son des instrumens de musique, tels que le rebec & la vielle, & l'agilité des danseurs. Une étymologie bien plus simple, c'est qu'elle vient du Bas-Breton *triol* ou *trial*, qui veut dire, dans cette Langue, *trépigner*. On trouve dans l'Orchésographie un trihori de Bretagne; il n'est point dit que ce soit un passe-pied; mais nous en avons d'autres, intitulés ainsi, qui sont du seizieme siecle.

Digitized by Google

La *pavane* étoit la plus estimée des grandes & belles danses qui sembloient réservées aux Reines, aux Dames de leur Cour, & aux Seigneurs qui pouvoient figurer avec elles; aussi les Dames la dansoient-elles en robe longue & traînante, chargées de broderies & de pierreries, ayant quelquefois sur la tête des couronnes qui marquoient leurs dignités. Les Princes l'exécutoient avec de grands & riches manteaux, les Magistrats avec leurs longues robes, & les simples Gentilshommes en cape & en épée. La pavane est originaire d'Espagne ou d'Italie; la maniere de la danser répond à son étymologie : du mot *paon*, l'on a fait *pavane*, puis se *pavaner*, pour dire se *donner de grands airs*. En effet, la pavane ne consistoit, pour les pas, que dans un coulé & un marché; mais pour la façon de se tenir, dans un certain air de hauteur & de dédain. Brantome nous apprend que Marguerite de Valois exécutoit parfaitement cette danse. Ce fut sans doute la pavane que danserent les Peres du Concile de Trente, comme nous l'avons remarqué plus haut. Pendant le seizieme siecle, il n'y avoit point de grands bals sans qu'on y dansât la pavane, de même qu'actuelle-

Digitized by Google

ment il n'y en a point qui ne soit ouvert par des menuets. On trouve dans Thoinot Arbeau un air de pavane d'Espagne, & un autre de pavane françoise, dont la musique est à quatre parties, avec des paroles partagées en sept couplets, dont voici le premier & le dernier.

Belle, qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux,
Qui m'as l'ame ravie
D'un souris gracieux,
Viens tost me secourir,
Ou me faudra mourir.

Plutost on verra l'onde
Contre mont reculer,
Et plutost l'œil du monde
Cessera de brusler,
Que l'amour qui me poinct
Décroisse d'un seul point.

Le *rigaudon* est originaire de Provence. La danse qui porte ce nom est aujourd'hui assez négligée; mais les airs de ce genre, & sur-tout les pas, subsistent & sont très-usités dans les danses modernes. Pour former ce pas, on approche les deux pieds, on plie les genoux, & l'on se releve en sautant. Thoinot Arbeau ne nous a point

Digitized by Google

transfmis d'air de rigaudon; mais on en trouvé ailleurs.

Le *tambourin* ou *tabourin* eſt auſſi originaire de Provence, de Béarn, & du pays des Baſques. Comme je l'ai dit plus haut, c'eſt le nom d'un inſtrument ſur lequel on joue des airs très-vifs & très-gais; ils ſont encore bien connus, & on les aime.

Le *tordion* eſt le nom d'un mouvement de danſe le plus vif de tous ceux des danſes baſſes: Arbeau recommande de ne le pas employer avec trop de force & de vivacité, attendu qu'il eſt aiſé de porter ce mouvement juſques à un point indécent. Du reſte, le tordion eſt auſſi le nom d'une danſe entiere, dont cet Auteur nous a laiſſé l'air, la tablature & les pas, en convenant qu'elle reſſemble beaucoup à la gaillarde.

Il ne me reſte plus à parler que de la *volte*; c'eſt une danſe vive & légere, qui nous eſt, dit-on, venue d'Italie, mais qui convient parfaitement à la vivacité & à la légéreté françoiſes. Les voltes de Provence étoient les plus agréables; on en trouve un air dans l'Orchéſographie de Toinot Arbeau.

Digitized by Google

Après avoir ainsi exposé les traits que j'ai pu rassembler concernant les danses françoises usitées au seizieme siecle, je n'aurois plus qu'à en présenter les airs & des paroles faites pour ces airs mêmes. Le livre de Thoinot Arbeau & ceux de quelques Auteurs contemporains me fourniroient aisément les uns, & différens Chansonniers de ce temps-là feroient connoître les autres. Il ne s'agiroit que de les réunir; & si les principales personnes à l'amusement desquelles mon Ouvrage est destiné, le désiroient, il me seroit facile de les publier sous le titre de *Répertoire des bals de la Cour de Catherine de Médicis.*

Digitized by Google

*DES livres imprimés en françois pendant le cours du seizieme siecle, qui ont rapport aux Arts dépendans du Dessin, tels que la Sculpture, la Peinture, la Gravure, & l'Architecture; & des progrès de ces Arts jusqu'à l'année 1600.*

QUOIQUE tous les Arts qui appartiennent au Dessin, non seulement eussent déjà repris tout leur éclat au seizieme siecle en Italie, qu'ils fussent même déjà alors passés en France, & qu'ils y fussent cultivés, cependant nous n'avons qu'un bien petit nombre de livres qui aient été écrits dans notre Langue, au seizieme siecle, sur l'Art du Dessin, & sur ceux de la Peinture, de la Sculpture, & de la Gravure; il y en a davantage sur l'Architecture; mais je remets à en parler dans un article à part, que je consacrerai à l'Art seul de construire des édifices. En attendant, voici une légere notice des premiers.

*Albert Durer*, dont j'ai déjà fait mention dans un de mes volumes précédens, étoit Allemand; il naquit à Nuremberg en

1471,

Digitized by Google

en 1471, & mourut en 1528. Il a écrit en latin sur la Géométrie, la Perspective, l'Architecture civile & militaire, enfin, sur le Dessin. Il a fait un Ouvrage exprès sur les proportions de la figure humaine & sur l'Art de la *Pourtraicture*; il écrivit ce dernier Livre dans sa Langue naturelle, c'est-à-dire en Allemand : après sa mort, sa veuve le fit traduire en latin, & il l'a été depuis en françois. Nous voyons dans la Bibliotheque françoise de Duverdier, que cette traduction étoit faite dès avant 1585; cependant l'édition que j'en ai n'est que du commencement du dix-septieme siecle. C'est un véritable Livre de Dessin, mais très-savant, & par cela même très-obscur. Albert Durer étoit d'ailleurs le premier Peintre de son pays, le meilleur Graveur de son siecle, tant au burin sur cuivre, qu'en taille de bois. J'en parlerai bientôt à ce titre. Quoique le Livre que je viens de nommer ne soit pas écrit originairement en françois, si la traduction que nous en avons est vraiment antérieure à l'an 1585, c'est le plus ancien Ouvrage sur l'Art du Dessin que nous ayions en notre Langue.



Digitized by Google

Il en existe un autre sur le même sujet, dont l'Auteur étoit Peintre & Sculpteur François : il s'appeloit *Jean Cousin*; il mourut très-âgé, à Paris, en 1589. J'en parlerai aussi relativement à ses talens & à ses Ouvrages de Peinture & de Sculpture. Il est intitulé l'*Art de dessiner*, & accompagné, comme celui d'Albert Durer, d'un grand nombre de gravures en bois représentant des corps, des têtes, & des membres humains, traversés d'un grand nombre de lignes, propres à en faire connoître les proportions, & la maniere dont ils doivent être dessinés & représentés dans différentes attitudes. Je n'ai point l'édition originale de Jean Cousin; mais une seconde imprimée à Paris, *in-quarto*, sans date, revue & corrigée par François Jollain.

Nous n'avons, sur le Dessin, que les deux Ouvrages que je viens de citer. Quant à la Sculpture, *Hugues Sambin*, demeurant à Dijon, a publié un Livre de *termes* & de *statues*, imprimé à Lyon en 1572; & *Joseph Boilot* a aussi fait imprimer, en 1592, à Langres, un Ouvrage du même genre : mais ces deux livres peuvent être regardés comme aussi relatifs à l'Architecture qu'à la Sculpture.

Digitized by Google

Il paroît même que les Auteurs, qui étoient tous deux Architectes, les ont destinés à ceux qui exerçoient leur profession ; car d'ailleurs ils ne prescrivent aucune regle sur la maniere d'exercer l'Art de Sculpture.

*Jean Goujon*, qui a été le plus fameux Sculpteur François du seizieme siecle, a aussi fait un Ouvrage, ou plutôt des Dessins, pour être mis à la suite d'une traduction de Vitruve ; par conséquent ce Livre regarde l'Architecture. Nous n'avions donc, au seizieme siecle, aucun Livre françois sur la Sculpture, & nous ne pouvons pas même nous vanter d'en avoir davantage sur la Peinture, quoique dès lors plusieurs Auteurs Italiens eussent déjà écrit sur cette matiere, entre autres, le fameux *Léonard de Vinci*, mort en France en 1520 : mais son excellent Ouvrage sur la Peinture n'a été mis en françois que dans le dix-septieme siecle, ainsi que ceux du Vasari, d'Alberti, & de quelques autres.

Enfin, nous n'avons aucun Ouvrage en françois sur la Gravure avant 1600. Ainsi, pour instruire mes Lecteurs des progrès que les Arts ont faits en France pendant ce temps-là, il faut que j'aie recours à un genre d'Ouvrages aussi bons



Digitized by Google

à consulter que les Livres ; ce sont les statues, les tableaux & les gravures faits d'après les plus grands Maîtres dans l'Art du Dessin. Je vais en tracer légérement l'Histoire, en observant de ne parler que des Artistes qui ont vécu pendant le cours du seizieme siecle, & de ceux de leurs Ouvrages qui existent en France, & qu'on y peut voir aussi aisément qu'on peut se procurer les Livres imprimés dans ce siecle-là.

On ne peut être bon Peintre, Graveur, ni Sculpteur, sans savoir parfaitement dessiner; la Sculpture, la Peinture & la Gravure ne sont faites que pour rendre le simple dessin plus vrai, plus agréable, & plus durable. Il a donc été nécessaire que celui-ci reprît son ancienne perfection avant que les autres sortissent aussi de la barbarie. C'est ce qui est arrivé lors de la renaissance des Arts. On a d'abord retrouvé le bon goût du dessin, qui avoit passé jadis de la Grece dans Rome, & s'étoit ensuite perdu avec l'Empire Romain : on est ensuite parvenu à égaler les Anciens dans l'Art de la Sculpture, d'autant plus qu'une partie des chef-d'œuvres qu'ils avoient produits en ce genre, se trouvoit exister

Digitized by Google

encore dans les débris de l'ancienne Rome. On avoit au contraire peu de monumens de l'ancienne Peinture ; il a fallu, pendant quelque temps, chercher, tâtonner ; mais enfin, non seulement on est parvenu à peindre aussi bien que les Zeuxis & les Appelles, mais encore on a fait des découvertes, qui nous ont mis en état d'aller beaucoup plus loin. Celle de la peinture à l'huile nous assure un grand avantage sur les Anciens. Quant à la Gravure, notre supériorité est en quelque façon totale. Ce n'est pas que les Anciens ne sussent graver sur le bois & sur les métaux, & rendre ainsi leurs dessins fixes & durables; mais ils ne savoient pas, comme nous, multiplier ces gravures au moyen de l'impression. Ce n'est qu'au quinzieme siecle que l'on a imaginé d'imprimer sur le papier des dessins gravés. La gravure en bois nous a conduits à la découverte de l'Imprimerie, & après celle-ci, il n'a pas été bien difficile d'imaginer la gravure sur cuivre & en taille-douce.

Nous avons la preuve de l'état du dessin avant l'an 1500, dans les manuscrits que nous conservons précieusement dans nos bibliotheques; la plupart, indépendamment de ce qui y est écrit, renferment



Digitized by Google

des dessins coloriés. Jusques à la fin du treizieme siecle, rien de si mal dessiné que les figures & même les visages humains qu'on voit dans ces manuscrits: mais au quatorzieme, on commence à remarquer quelques traits dans les physionomies, qui les caractérisent & les rendent souvent même très-expressives; enfin, au quinzieme siecle, les hommes & les animaux sont communément bien dessinés & bien rendus; &, en avançant dans ce siecle, on s'apperçoit que les Dessinateurs possédoient déjà, jusques à un certain point, l'art des ombres & celui de la perspective.

Je ne connois aucuns dessins en feuilles des Peintres plus anciens que le seizieme siecle; ceux qui leur sont antérieurs n'ont pas sans doute été jugés dignes d'être conservés : au contraire, on garde avec soin & on étudie ceux des grands Peintres, depuis Raphaël, parce que l'on prétend y trouver les premiers effets de leur goût & de leur génie, & l'empreinte de leur caractere particulier. Quelquefois ces dessins ne présentent qu'une seule figure, ou même seulement quelques parties du corps humain; alors ils s'appellent *études*.

Quelquefois aussi ils renferment l'or-

Digitized by Google

donnance entiere d'un grand tableau. Dans ce dernier cas, ils sont bien plus précieux. Il faut être connoisseur pour distinguer la touche d'un Maître dans un simple dessin; cependant on parvient à s'en assurer sans le secours du coloris. Il y a des dessins à la plume, à un & à plusieurs crayons, & de coloriés : on peut en trouver de ces différentes especes dès le quinzieme siecle; mais ce n'est que plus tard que l'on a imaginé les dessins lavés, ceux *estompés*, c'est-à-dire, dont les ombres sont fondues avec du crayon mis en poudre, de maniere qu'il ne paroît aucunes lignes sensibles ; & enfin, les dessins en grisaille ou camayeu, & en clair obscur, c'est-à-dire, rehaussés de blanc sur un fond noir ou bleu.

La Sculpture étoit déjà, au commencement du seizieme siecle, ramenée au bon goût des Anciens. Comme les modeles n'avoient point manqué, on les avoit heureusement imités. *André Pisani*, mort à Florence en 1489, avoit déjà fait de belles statues dans cette ville. *Donato*, appelé vulgairement le *Donatello*, avoit fondu à Venise une magnifique statue équestre, & exécuté en marbre une figure



Digitized by Google

de Judith coupant la tête à Holopherne, qui avoit passé pour une merveille. *Bruneleschi* & *Verrochio* s'étoient fait des réputations, non seulement pour les figures entieres, mais pour les bas-reliefs; cependant aucun grand Sculpteur ne s'étoit encore élevé en France, & les Ouvrages de ceux d'Italie n'avoient point été transportés chez nous. Les statues & les bas-reliefs de nos Cathédrales & autres Eglises, des Palais de nos Rois, ou des Châteaux de nos grands Seigneurs étoient grossiérement travaillés, soit en bois, en pierre, en bronze, & quelquefois en or & en argent, pour décorer des reliquaires; mais on ne voyoit presque aucune statue en marbre, & l'on ne connoissoit point l'art de les mouler en plâtre, que l'on appelle *Plastique* : quelquefois, rarement & difficilement, les mouloit-on en cire. Tout ce que nous connoissions en fait de Sculpture, avoit conservé le goût gothique, pesant & mal dessiné des siecles barbares. Enfin, au seizieme siecle, nous eûmes en France des Sculpteurs estimables; & le bon goût dans cet Art s'y est tellement affermi, qu'après avoir égalé les Sculpteurs Italiens, nous pouvons aujourd'hui nous vanter de les surpasser.

La Peinture commença à se relever

Digitized by Google

dans le treizieme ſiecle, par *Cimabué*, Florentin, qui naquit en 1240, & mourut en 1300; mais comme il ne peignoit qu'à freſque & en détrempe, ſes Ouvrages ne purent guere être connus en France. Dans le même ſiecle, un autre Florentin, nommé *Taffi*, imagina *la Moſaïque*, mais groſſiere & composée de gros dés de verre: on en voit encore des exemples dans les voûtes de l'Egliſe de Saint Marc, à Veniſe, & dans celle de Sainte Sophie, à Conſtantinople. Cette invention ne fut point imitée en France, & à peine ſommes-nous parvenus aujourd'hui à exécuter ce beau genre de peinture, qui s'eſt infiniment perfectionné à Rome.

Un nommé *Buffalmaco*, Florentin, Diſciple de Taffi, qui ne mourut qu'au quatorzieme ſiecle, imagina le premier de faire partir de la bouche de ſes perſonnages, des rouleaux ſur leſquels il écrivoit ce que ceux-ci devoient dire; quelquefois l'on liſoit leurs noms à leurs pieds, ou à côté de leurs figures; preuve bien évidente de l'ignorance de ſon ſiecle. C'eſt tout ce que les Peintres françois, auſſi foibles que Taffi, imiterent de lui. Cette ridiculité ſe remarque dans nombre de nos anciens Livres d'Egliſe, d'Heures, & de ma-

nuſcrits du quatorzieme ſiecle, auſſi bien que ſur nos vieilles tapiſſeries.

*Giotto*, Peintre Romain, mort en 1336, âgé de ſoixante ans, étoit Diſciple de ceux dont je viens de parler, & eut une ſorte de réputation; je doute qu'aucun de ſes Ouvrages ait paſſé juſqu'à nous, quoiqu'on prétende reconnoître un de ſes tableaux dans la collection de ceux du Cabinet du Roi.

*Lippo* ou *Lippi* perfectionna le coloris, & fut aſſaſſiné par la jalouſie qu'inſpirerent ſes talens. Au commencement du quinzieme ſiecle, un Peintre d'Arezzo en Toſcane, nommé *Spinello*, pouſſa, dit-on, les connoiſſances dans ſon Art juſqu'à repréſenter Lucifer d'une vérité ſi effrayante, qu'il en fut lui-même épouvanté; la tête lui tourna, & il mourut fou. Quelques peintures à freſque, & quelques miniatures qui ornent nos anciens manuſcrits, nous prouvent que ce Peintre eut beaucoup d'imitateurs en France, qui, ne pouvant parvenir à peindre des Anges, réuſſirent, comme Spinello, à faire d'horribles figures de diables.

Au milieu du quinzieme ſiecle, *Jean Van Eyck*, dit *de Bruges*, inventa la Peinture à l'huile; & cette admirable invention

Digitized by Google

ne fut pas long-temps confinée dans les Pays Bas : un Peintre Sicilien, appelé Antoine ou *Antonello*, de Messine, la transporta dans l'Italie. Alphonse, Roi de Naples, posséda les premiers tableaux de cette espece. Un certain Dominique déroba le secret d'Antonello, passa à Venise, & y fut assassiné par un homme qu'il ne reconnut pas. Il se fit porter dans sa maison, & mourut dans les bras de celui qu'il croyoit son meilleur ami ; c'étoit justement celui qui lui avoit ôté la vie. Cependant la peinture à l'huile devint commune ; *Jacques Bellini*, Vénitien, fut le premier Peintre de son temps ; il mourut en 1470 : il eut deux fils ; *Gentil Bellin*, l'aîné, ne mourut qu'en 1501, mais âgé de quatre-vingt-ans ; ce fut lui qui, s'étant trouvé à Constantinople lors de la prise de cette ville, fut non seulement épargné, mais même parfaitement bien traité par le Conquérant Mahomet II. Ce Souverain barbare voulut bien raisonner avec lui sur son Art ; mais il l'effraya beaucoup, en faisant couper en sa présence plusieurs têtes, uniquement pour lui faire remarquer comment le sang jaillissoit & les peaux se retiroient en pareille circonstance. Gentil Bellin retourna à Venise ; la République le fit Chevalier de Saint

Digitized by Google

Marc. *Jean Bellin*, cadet de Gentil, eut l'honneur d'être le Maître du *Giorgion*, qui le fut du *Titien*; il mourut en 1512.

*Leon Baptiste Alberti*, de Florence, est illustre comme Peintre, Sculpteur, & Architecte; il a écrit des Ouvrages sur ces trois Arts, qui ont été imprimés en latin, en italien, & en partie traduits en françois. J'aurai occasion au moins de parler de ceux sur l'Architecture.

*Dominique Ghirlandai*, d'abord Orfévre, ensuite Sculpteur en bas-relief, & Peintre, eut l'honneur d'être le Maître du grand *Michel-Ange*, & mourut en 1593.

*André Verrochio*, aussi Orfévre, Sculpteur, Peintre, & de plus Graveur, Géometre, & Musicien, peut se vanter d'avoir eu pour Disciples *Léonard de Vinci*, & *Pierre Perugin*, Maître de Raphaël.

*André Manteigne*, de Padoue, fut d'abord Berger; mais ensuite se trouvant des talens naturels pour la Peinture, il les cultiva avec le plus grand succès; & ce fut lui qui, s'il ne l'imagina pas, perfectionna du moins la Gravure au burin, qu'il exécuta d'abord sur des planches d'étain, & ensuite sur des planches de cuivre. Il fut le premier qui fit des estampes sur ses propres dessins, & réunit les talens de Dessinateur, de Peintre & de

Graveur. Il étoit gendre de Jacques Bellin, & beau-frere de Gentil & de Jean. Il ne mourut qu'en 1517, dans un âge fort avancé.

Voyons maintenant ce que le seizieme siecle peut nous offrir d'anecdotes intéressantes concernant les Dessinateurs, Sculpteurs, Peintres & Graveurs ; en observant toujours de ne point sortir des bornes de ce siecle, de parler de préférence de nos Artistes nationaux François; &, si je m'occupe des étrangers, de préférer ceux dont les Ouvrages sont continuellement sous nos yeux, soit en originaux, soit en copies, de façon qu'ils doivent être aussi connus en France, & souvent plus que les François mêmes.

Je commencerai par les Italiens, qui ont été nos Maîtres dans ces Arts; je parlerai ensuite des Flamands, qui ont formé une Ecole illustre avant que les François aient pu se vanter d'en avoir une; enfin je ferai connoître ceux de nos compatriotes qui se sont les premiers distingués en ce genre. En traitant de chacune de ces Ecoles, je suivrai l'ordre chronologique de préférence à l'alphabétique, persuadé que le premier est plus propre à faire connoître le progrès de

Digitized by Google

grand besoin. D'ailleurs il n'a jamais cherché à les faire riches, car il étoit persuadé que les grands personnages devoient se faire connoître plutôt par la beauté & la noblesse de leurs traits & de leurs attitudes, que par la magnificence de leurs ajustemens. Le dessin de Raphaël est correct; mais on reconnoît, sur-tout dans ses premiers tableaux, la peine qu'il a prise à dessiner ses contours : on reproche à son pinceau d'être un peu sec; & il manquoit encore à Raphaël, ou plutôt à son siecle, quelque chose du côté du coloris; mais quand il auroit encore de plus grands défauts, de quoi ne nous dédommageroit-il pas par la beauté & la noblesse de la composition?

Le Poussin a pourtant osé dire que si Raphaël étoit un Ange à l'égard des Peintres modernes, ce n'étoit qu'un âne comparé aux grands Peintres Grecs. Ce jugement est trop sévere; cependant il faut convenir qu'à certains égards les tableaux de Raphaël sont au dessous des peintures antiques, & qu'à d'autres, il n'est pas plus avancé que les Artistes Grecs, parce qu'il y a des découvertes en Peinture qui n'étoient pas faites de son temps, & qui, à plus forte raison, étoient inconnues aux Anciens. On

Digitized by Google

On prétend que le Pape Jules II vouloit le faire Cardinal, au moins le lui faisoit-il espérer; ce qui empêcha, dit-on, Raphaël de se marier, mais non pas d'avoir un goût si violent pour les femmes, qu'il abrégea ses jours, & mourut, comme je l'ai dit plus haut, à l'âge de trente-sept ans. Il a laissé grand nombre de disciples; je parlerai des principaux. Comme Raphaël étudia & travailla assidument & de bonne heure, on a de lui grand nombre de dessins; les uns ne sont que des études de corps ou de têtes; les autres des esquisses ou cartons pour des tableaux entiers. On en trouve dans tous les cabinets des curieux de l'Europe, sur-tout en France; mais sans vouloir en décrier aucun en particulier, il est certain qu'il y en a beaucoup de faux: on s'y trompe souvent & aisément, par une raison qui fait honneur à Raphaël, c'est que ce grand Maître n'est point maniéré, que ses dessins sont parfaitement conformes à la Nature, & doivent ressembler à tous ceux qui sont également tracés d'un crayon vrai, agréable & léger.

Les principaux Ouvrages de Raphaël, à Rome, sont seize morceaux



Digitized by Google

peints à fresque, dans les salles du Vatican; sept sont de lui seul, cinq de lui & de ses disciples, & quatre de Jules Romain, le principal d'entre eux; mais sur les dessins du Maître. Indépendamment de ces grands morceaux, il y en a une infinité d'autres plus petits qui ornent les galeries que l'on appelle *Loges du Vatican* : la plupart sont d'un dessin léger, réprésentant des feuillages, des oiseaux, des animaux quelquefois chimériques. L'on appelle ces peintures *Arabesques*, parce que l'on en a trouvé beaucoup dans les palais anciennement habités par les Mahométans & les Maures. Nous ne pouvons connoître en France ces chef-d'œuvres de Raphaël, qui sont peints à fresque, qu'au moyen du dessin & de la gravure; & nous n'avons que ces mêmes ressources pour une autre partie de ses tableaux de chevalet, dont le plus beau est celui de la Transfiguration, placé dans une église de Rome : mais nous pouvons du moins juger parfaitement de la touche de ce grand Maître & de son *faire*, par quelques tableaux que l'on voit dans les appartemens de Versailles & dans ceux du Palais Royal à Paris. Les pre-

Digitized by Google

miers sont la Sainte Famille, le Saint Michel, & une autre Sainte Famille connue sous le nom *de la belle Jardiniere*, Saint Jean dans l'Isle de Patmos, & Saint George; les autres, encore plusieurs Saintes Familles. Dès le temps de Raphaël, ses principaux tableaux ont été gravés sous ses yeux même, par Marc-Antoine Raimondi, qui étoit d'ailleurs un de ses disciples en peinture. On prétend que Raphaël lui-même a fait quelquefois le premier trait de ces gravures. Ainsi, la plus grande partie de l'œuvre de Marc-Antoine, dont je parlerai par la suite, tient à l'œuvre de Raphaël. J'observerai à cette occasion qu'il y a deux manieres d'arranger un cabinet d'estampes; l'une en réunissant l'œuvre entiere du Graveur, & l'autre en rassemblant tout ce qui a été gravé d'après un seul Peintre. Ainsi l'on peut former une œuvre de Marc-Antoine, dont la plus grande partie est gravée d'après Raphaël; mais l'on formera une collection infiniment plus nombreuse, si l'on rassemble toutes les gravures faites d'après les tableaux, les cartons & les dessins de Raphaël. L'Abbé de Maroles, qui vivoit il y a cent ans, & qui possédoit le plus nombreux cabinet d'estampes qui existât de son temps,



Digitized by Google

qu'il vendit tout entier au Roi ; cet Abbé avoit ſept cent quarante pieces de gravures d'après Raphaël : aujourd'hui l'on pourroit en trouver à peu près le double. Mais il eſt auſſi inutile d'avoir tout ce qui a été gravé d'après un grand Maître, que de raſſembler toutes les copies, bonnes ou mauvaiſes, de tous ſes tableaux. Il vaut bien mieux avoir un cabinet d'eſtampes bien choiſies qu'une collection immenſe ; en ſuppoſant qu'on ſe borne aux gravures les plus eſtimées d'après Raphaël, on doit en raſſembler plus de cent.

Léonard de Vinci.

Après avoir parlé de Raphaël, n'oublions pas ceux qu'il a bien voulu reconnoître pour ſes Maîtres, *Léonard de Vinci*, & Michel-Ange. Le premier eſt mort la même année (1520) que ſon illuſtre Diſciple, mais bien plus vieux, puiſqu'il étoit né en 1443, dans le château de ſes peres, à Vinci, en Toſcane. Ce fut pour ſon plaiſir, ou plutôt pour la gloire de faire briller ſes talens, qu'il s'adonna à la Peinture ; d'ailleurs il avoit reçu une excellente éducation, & poſſédoit preſque toutes les Sciences & tous les Arts. Il porta la Peinture juſqu'au degré de perfection auquel il étoit poſſible d'atteindre dans un temps où il reſtoit encore bien des ſecrets à découvrir. Son coloris eſt foible, ſes carnations d'une

Digitized by Google

mauvaise teinte, son dessin sec à force d'être travaillé; mais d'ailleurs il est parfaitement correct: & on ne peut rendre avec plus de force & de vérité les mouvemens produits par les passions; aussi en avoit-il fait une étude particuliere, comme nous le voyons par ses Livres. Il y a de la noblesse, de l'esprit & de la sagesse dans ses compositions. Le Roi possede quelques-uns de ses tableaux; & nous avons en France un grand nombre de ses dessins qui sont très-estimés. A l'âge de soixante-quinze ans, il ne put résister aux offres que lui fit François I pour l'attirer en France. Il se mit en route & arriva jusqu'à Fontainebleau; mais le changement de climat lui fut fatal; il y mourut (comme tout le monde sait) entre les bras de François I.

Le Livre que Léonard de Vinci a composé sur la Peinture dans sa Langue naturelle (en italien), est resté long-temps en manuscrit; ce n'est que cent trente ans après la mort de l'Auteur qu'il a été traduit en françois par un M. de Chambray, homme d'esprit & de goût, ami de M. Colbert: il fut imprimé avec beaucoup de magnificence, à Paris, *in-folio*, en 1651. Le célebre Poussin, premier Peintre du

Roi, en corrigea & en augmenta les figures, d'après les dessins du premier Auteur; elles sont parfaitement bien gravées. L'ouvrage en lui-même contient trois cent soixante-cinq chapitres, ou, pour mieux dire, autant de réflexions sur le dessin, la perspective, l'ordonnance & la disposition des tableaux; elles sont toutes justes, excellentes à pratiquer, & souvent même ingénieuses; mais on remarque que l'Auteur a très-peu parlé du coloris: effectivement c'étoit sa partie foible. En 1716, il a paru de cette traduction une seconde édition encore augmentée, tant pour l'impression que pour les figures, toujours d'après les dessins de Léonard de Vinci. En 1730, M. le Comte de Caylus grava lui-même, avec beaucoup de correction & de soin, un certain nombre de têtes tirées des dessins de Léonard de Vinci, conservés au Cabinet du Roi: ce sont de vraies caricatures; & dans une lettre très-curieuse & très-savante, M. de Caylus prouve que ce Peintre a le premier fourni des modeles dans ce genre burlesque, mais très-expressif.

Michel-Ange. Tant qu'on ne considere le fameux *Michel-Ange Buonarotti* que comme Peintre, on lui trouve des égaux, on reconnoît même

que certains Artistes le surpassent à bien des égards, ne fût-ce que Raphaël ; mais si l'on fait réflexion que Michel-Ange fut en même temps un grand & admirable Architecte, qu'il tient le premier rang dans la Sculpture, & est grand Maître dans l'Art du Dessin, il faut convenir qu'à tout prendre, aucun de ceux dont j'ai à parler dans ce Volume-ci ne surpasse Michel-Ange, puisque les grands hommes ne se forment que de la réunion parfaite des grands talens. Il naquit en 1474, & n'est mort qu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ainsi il a survécu à tous ses Maîtres, à ses rivaux, même à la plupart de ses disciples, & a joui, jusqu'à la fin de sa carriere, de toute sa gloire. Ce fut à la Peinture qu'il s'appliqua d'abord, non par aucune vûe d'intérêt ni de besoin, mais par une suite de son goût naturel pour les Arts. On voulut d'abord lui reprocher cette inclination, parce qu'il étoit Gentilhomme & assez riche, mais ses succès le justifierent. Son premier Maître fut un Peintre très-médiocre, nommé *Ghirlandai*. Il acquit dans cette Ecole toutes les connoissances que son Maître & ses modeles pouvoient lui fournir ; mais il n'eut jamais le coloris ni les carnations parfaites. Ses contemporains, Léonard de



Digitized by Google

Vinci & Raphaël même, n'étoient pas plus avancés que lui à cet égard ; mais en étudiant assidument la Nature & l'antique, il a devancé son siecle pour la partie du dessin ; il a même quelquefois été trop loin, car il a chargé ses dessins en voulant trop les finir. Comme Peintre, il fut chargé d'exécuter à Florence de grands morceaux, auxquels il travailla en concurrence avec Léonard de Vinci, &, sur la fin, il fut aidé par Raphaël : on juge bien qu'avec de pareils secours il fut applaudi. Cependant il sentit qu'il réussiroit encore mieux dans la Sculpture, & il ne se trompa pas ; il fut sans contredit le premier Sculpteur de son siecle. L'on sait l'anecdote de la statue de marbre de Cupidon, qu'il envoya secrétement à Rome, où il la fit enfouir au milieu d'une ruine dans laquelle il savoit que l'on devoit fouiller. On y chercha en effet ; la statue fut trouvée & regardée comme un des plus précieux monumens de l'antiquité ; un Cardinal l'acheta un prix exorbitant, & ne se repentit point de son acquisition, même lorsque Michel-Ange fut reconnu pour en être le véritable Auteur. Jules II ayant été élevé au Pontificat, s'occupa de bonne heure à se faire dresser un superbe mausolée, & char-

gea Michel-Ange d'y travailler, en même temps qu'il lui fit peindre une des chapelles du Vatican. Il falloit être Architecte aussi bien que bon Sculpteur, pour achever cette superbe sépulture. Michel-Ange en fit le dessin, mais seulement une partie des statues, dont la plus belle est celle de Moïse, que l'on voit à Rome. Je dirai à la fin de cet article ce que sont devenues deux autres. Jules II étant mort, Léon X, son successeur, qui étoit Florentin, renvoya d'abord Michel-Ange à Florence, pour travailler à la façade de l'église de St. Laurent & aux tombeaux des Princes de sa Maison (les Médicis), qui sont dans cette église. Michel Ange y réussit si bien, que cette sépulture, que l'on appelle le *Panthéon des Médicis*, passe pour une merveille, tant pour l'architecture que pour la sculpture. On y a ajouté depuis de superbes mosaïques. La guerre étant survenue en Italie, Michel-Ange, en fortifiant San Miniato en Toscane, prouva qu'il possédoit l'architecture militaire aussi-bien que la civile. Les guerres, & sur-tout le siége de Rome, l'ayant obligé de passer à Venise, il y construisit le fameux pont de Rialto, qui n'a qu'une seule arche & est un vrai chef-d'œuvre en ce genre. Enfin

Digitized by Google

il revint à Rome, se remit à peindre dans le Vatican par ordre du Pape Paul III, & y fit l'immense & admirable morceau du Jugement universel. Sur la fin de ses jours, il se livra de nouveau presque uniquement à l'Architecture; il rectifia le plan de Pierre de San-Gallo pour l'église de Saint Pierre de Rome; ainsi c'est sur ses dessins que cette église, la plus belle du monde, a été construite, & que s'est élevé le superbe dôme, qui a la même dimension que le temple entier de la rotonde. C'est encore sur ses plans qu'ont été édifiés le Capitole & le palais Farnese à Rome. Ce fut en 1564 que Michel-Ange mourut dans cette ville, après y avoir joui long-temps de la plus grande considération. On prétend que les Papes le faisoient asseoir devant eux, lorsqu'il venoit les visiter, honneur réservé aux grands Princes & aux grands hommes. Les Ducs de Toscane lui parloient toujours bonnet ou chapeau bas. Paul III vouloit le faire enterrer honorablement à St. Pierre; mais le grand Duc envia cet honneur au Pape : il fit enlever secrétement le corps de cet Artiste, le fit transporter à Florence, & ordonna qu'on lui élevât un superbe tombeau que l'on y voit encore, orné de trois belles statues, représentant la Pein-

Digitized by Google

ture, la Sculpture, & l'Architecture, faites sur ses dessins par trois de ses meilleurs Eleves. Michel-Ange a la gloire d'avoir achevé de bannir de l'Architecture la maniere barbare & le goût gothique. Personne n'a mieux connu que lui l'anatomie du corps humain, n'a mieux représenté dans ses statues l'emboîtement des os, le jeu des muscles ; mais on lui reproche d'en avoir trop durement prononcé les effets, & de n'avoir pas assez marqué l'adoucissement qu'occasionnent les chairs & la peau qui en recouvrent les os & les muscles. Sa peinture est fiere & souvent terrible, ses attitudes quelquefois désagréables, ses expressions peu naturelles, & ses draperies trop adhérentes ; mais au milieu de ce qu'il y a d'étrange dans ses productions, on trouve qu'il y a toujours de l'élévation dans les pensées, de la noblesse & de la grandeur dans son goût.

Il étoit spirituel dans la conversation, fertile en reparties, avoit de la littérature & faisoit bien des vers ; cependant en tout il étoit moins gracieux & plus bizarre que Raphaël, & prenoit des licences que celui-ci ne se permettoit pas. Pour constater & vérifier la justesse de ce que je viens de dire, il ne faut qu'examiner les dessins de Michel-Ange, & l'on en peut trouver en

Digitized by Google

France. Le Roi & plusieurs curieux en possedent une assez grande quantité : au contraire, le Roi n'a, dit-on, qu'un seul de ses tableaux ; c'est un David terrassant Goliath, peint sur l'ardoise. Sous le regne de Louis XIII, il y avoit encore à Fontainebleau un autre tableau de ce grand Maître, qui représentoit Léda & Jupiter en cygne : il fut fait pour le Duc de Ferrare, qui en fit présent à François I ; mais ce tableau étoit si voluptueux, qu'on prétend qu'ayant fait de vives impressions sur des personnes de l'un & de l'autre sexe, on jeta à ce sujet quelque scrupule dans l'esprit du Roi. Ce Monarque ordonna à M. Desnoyers, alors Surintendant des Bâtimens, & Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, de le retirer de la vue du Public. Le Ministre dévot outrepassa les ordres qu'il venoit de recevoir, & fit brûler le tableau ; ainsi ce chef-d'œuvre n'existe plus. On voit encore plusieurs tableaux de Michel-Ange dans les appartemens du Palais Royal. Quant à ses statues, on n'en connoît que trois en France, qui sont de marbre : les deux plus belles sont dans le jardin de l'hôtel de M. le Maréchal de Richelieu à Paris ; elles sont du meilleur temps de Michel-Ange, & avoient été faites pour le tombeau de Jules II. Elles furent ache-

Digitized by Google

tées à Rome pour le Cardinal de Richelieu, & furent long-temps dans le château de ce nom. La troisieme statue est dans l'église de St. Sulpice à Paris; elle représente la Sainte Vierge. L'œuvre de Michel-Ange en estampes contient environ trois cents pieces, la plupart gravées par Adam & George Ghisi, dits les Mantouans. Ce sont sur-tout les grands morceaux de Michel-Ange qu'il faut rechercher, & il y a beaucoup à étudier en examinant les gravures de son magnifique tableau du Jugement dernier, & des peintures qu'il a placées dans la chapelle du Vatican.

Le principal Disciple de Raphaël fut *Jules Romain*, que ce grand homme aimoit comme son fils, & qu'il institua son héritier; il étoit Architecte aussi bien que Peintre. On en a la preuve dans les deux beaux palais qu'il a construits, l'un à Rome, qu'on appelle aujourd'hui la *Vigne-Madame*, & l'autre à Mantoue, que l'on nomme le palais du T. Jules fut le Peintre aussi bien que l'Architecte de ces deux palais. On y voit encore avec admiration ses peintures à fresque. Il travailla à Rome, sous les yeux de Raphaël, jusqu'à la mort de ce grand homme, & ensuite fut chargé de continuer ses Ouvrages dans le Vatican. Il peignit, entre autres, dans une Jules Romain.

Digitized by Google

grande ſalle les batailles de Conſtantin. Sous le Pontificat de Paul III, il s'aviſa de faire les deſſins de vingt eſtampes fort libres, qui furent gravées par le fameux Marc-Antoine, & pour leſquelles Pierre Aretin, perſonnage auſſi fameux, fit des ſonnets très-ſcandaleux. Le bruit que firent ces productions, fut cauſe que Jules Romain fut obligé de s'expatrier, & ce fut à Mantoue qu'il paſſa le reſte de ſes jours; il y mourut, en 1546, âgé de cinquante-quatre ans, entre les bras du Marquis Souverain de ce pays, qui l'aimoit comme ſon frere. Ce Peintre a preſque tous les avantages & tous les défauts de ſes Maîtres & de ſes modeles; ſes deſſins ſont exacts & corrects, ſes ordonnances ſont grandes, ſes penſées nobles, élevées & poétiques; mais ſes airs de tête ne ſont point aſſez variés, ni ſes draperies aſſez légeres; ſon coloris n'eſt pas bon, & l'on voit qu'il a formé ſa maniere de deſſiner d'après les bas-reliefs antiques, dont il a copié un grand nombre, entre autres tous ceux de la colonne Trajane & de la colonne Antonine, que nous avons gravés d'après ſes deſſins. Le Roi poſſede un aſſez grand nombre de tableaux de lui, & il y en a pluſieurs dans la belle collection du Pa-

Digitized by Google

lais Royal, entre autres des peintures représentant des bas-reliefs, & des cartons qui lui ont servi pour les dessins de ce qu'il a peint dans le Vatican. Son œuvre gravée est d'environ deux cents cinquante morceaux. Le beau recueil, fait par les ordres de Monsieur Crozat, en contient seize. Les plus belles gravures, d'après Jules Romain, sont de Marc-Antoine & de Bonasone son disciple.

L'Ecole Romaine, dont Raphaël est regardé comme le fondateur, produisit encore les deux freres *Thadée & Frédéric Zuccaro*. Le cadet fut disciple de l'aîné, mais encore meilleur. Il voyagea en France, en Angleterre, & en Espagne, & mourut, de retour en Italie, au commencement du dix-septieme siecle. On a en France peu de ses tableaux, mais un assez grand nombre de ses dessins, & beaucoup d'estampes gravées d'après les deux freres. Thadée est fameux sur-tout par son tableau de la Calomnie. Quelques Prélats & autres gens de la Cour du Pape ayant voulu le critiquer mal à propos, il fit ce tableau, dans lequel il les représenta tous ressemblans, mais avec de grandes oreilles d'âne.

Digitized by Google

Le Primatice.

Il semble qu'il faut plutôt placer *le Primatice* parmi les Eleves de Jules Romain, dont il a été Disciple, qu'avec les Peintres des Ecoles Vénitiennes & Bolonoises, quoiqu'il soit né à Bologne. La France a même bien des droits à réclamer sur cet Artiste; il y fut attiré d'assez bonne heure par les libéralités de François I; après qu'il eût achevé les peintures que Jules Romain avoit laissées imparfaites dans le palais du T, à Mantoue. Il travailla à Fontainebleau, comme Peintre, sous les ordres d'un autre Italien, nommé *Maître Roux*, qui étoit aussi Peintre & Intendant des Bâtimens de Sa Majesté. Ils furent en querelle & en jalousie ensemble pendant quelques années. Primatice retourna même en Italie, mais revint en France après la mort de son rival. Il a peint plusieurs galeries à Fontainebleau, dont les unes subsistent, & les autres sont détruites. Il étoit aussi Architecte, & a donné les dessins du château de Meudon, pour le Cardinal de Lorraine. François I lui donna, en 1544, l'Abbaye de Saint-Martin de Troyes; depuis ce moment, on l'appela l'Abbé de *Saint-Martin*. Les anciennes statues antiques que l'on voit en France,



Digitized by Google

y ont été apportées par lui. On lui est redevable de l'art d'en tirer des moules, aussi bien que de l'invention du stuc : enfin, il contribua beaucoup à l'abolition du goût gothique en France. Ayant vécu si long-temps dans notre pays, on juge bien que ses dessins & les estampes gravées d'après lui n'y sont pas rares, quoiqu'on n'ait guere de ses tableaux de chevalet, parce qu'il a beaucoup peint à fresque.

Nous avons en France des tableaux d'après le *Barroche*, *André Sacchi*, *Dominique Feti*, &c. de l'Ecole Romaine; mais ces Peintres ne sont point venus en France, & leurs successeurs n'appartiennent point au seizieme siecle. Baroche, Sacchi, Feti.

*André*, surnommé *del-Sarto*, parce qu'il étoit fils d'un Tailleur, vint à Paris après la mort de Léonard de Vinci, dont il avoit été Disciple. Il y fut admiré & aimé du Roi & du Dauphin; mais il n'y resta pas long-temps, & retourna dans sa patrie, assez misérable, parce qu'il étoit fort dérangé. Il y mourut de la peste en 1530. Il reste en France quelques-uns de ses tableaux & quelques estampes agréables d'après lui. Son grand talent étoit de copier. Il imitoit si parfaitement les Ouvrages sortis du pinceau de Raphaël, qu'on les prenoit André del-Sarto.



Digitized by Google

pour être de ce grand homme. On pense généralement que beaucoup de tableaux que nous croyons être de Raphaël, sont de lui. On dit que les Peintres mêmes qu'il copioit croyoient reconnoître leurs propres traits en examinant ses copies.

Le Rosso. *Le Rosso*, que l'on appeloit en France Maître *Roux*, fut encore un des Peintres de l'Ecole de Michel-Ange, qui s'établit dans notre pays après s'être distingué en Italie, & sur-tout à Rome & Florence. Il eut le bonneur de plaire à François I par sa belle figure, son éloquence, son esprit, & l'étendue de ses connoissances. Il étoit aussi bon Architecte que Peintre; aussi le Roi le chargea-t-il, tant du soin de ses bâtimens, que de celui de ses peintures au château de Fontainebleau; il y établit un attelier de Peintres, de Sculpteurs & de Dessinateurs Italiens. Le Roi lui donna un Canonicat de la Sainte Chapelle de Paris. Il mourut à Fontainebleau en 1541, de la maniere la plus tragique; il s'empoisonna lui-même; voici à quelle occasion. On le vola, & l'on ne sait pourquoi il soupçonna de ce vol un de ses amis & de ses compatriotes, nommé *François Pellegrini*. Il le mit entre les mains de la Justice. Ce malheu-

Digitized by Google

reux n'ayant pu être convaincu, fut mis à la question ; il la soutint sans rien avouer, & parvint même à persuader ses Juges & son accusateur de son innocence. Celui-ci, désespéré de lui avoir fait ce tort, résolut de s'en venger sur lui-même ; il s'empoisonna avec le vert-de-gris, qui servoit à sa peinture, & mourut le même jour. Le Roi possede beaucoup de ses dessins, & le château de Fontainebleau est rempli de ses peintures. Il s'étoit fait une maniere à lui seul, qui a de grands avantages, quoiqu'elle puisse être fort critiquée. Ses têtes de femmes sont belles, celles de vieillards admirables, ses expressions vives & fortes, & ses draperies légeres. D'ailleurs ses compositions, quoique riches & spirituelles, sont souvent capricieuses, bizarres, extraordinaires, son coloris briqueté & mauvais. On voit aussi quelques-uns de ses tableaux au Palais Royal, & il y a quelques gravures d'après lui.

*Daniel de Volterre*, né dans la ville de ce nom, en Toscane, en 1509, fut Eleve de Michel-Ange, suivit absolument sa maniere & ses conseils, & fut, comme lui, un excellent Peintre, & encore plus grand Sculpteur. Michel-Ange étant vieux & ne pouvant plus travailler assidument, Daniel de Volterre.



Digitized by Google

renvoyoit les ouvrages dont on vouloit le charger à ſes deux Diſciples favoris, *Perrin del Vago* pour la peinture, & *Daniel de Volterre* pour la ſculpture, & il aſſuroit qu'ils s'en acquitteroient auſſi bien que lui. Cela étoit vrai, à peu de choſe près. La Reine Catherine de Médicis ayant voulu faire faire une ſtatue équeſtre du feu Roi Henri II, fit propoſer, par le Maréchal Strozzi, à Michel-Ange de s'en charger : celui-ci renvoya ce ſoin à Daniel, qui y travailla & fondit d'abord le cheval; il fut regardé & admiré comme un chef-d'œuvre. Pendant qu'il modeloit la ſtatue du Roi, Daniel mourut à Rome en 1566. Les troubles de France empêcherent qu'on ne chargeât un autre Artiſte de ce grand ouvrage, & le cheval fut oublié à Rome pendant quatre-vingts ans. Au bout de ce temps, le Cardinal de Richelieu ayant voulu faire élever une ſtatue équeſtre à Louis XIII, encore vivant, on ſe reſſouvint du cheval de Daniel de Volterre; on le fit venir, & c'eſt celui que l'on voit & que l'on admire encore au milieu de la Place Royale à Paris; la ſtatue de Louis XIII eſt d'un Sculpteur françois, & elle eſt bien inférieure en beauté au cheval de bronze. Le chef-d'œuvre de peinture de Daniel de Volterre, eſt une

Digitized by Google

Descente de Croix qui est dans l'église des Minimes de la Trinité du Mont à Rome. Nicolas d'Origni, Graveur françois du dix-septieme siecle, en a gravé une estampe très-estimée, qui suffit pour montrer quelle est la belle ordonnance de ce tableau. Daniel de Volterre fut chargé, sur la fin de ses jours, d'une commission qui, d'un côté, put lui causer quelque peine, & qu'il put, de l'autre, regarder comme un service rendu à son Maître; ce fut de draper les figures des Saints, des Anges, & même des Démons, que Michel-Ange avoit peintes dans l'église de Saint Pierre, & dans les chapelles & les galeries du Vatican, elles étoient admirables; mais ces saints personnages étoient représentés dans un état de nudité qui paroissoit déplacé dans des lieux aussi respectables. Ce fut avec tout le ménagement & l'art nécessaire que Daniel de Volterre répara ce défaut; il essuya cependant à ce sujet des plaisanteries assez ameres; on l'appela le *Culottier* de Michel-Ange.

En même temps qu'il s'élevoit de fameuses Ecoles de Dessin & de Peinture à Rome & à Florence, il s'en formoit une autre à Venise & dans la Lombardie, qui se trouva bientôt en état de rivaliser avec les



Digitized by Google

premieres, & dans laquelle le Titien joua à peu près le même rôle que Raphaël dans l'Ecole Romaine.

Le Giorgion.

*Le Giorgion*, Disciple des Bellin, fut le Maître du Titien, & c'est à commencer par lui que l'Ecole Vénitienne a formé son caractere. On remarque dans les tableaux de tous les Peintres de cette Ecole un dessin bien moins correct que dans ceux de l'Ecole Romaine ; ils ont absolument négligé le costume. On voit bien qu'ils ont moins étudié l'antique que ceux de l'Ecole Romaine; mais d'ailleurs leur pinceau est beaucoup plus léger, & leur coloris bien meilleur. Le Roi possede plusieurs beaux tableaux du Giorgion. On en voit aussi au Palais Royal, & il y a dans le grand recueil d'estampes, connu sous le nom de Crozat, plusieurs belles gravures d'après ses tableaux & ses dessins : on y reconnoîtra des fautes de costumes & de vraisemblance très-extraordinaires, comme des Anges jouant du violon pour endormir l'Enfant Jésus; elles sont compensées par des beautés : mais la gloire de ce Maître n'est rien en comparaison de celle de son Disciple.

Le Titien.

La vie du *Titien* fournit plus d'anecdotes remarquables que celle de tous les autres Peintres; il vécut jusqu'à quatre-

vingt-dix-neuf ans, & mourut de la peste à cet âge. C'est d'ailleurs, après Raphaël, celui qui est le plus connu en Europe. Le Roi possede un grand nombre de ses tableaux, & les gravures faites d'après eux sont multipliées, pour ainsi dire, à l'infini. Il fit la plus grande fortune, & mena la vie la plus agréable dont aucun Artiste ait joui; mais ce ne fut que par degré qu'il parvint à cette gloire & à cette fortune. Né dans le Frioul, mais amené à Venise à l'âge de dix ans, il fut mis de bonne heure dans l'Ecole de Jean Bellin, & n'y profita guere. Ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il fit connoissance avec le Giorgion, & qu'il s'y attacha. Celui-ci étant mort peu après, Titien resta seul en possession de la gloire de cet Artiste, & bientôt la surpassa. Il fit à Venise de grands ouvrages à fresque, & ensuite plusieurs tableaux de chevalet & quelques portraits. Ces derniers sur-tout eurent un si grand succès, que tous les personnages puissans, riches & considérables, voulurent se faire peindre par le Titien. D'abord le Duc de Ferrare, ensuite le Pape Paul III & le Duc de Savoie l'attirerent dans leurs Capitales, se firent peindre par lui, & acheterent de ses tableaux. Il avoit peint Fran-



Digitized by Google

çois I à Milan, & fait, à trois fois différentes, le portrait de l'Empereur Charles-Quint, ſavoir, à Bologne en Italie, en Eſpagne, & en Allemagne : dans toutes ces occaſions, l'Empereur lui témoigna la plus grande conſidération ; il le fit Chevalier & Comte Palatin, lui donna de groſſes ſommes & de fortes penſions. L'on voit encore à l'Eſcurial une grande quantité de ſes plus beaux tableaux. Titien avoit déjà quatre-vingt-dix-ſept ans quand Henri III, revenant de Pologne pour monter ſur le trône de France, paſſa par Veniſe. Le Roi fut voir l'Artiſte, & le traita avec une diſtinction à laquelle les autres Souverains l'avoient déjà accoutumé. Celui ci, toujours modeſte & reſpectueux, lui préſenta les plus beaux tableaux qui étoient encore à ſa diſpoſition, & le pria de les accepter en préſent. Henri III les fit tranſporter en France, où ils ſont encore : mais il faut croire qu'il ſut d'ailleurs récompenſer en grand Prince l'Auteur de ces chef-d'œuvres. Titien eut pour amis deux fameux perſonnages dont il fit les portraits. L'un eſt l'Arioſte, dont le génie ardent & pittoreſque échauffoit celui du Titien, qui quelquefois appeloit lui-même ſes tableaux compoſés, des poéſies. L'autre ami

Digitized by Google

du Titien étoit le fameux ſatirique Pierre Arétin, dont le charmant Artiſte avoit adouci la férocité. Titien ſe maria deux fois, la derniere peu d'années avant ſa mort. Il épouſa alors une perſonne de quinze ans, charmante, dont le portrait ſe trouve parmi ceux de ce grand Peintre qui appartiennent au Roi. Elle mourut avant lui, & l'on prétend que la famille de cette jeune femme voulut lui intenter procès, ſous prétexte qu'il avoit été cauſe de ſa mort, en lui communiquant les infirmités de la vieilleſſe. On convient généralement que le Titien eſt le premier Payſagiſte & le plus parfait de tous les Coloriſtes de l'Italie; il avoit un art d'empâter ſes couleurs, qu'aucun Peintre n'a poſſédé comme lui. Il repréſentoit les arbres avec une touche vraie, légere, & moëlleuſe; il peignoit admirablement & avec élégance les figures de femmes & d'enfans; mais il n'étoit pas toujours auſſi heureux dans celles des hommes, ſur tout dans les tableaux d'hiſtoire; car, quant au portrait, il ſaiſiſſoit toujours la reſſemblance & le caractere convenable à ceux qu'il peignoit. Le Titien étudia la Nature avec tant d'attention, employa ſi bien la juſteſſe & la ſolidité de ſon eſprit à la ſaiſir,

Digitized by Google

qu'il la rendit avec la plus grande vérité. Cependant les Peintres des Ecoles Romaine & Florentine lui reprocherent de n'avoir pas assez travaillé d'après l'antique, & Michel-Ange, en voyant ses tableaux, convenoit que c'étoit tout ce qui lui manquoit. C'est le Peintre de l'Ecole Vénitienne qui a le mieux dessiné. Tous ceux de cette Ecole qui ont été, directement ou indirectement, ses Disciples, ont copié jusqu'aux défauts de ses compositions : le principal est la négligence extrême du costume convenable aux sujets qu'il traita. On en voit des preuves frappantes non seulement dans ses tableaux, mais même dans les estampes gravées d'après ses dessins; elles sont en grand nombre, puisque son œuvre gravé monte à plus de six cents pieces, dont la moitié mérite d'être conservée; aussi y trouve-t-on de quoi juger au moins de l'ordonnance de tous les tableaux du Titien répandus dans l'Europe, mais jamais de l'admirable coloris qui fait le principal mérite de ces chef-d'œuvres. La Gravure se fait honneur de compter le Titien parmi ses Artistes. On recherche des paysages qu'il a gravés en bois dans sa jeunesse.

Digitized by Google

*Le Baſſan*, dont le vrai nom étoit *Jacques d'Aponte*, & ſes quatre fils ont paſſé pour les meilleurs Maîtres de l'Ecole Vénitienne, parce qu'ils peignoient avec une grande vérité & un beau coloris, ſur-tout les payſages & les animaux ; mais ils évitoient tant qu'ils pouvoient de peindre le nu, parce qu'ils ſavoient mal l'exprimer & étoient mauvais Deſſinateurs. Malgré cela, il y a de leurs tableaux très-eſtimés : ceux du pere ſont meilleurs que ceux des enfans ; mais il eſt fort difficile de les diſtinguer, ayant tous à peu près le même caractere. Le Roi & M. le Duc d'Orléans poſſedent beaucoup de tableaux des Baſſans ; il y a une infinité de gravures d'après eux : quelques-unes ſont bonnes ; mais le grand défaut de ces eſtampes, c'eſt de ne pouvoir rendre la fraîcheur du coloris des tableaux. Le Baſſan.

Le principal Diſciple du Titien fut le *Tintoret* : il ſurpaſſa peut-être ſon Maître dans la correction & la force du deſſin, l'expreſſion des figures humaines dans les ſujets héroïques, & la grande compoſition de ſes tableaux ; mais il travailloit vîte & avec trop d'ardeur. Son pinceau a ſouvent de la dureté, & ſes couleurs n'étant pas aſſez empâtées, ſes tableaux ont perdu de leur Le Tintoret.

Digitized by Google

éclat en vieilliſſant : ils ſont aujourd'hui trop noirs; d'ailleurs ce Peintre étoit capricieux & précipité dans tout ce qu'il exécutoit, les Italiens l'appeloient *Furioſo Tintoretto*, & diſoient qu'il avoit trois pinceaux, l'un d'or, l'autre d'argent, & le troiſieme de fer, qu'il employoit ſuivant ſon caprice, ou plutôt ſelon qu'il étoit payé; car on prétend qu'il exécutoit des tableaux à tout prix, & les négligeoit ou les perfectionnoit à proportion de la ſomme qui devoit lui être payée. Cependant, comme il avoit du génie, ſes tableaux, même les plus foibles, méritent d'être recherchés ; par cette raiſon, ſes deſſins, quoique la plupart heurtés & non arrêtés, ſont fort recherchés, & très-utiles aux Peintres : il y en a en grand nombre en France. Le Roi & M. le Duc d'Orléans poſſedent beaucoup de tableaux du *Tintoret*. Les meilleurs ſont gravés par d'habiles Artiſtes. Il réuſſiſſoit dans les portraits, & on a quelquefois confondu les ſiens avec ceux du Titien. J'ai dit que lorſqu'Henri III paſſa à Veniſe, le Titien étoit déjà dans un âge fort avancé : il ne put ſe charger de faire le portrait de ce Monarque; Tintoret s'en acquitta très-bien avec ſa promptitude ordinaire. Ce portrait ſe voit encore à Paris, au Palais

Royal. Ce Peintre mourut en 1594, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il eut un fils & une fille qui hériterent de ses talens, du moins quant à la partie du portrait. La fille, qui d'ailleurs étoit grande Musicienne & d'une jolie figure, mettoit plus de graces dans ses compositions que son pere dans les siennes. Elle fut recherchée par plusieurs partis considérables; mais le Tintoret ne voulut jamais se séparer de sa fille; il la maria à un Joaillier son voisin. Elle mourut à l'âge de trente ans.

Je passe sous silence *Schiavone* & le *Mucian*, pour arriver à *Paul Veronese*, ou de Vérone, né en 1537. Il fut Eleve du Titien, & mourut en 1588, à Venise, où il passa presque toute sa vie. C'étoit un homme honnête, aimable, noble dans ses manieres, & qui fit bon usage des richesses que ses talens lui acquirent. Il refusa à Philippe II de passer en Espagne, & ne fit qu'un très-petit voyage à Rome. Ses tableaux sont en grand nombre, communément très-brillans par une riche composition, une belle ordonnance, de l'esprit & de l'éclat: il les ornoit d'une grande & belle architecture & de riches draperies. Son coloris est vif, ses figures séduisantes; mais son dessin est peu correct, Paul Veronese.

Digitized by Google

& il a négligé le costume autant que son Maître le Titien. Le Roi possede plusieurs beaux tableaux de ce Peintre, entre autres, le Banquet chez Simon le Lépreux (1), & les Pélerins d'Emaüs. Il y en a aussi un grand nombre au Palais Royal. Ainsi l'on est, à Paris & à Versailles, très en état de juger des talens de ce Maître, tant relativement à son coloris, qui ne s'est point démenti, que par rapport à l'ordonnance de ses tableaux, que les bonnes estampes nous font parfaitement connoître, puisque les meilleurs Graveurs se sont empressés de travailler d'après lui.

Les Palme. Les deux *Palme*, l'oncle & le neveu, appelés le *Vieux* & le *Jeune*, pour les distinguer, tous deux Disciples du Titien, passerent leur vie à Venise. Il y a de l'un & de l'autre des chef-d'œuvres; mais quelquefois ils se sont négligés. Leurs tableaux ne sont pas communs en France, & le Roi n'en possede qu'un seul, qui est de Palme le jeune; mais il s'en trouve plusieurs au Palais Royal. Quelques-uns sont gravés.

Le Correge. L'Ecole Lombarde se joint quelquefois à la Vénitienne, ainsi que l'Ecole Flo-

(1) Présent que la République de Venise fit à Louis XIV en 1667.

Digitized by Google

rentine à la Romaine. La premiere reconnoît pour ſon Chef le charmant *Correge*, dont le vrai nom étoit *Antoine Allegri*, né à Corregio, dans le Modenois, en 1494. Correge étoit homme de beaucoup d'eſprit, ſavant, inſtruit, bien élevé, quoiqu'on dît qu'il fût né pauvre : il a peint dans toutes ſes figures la beauté, la douceur & l'aménité de ſon caractere. Jamais Artiſte n'a rendu la peinture plus ſéduiſante : ſon coloris eſt doux & intéreſſant. Il ne paſſe pas pour être un parfait Deſſinateur ; cependant il eſt parvenu à ce que Raphaël n'avoit oſé tenter, à placer des figures en l'air, & à les faire au moyen des *raccourcis*, pour ſe ſervir de l'expreſſion des Peintres, *plafonner*. Son plus grand ouvrage à freſque eſt la coupole de la grande égliſe de Parme : ſon plus beau tableau de chevalet a pour ſujet la *Nativité*, & eſt connu ſous le nom de *Nuit du Correge*; il ſe voit dans la galerie de l'Electeur de Saxe à Dreſde, & a été gravé avec tout le ſoin qu'il mérite. Le Roi & M. le Duc d'Orléans ont de ce Maître pluſieurs tableaux qui ſont bien plus eſtimés que ſes deſſins ; ils ſont gravés par les meilleurs Artiſtes.

*Polidore de Caravage*, ainſi appelé parce

Polidore de Caravage.

Digitized by Google

qu'il étoit né à Caravage, dans le Milanois, en 1495, passe pour inventeur du *clair-obscur*, ou du moins est-ce lui qui a porté cette maniere de peindre au plus haut degré de perfection. On entend par clair-obscur le mélange de deux couleurs, le blanc, le noir ou le brun : la premiere, plus ou moins pure, sert à former les jours, & la seconde, plus ou moins foncée, donne les ombres, si nécessaires pour faire ressortir & séparer les différentes parties d'un tableau. C'est ainsi qu'on dessine, qu'on peint & que l'on grave en clair-obscur. Il y a plusieurs dessins de Polidore faits de cette maniere, & des gravures d'après lui dans ce genre (1). Polidore a fait d'ailleurs des tableaux peints à l'huile à l'ordinaire, & qui sont estimés, quoiqu'ils ne soient pas sans défauts. Il avoit commencé par servir en qualité d'Aide-Maçon, Michel-Ange & les autres Peintres qui travailloient aux fresques du Vatican. Ce fut là qu'il puisa le goût du dessin; mais il ne le porta pas, à beaucoup près, au dernier degré de perfection.

(1) La différence de ce que l'on appelle *camayeu au clair-obscur*, c'est que dans le camayeu on n'emploie point de blanc; ce ne sont que les dégradations d'une seule couleur, qui forment les ombres & marquent le dessin.

Digitized by Google

fection. Il mourut à Messine, en Sicile, l'an 1543, assassiné par son Valet.

*François Mazzuoli*, dit *le Parmesan*, parce qu'il étoit né à Parme en 1504, se mit de bonne heure à étudier la Peinture; & y ayant donné une grande application, il parvint, sans beaucoup d'esprit & d'imagination, à se faire une maniere fort séduisante, quoiqu'au fond son dessin ne fût pas trop correct. Cependant l'étude des ouvrages de Raphaël & de Michel-Ange le perfectionna jusqu'à un certain point. Les expressions de ses figures sont gracieuses, sans être fortement exprimées. Son coloris est meilleur que celui de l'Ecole Romaine, parce que sur ce point, il a imité le Correge, qui étoit à peu près son compatriote. Il se trouva à Rome dans le temps du pillage de cette ville, en 1527. Les Soldats Allemands le dépouillerent de tout ce qu'il avoit : il se retira dans son pays, & rétablit un peu sa fortune, en faisant plusieurs ouvrages qui lui furent bien payés, étant effectivement très-beaux. Il étoit Musicien aussi bien que Peintre : on prétend même qu'il aimoit encore mieux jouer du luth que dessiner, peindre & graver. Malheureusement il lui prit une troisieme fantaisie qui le ruina & fut cause

Le Parmesan.



Digitized by Google

de sa mort. Il donna dans la Chimie, c'est-à-dire, pour ce temps-là, dans l'Alchimie, & y perdit, comme tant d'autres, son temps, son argent, & sa santé. Les vapeurs de différens métaux qu'il voulut employer, lui occasionnerent une diarrhée accompagnée de fievre, dont il mourut, en 1540, n'étant âgé que de trente-six ans. Ses principaux tableaux sont à Parme ; il y en a beaucoup de répandus en Italie. Le Roi & M. le Duc d'Orléans en possedent de très-agréables & fort estimés ; ils sont gravés par les meilleurs Maîtres : mais on fait encore plus de cas de ses dessins en clair-obscur que de ses tableaux. Il y en a une grande quantité de gravés dans la belle collection d'estampes publiée en France il y a environ trente ans, sous le nom de M. Crozat. D'ailleurs il gravoit lui-même de toutes les manieres, en bois, à l'eau-forte, en taille-douce, & en clair-obscur. J'ai expliqué tout à l'heure comment ce mot devoit s'entendre en Peinture ; c'est la même chose en gravure & en dessin ; mais, dans ces derniers, le fond est ordinairement bleu & jaune, au lieu que dans les peintures à fresque de ce genre, il est noir ou brun ; mais les grands traits sont toujours rehaussés en blanc. Le Par-

Digitized by Google

mesan ne fut pas tout-à-fait l'inventeur de la gravure en clair-obscur ; ce fut Hugues de Carpi qui le premier imprima en taille de bois, sur un fond de papier gris ou bleu, en clair-obscur ; mais le Parmesan perfectionna cette invention, aussi bien que celle de la gravure à l'eau-forte, dont le premier auteur s'appeloit *Beccafumi*, Peintre en Histoire, né à Sienne en 1484, & mort en 1549. *Moro*, éleve du Titien, grava aussi de même d'après Raphaël.

La famille des *Carrache* a commencé à se faire connoître au milieu du seizieme siecle, & a produit successivement trois grands Maîtres, qui ont formé une espece d'Ecole à Bologne, leur patrie. Le premier a été *Louis Carrache* ; il a survécu aux deux autres qui étoient ses cousins ; le second, *Augustin* ; & le troisieme, *Annibal Carrache*, celui des trois qui a joui de la plus grande réputation, parce qu'il a exécuté les plus grands ouvrages, entre autres, la galerie du palais Farneze à Rome. Cependant les connoisseurs prétendent que Louis avoit plus de sagesse, de noblesse, de grace & d'onction que ses cousins, mais moins d'esprit, de feu & d'imagination dans ses compositions. Augustin étoit savant, & avoit de grandes connoissances

Les Carrache.



Digitized by Google

dans tous les Arts. Il faisoit des vers, mettoit beaucoup d'esprit dans ses compositions, &, s'il n'étoit pas le meilleur Peintre des trois Carrache, il est reconnu au moins pour le meilleur Graveur. Annibal, avec bien moins d'acquit, avoit plus de talens naturels. Il réussissoit très-bien dans le portrait, parce qu'il saisissoit vivement & promptement la ressemblance ; il s'en faisoit même un jeu, car il a, sinon inventé, au moins perfectionné ce que l'on appelle, en Italie, *la caricature*, & en France, *les portraits en charge*, qui consistent, après avoir saisi les traits frappans de la physionomie & de la contenance de quelqu'un, à les envelopper dans des formes ridicules, telles que celles de certains animaux, ou de certains ajustemens grotesques, à travers lesquels on reconnoît la personne, & qui font en même temps sa critique & sa satire. On conserve encore dans plusieurs cabinets des dessins en charge du Carrache. D'ailleurs ses dessins, ses tableaux, & même ses gravures sont estimables à tous égards, tant pour le coloris, que pour les draperies, les airs de tête, & l'ordonnance ; tout y respire le bon goût. Les morceaux qu'Annibal Carrache a faits à Rome, après avoir étudié les chef-d'œuvres de Raphaël & de

Digitized by Google

Michel-Ange, sont plus corrects que tous ceux qu'il a peints auparavant, & que ceux de ses freres. L'Ecole que les trois freres établirent à Bologne leur fit un honneur infini; ils donnoient des leçons & fournissoient des modeles pour tous les Arts relatifs au dessin. Augustin, qui étoit le plus savant des trois, donnoit les plus belles instructions pour la théorie; mais les autres étoient meilleurs à imiter dans la pratique. La réunion de leurs talens fut cause que leur Ecole fut très-célebre, & même utile pour former d'habiles gens. C'est de là qu'est sortie une foule d'excellens Artistes dont je nommerai quelques-uns dans un moment. Le plus grand nombre & les plus grands ouvrages des Carrache sont à Bologne, à Rome, & dans la galerie du Duc de Modene, à présent transportée à Dresde: cependant il y en a en France une quantité considérable.

On peut former l'œuvre des Carrache de deux manieres, ou en les considérant comme Peintres, & rassemblant les meilleures gravures faites d'après leurs tableaux, ou comme Graveurs, &, sous ce seul point de vue, leur œuvre est deja considérable. Tous les trois ont gravé; mais j'ai déjà dit qu'Augustin étoit, en ce genre,



Digitized by Google

le meilleur des trois ; on le propose aux jeunes Graveurs comme le meilleur modele. Son dessin est correct, & son burin léger ; ses paysages sur-tout sont parfaitement traités. Il a gravé d'après les meilleurs Maîtres de l'Ecole Vénitienne, & on reconnoît parfaitement leurs différens caracteres dans les estampes d'Augustin Carrache. Il semble qu'il soit entré dans leurs idées, & qu'il ait pénétré leurs intentions. Une de ses plus belles gravures est le portrait du Titien déjà vieux, vêtu d'une robe bordée de fourrure. Parmi les estampes d'Annibal qui sont au burin ou à l'eau-forte, mais jamais en clair-obscur, il y en a grand nombre de très-estimées. Augustin laissa un fils naturel, qui fut Peintre, & qui promettoit beaucoup ; mais il mourut jeune. Il s'appeloit *Antoine*. Un de leurs neveux commença aussi à se distinguer comme Graveur ; mais il eut le même sort que son cousin, & nous n'avons qu'un petit nombre de pieces de lui ; il s'appeloit *François*.

Les Eleves des Carrache appartiennent plus au dix-septieme siecle qu'au seizieme, puisqu'ils ne sont tous [illegible] que dans ce siecle-là, & que [illegible] uns même y ont passé la [illegible]

partie de leur vie; cependant je vais dire un mot des plus intéressans de ces Artistes, dont les dessins & les tableaux sont communs en France.

*Guido-Reni*, connu généralement sous le nom du *Guide*, naquit à Bologne en 1574; il se forma, dans sa patrie, à l'Ecole des Carrache, & alla se perfectionner à Rome. Bientôt ses tableaux, qui réunissoient le beau coloris & la douceur des Ecoles Vénitienne & Lombarde, à la correction du dessin de celles de Rome & de Florence, eurent un succès prodigieux. Ils lui furent payés très-cher, & ils méritoient le prix qu'on lui en donnoit, tant qu'il prit la peine de les travailler avec soin. Mais la passion du jeu s'empara de lui, & dérangea non seulement ses affaires, mais son talent, car il se mit à croquer ses ouvrages; c'est ce qui fait qu'il paroît inégal dans ses dernieres productions. Cependant il n'y en a aucune dans laquelle on ne reconnoisse un pinceau léger & coulant, un goût infini pour groupper ses figures, les éclairer avec art, & les draper avec grace. Il n'a jamais peint que des figures; & quand il se trouve des paysages dans ses tableaux, ils sont de la main d'un Le Guide.



Digitized by Google

autre. On prétend qu'il mourut de chagrin, en 1642, étant persécuté par ses créanciers, & ne pouvant y satisfaire. On trouve en France quelques-uns de ses dessins qui sont, avec raison, très-estimés, & un assez grand nombre de ses tableaux, dont la plupart sont gravés dans les grands Recueils du Cabinet du Roi & de Crozat. Mais ses chef-d'œuvres sont à Rome; ils sont aussi gravés par les meilleurs Maîtres. Le Guide étoit Graveur lui-même; son œuvre est assez nombreux, & la plupart de ses gravures sont à l'eau forte.-On reconnoît dans son burin toutes les graces de son pinceau.

Le Dominiquin.

*Dominique Zampieri*, dit le *Dominiquin*, naquit à Bologne en 1581, & fut le principal Disciple des Carrache. Loin de montrer d'abord toutes les graces de ses deux compagnons d'étude, le Guide & l'Albane, il parut lourd & pesant. On le traitoit de bœuf; mais Annibal Carrache assura que ce bœuf rendroit le champ de la Peinture plus fertile qu'il n'avoit encore été; cela se trouva vrai. Les tableaux du Dominiquin sont aujourd'hui une grande source d'instruction pour les Peintres modernes. Ses pensées, qui ont toujours été justes, se sont, à force de réflexions, élevées jus-

Digitized by Google

ques au ſublime. Son deſſin n'eſt guere inférieur, pour la correction & l'expreſſion des paſſions, à celui de Raphaël; mais il eſt un peu ſec; les draperies ſont mal jetées; le coloris & les carnations ſont les parties les plus foibles de ſes ouvrages. Cependant, avec tous ſes défauts, on peut dire que c'eſt un très-grand Peintre; ſon chef-d'œuvre eſt un tableau de la Communion de Saint Jérôme, que l'on regarde comme le ſecond ou le troiſieme en mérite des tableaux de Rome; le premier eſt, ſans contredit, la Transfiguration, de Raphaël. Le caractere perſonnel du Dominiquin étoit infiniment ſérieux; il réfléchiſſoit ſur tout ce qu'il voyoit, & le fruit qu'il en tiroit ſe remarquoit plutôt par les traits de ſon pinceau que par ſes paroles. Il fut fort chagriné par ſes envieux, ſur la fin de ſa vie, & mourut à Naples, en 1631, de triſteſſe & de langueur, non ſans quelque ſoupçon de poiſon. On poſſede en France quelques-uns de ſes deſſins, & on les recherche avec grande raiſon. Il y a pluſieurs de ſes tableaux dans les appartemens de Verſailles & du Palais Royal, & ils ſont gravés par de bons Maîtres.

*L'Albane* eſt le troiſieme des illuſtres Diſciples des Carrache. Il alla auſſi ſe per- L'Albane.

Digitized by Google

fectionner à Rome. Le caractere particulier de ses tableaux est la grace & la douceur ; c'étoit aussi celui de sa personne. Sa femme étoit belle, & lui donna un assez grand nombre de charmans enfans ; il s'en est toujours servi pour ses modeles ; &, n'en ayant point employé d'autres, il en résulte une sorte de monotonie dans ses figures ; son coloris & ses carnations sont fraîches, mais son dessin est peu correct. Il n'aimoit point à peindre des sujets tristes & terribles, & réussissoit d'autant moins lorsqu'il les entreprenoit, qu'il les traitoit à contre-cœur. Ses dessins sont très-finis & très-estimés. Le Roi a un assez grand nombre de ses tableaux ; Vénus à sa toilette est le principal. On a assez gravé d'après l'Albane ; mais difficilement a-t-on attrapé la douceur & les graces du contour de ses figures. L'Albane, ayant toujours mené une vie heureuse & paisible, mourut, en 1660, à Bologne, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Le Guerchin.

*Le Guerchin* ne fut Disciple des Carrache, pour ainsi dire, que de la seconde main ; car ils étoient morts lorsqu'il commença à étudier la Peinture ; mais il prit des leçons du Guide & de l'Albane. Il se fit une maniere à lui ; son

goût de dessin est correct & facile, ses pensées plus fines que grandes, ses idées quelquefois singulieres. Ce qu'on estime plus particuliérement dans ses tableaux, c'est la force des ombres & l'accord des couleurs. Il passa quelque temps à Rome, & revint dans sa patrie, qui étoit le petit Bourg de Cento, dans le Bolonois. Il y vécut tranquillement, en bon & honnête homme, & refusa de venir en France pour être premier Peintre du Roi. Il mourut en 1666, âgé de soixante-seize ans, laissant un nombre considérable de dessins qui ont passé en France & en Angleterre, où ils ont été gravés, aussi bien que son Livre à dessiner. Il y a aussi de belles estampes gravées d'après ses tableaux, dont on voit plusieurs à Versailles & à Paris; quant à lui, il n'en a gravé qu'un petit nombre à l'eau-forte.

Après le détail que je viens de faire des grands Peintres Italiens du seizieme siecle, on ne sera point étonné quand je dirai que c'est là le beau siecle de la Peinture, aussi bien que celui de la Littérature en Italie. Les Arts commencerent à s'affoiblir, pendant le siecle suivant, dans cette partie de l'Europe: au contraire, ils se soutinrent dans les Pays-Bas, & s'éleverent en France au

Digitized by Google

degré de perfection où nous les voyons encore aujourd'hui. Il ne me reste plus qu'à indiquer encore quelques Artistes Italiens, qui n'ont eu que le seul mérite d'être Graveurs, après quoi je passerai aux Peintres Flamands.

On rapporte communément l'invention de l'impression des estampes à *Maso Finiguerra*, Orfévre de Florence, qui imprimoit sur le papier les dessins qu'il gravoit sur les pieces d'argenterie. Un de ses Confreres, nommé *Baccio Baldini* ou *Baldinelli*, l'imita en gravant non seulement ses dessins pour l'argenterie, mais ceux d'un Peintre appelé *Sandro Boticelli*; & c'est ainsi que furent gravées quelques figures qui se trouvent dans une édition de l'enfer *du Dante*, imprimée en 1481, très-rare & très-recherchée. Comme je l'ai déjà dit, *André Mantegne*, Peintre de Mantoue, fut le premier qui grava d'après ses propres dessins.

Marc-Antoine.

Cependant cet Art passa d'Italie dans les Pays-Bas. *Martin d'Anvers* & *Albert Durer* le pratiquerent; & leurs estampes étant passées en Italie, un Artiste, Peintre médiocre, mais bon Dessinateur, *Marc-Antoine Raymondi*, grava celles d'Albert Durer, y mit la marque de ce

Digitized by Google

Graveur Allemand, & les vendit comme étant de lui. Albert Durer vint lui-même à Venise pour se plaindre de l'infidélité de Marc-Antoine, & il fut défendu à ce Graveur de se servir de la marque d'Albert Durer. Il en adopta une particulière, & passa à Rome, où il s'attacha à Raphaël, qui, à ce qu'on croit, ne dédaigna pas de tracer les premiers traits des gravures que Marc-Antoine fit de ses dessins, ce qui donne un grand prix aux pieces sorties de son burin. En général, les gravures de Marc-Antoine sont très-recherchées; cependant si son burin est correct, il est en même temps sec. Après la mort de Raphaël, Marc-Antoine s'attacha à Jules Romain, & même eut la complaisance de graver, d'après lui, des sujets très-libres, qui leur firent des affaires à l'un & à l'autre. Le Graveur fut obligé de se retirer à Florence; mais ayant fait dans cette ville d'excellens ouvrages, il se raccommoda avec le Pape Clément VII, & étant retourné à Rome, il continua à y graver jusqu'au sac de cette ville, arrivé en 1527; il se retira à Bologne sa patrie, & y travailla jusqu'à sa mort, en 1533; son œuvre est très-considérable & très-estimé. L'Abbé de Marolles en avoit rassemblé

Digitized by Google

cinq cent soixante-dix pieces, qui ont passé dans le Cabinet du Roi.

Marc-Antoine laissa plusieurs Disciples qui eurent de la réputation, tels que *Augustin Vénitien*, qui a aussi gravé d'après Raphaël ; on compte de lui cent cinquante-quatre pieces. *Jules Bonasone* ou *de Bologne*, & *Marc de Ravenne*, qu'on appelle aussi *Silvestre*, ont encore été Disciples de Marc-Antoine.

J'ai déjà parlé des *Mantuan*, dont le vrai nom étoit *Ghisi* ; l'aîné, *Jean-Baptiste*, avoit une fille nommée *Diane*. Ils ont tous gravé des estampes estimées, d'après Jules Romain, Michel-Ange, Raphaël, & quelques autres fameux Peintres. J'ai aussi dit un mot du Parmesan & des Carrache ; l'œuvre de ces derniers est, pour ainsi dire, immense ; mais les morceaux gravés par Augustin méritent surtout d'être rassemblés. *Chérubin Alberti*, ou *Albert*, est aussi un excellent Graveur ; il n'est mort qu'en 1615, mais très-vieux ; son œuvre est de quatre-vingt-six pieces. *Jean-Baptiste Franco*, Vénitien, mort en 1571, a produit plusieurs excellens morceaux. *Procaccini*, Peintre de Bologne, mort à l'âge de quatre-vingts ans, en 1626, est Auteur de plusieurs gravu-

Digitized by Google

res à l'eau-forte, très-estimées. *Martin Rota*, né en Dalmatie, & qui demeuroit à Venise, est particuliérement fameux pour avoir gravé le Jugement dernier de Michel-Ange, & deux pieces du Titien, la Magdeleine & le Promethée. *François Vanni*, né à Sienne, en Toscane, en 1553, & mort en 1603, a gravé un Saint François en extase, regardé comme un chef-d'œuvre; & enfin, *Enée Vico*, de Parme, excellent Dessinateur, a gravé d'après plusieurs grands Maîtres & d'après ses dessins mêmes, de belles suites de vases & de sujets historiques.

Albert Durer.

Parlons enfin des Artistes Flamands & Allemands. Le plus ancien & le plus illustre d'entre eux est, sans contredit, *Albert Durer*, dont j'ai déjà tant de fois fait l'éloge. Il naquit en 1471, & mourut en 1528, à Nuremberg, où il passa la plus grande partie de sa vie. Fils d'un simple Orfévre, il eut cependant une bonne éducation, & a prouvé qu'il avoit acquis de bonne heure de grandes connoissances dans les Sciences & dans les Arts. Il voyagea en Italie pour se perfectionner, & en revint instruit dans l'Art de la Gravure, qui étoit encore naissant à Florence. Bientôt ses tableaux & ses estampes lui firent également hon-

Digitized by Google

neur. L'Empereur Maximilien le prit en affection, le traita avec considération, l'ennoblit, & lui donna des armes. Il fut admis dans le Sénat de Nuremberg, sa patrie. Charles-Quint, & Ferdinand son frere, le traiterent aussi bien qu'avoit fait Maximilien leur grand-pere : mais la femme de cet Artiste célebre, qui étoit d'un caractere difficile & grondeur, lui rendit insupportable sa vie, qui, à cela près, eût été fort agréable. Il fit un voyage en Hollande, exprès pour fuir ce démon domestique, & passa quelque temps avec son ami Lucas de Leyde; mais sa femme le pressa tant de revenir, qu'il ne put y résister; il retourna chez lui, & ce fut pour y mourir de chagrin & d'impatience. Il avoit la taille belle, la physionomie heureuse, les manieres nobles, la conversation agréable; incapable d'être jaloux des talens des autres, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les encourager. Tout ce que l'étude de la simple Nature, l'esprit, l'imagination & les dispositions naturelles peuvent procurer d'avantages à un Peintre, se reconnoît dans les productions d'Albert Durer. Il ne lui a manqué que de meilleurs modeles & l'étude des figures antiques, pour atteindre à la perfection du

du dessin. Du reste, on apperçoit dans ses ouvrages un génie élevé, une belle composition, une exécution ferme, un pinceau léger, & beaucoup de correction. On ne connoissoit point assez de son temps, dans la Peinture, la perspective & la dégradation des couleurs. Le costume est si mal observé dans ses tableaux & dans ses estampes, que les Juifs, les Grecs & les Romains y sont toujours habillés à l'Allemande. Il ne faut que considérer ses portraits de la Sainte Vierge, pour savoir comment les femmes de Nuremberg étoient coiffées il y a près de trois cents ans. Il y a bien peu de ses tableaux en Italie & en France, mais beaucoup en Allemagne; cependant on en voit trois ou quatre au Palais Royal. En récompense, le Roi a un grand nombre de ses dessins; son œuvre en estampes est très-nombreux, & mérite fort d'être rassemblé; il y a quelques pieces rares & cheres; une partie de cet œuvre est au burin, & le reste gravé en bois. Le principal Disciple d'Albert Durer est *Henri Aldegraf*, de Nuremberg; on recherche quelques-unes de ses productions: on peut joindre aussi son œuvre à celui de son Maître.

*Cranack*, Peintre Allemand, né en Cranack.



Digitized by Google

Westphalie en 1472, & mort en Saxe en 1553, & son fils, qui n'est mort dans ce même pays qu'en 1586, se sont fait une réputation comme Peintres & comme Graveurs. Les vieilles gravures du pere sont recherchées, sur-tout pour la singularité des expressions & du costume; la plupart sont en bois. Le fils a été principalement estimé pour le portrait.

Lucas de Leyde.

*Lucas de Leyde*, l'ami d'Albert Durer, eut à peu près les mêmes talens pour la Peinture & pour la Gravure, & les mêmes défauts, parce qu'il ne s'étoit pas, plus que son ami, formé sur les grands modeles que l'Italie fournissoit alors aux jeunes Peintres. Il mourut n'étant âgé que de trente-neuf ans: on prétend qu'il fut empoisonné par des rivaux jaloux de sa gloire. Avant que d'expirer, il passa quelque temps dans un état languissant; mais il vouloit toujours travailler, quoiqu'il fût obligé de se tenir au lit, & disoit qu'il prétendoit ainsi mourir au lit d'honneur: pendant qu'il étoit en bonne santé, il buvoit beaucoup & très-volontiers. L'on assure que nous devons ses plus beaux ouvrages à l'état de demi-ivresse dans lequel il étoit quand il les fit. Nous avons peu de ses tableaux en France, mais quel-

Digitized by Google

ques-uns de ſes deſſins & un grand nombre de ſes eſtampes ; car ſon œuvre en gravure monte à environ quatre cents pieces, dont il y en a beaucoup de très-agréables & de très-eſtimées. En général elles ſont curieuſes par la ſingularité du coſtume.

*Holbein*, né à Baſle en Suiſſe, eſt fameux par ſa danſe des morts, peintures à freſque que l'on voit dans un cimetiere de Baſle. Le ſujet & l'exécution en ſont auſſi ſinguliers que ridicules. D'ailleurs il a traité des ſujets moins extraordinaires, & il fut fameux pour le portrait. Il étoit l'ami particulier du ſage & ſavant Eraſme. Il fit ſon portrait, qui lui fit tant d'honneur, que le Roi Henri VIII l'attira en Angleterre. Il ſe lia intimément avec le malheureux Philoſophe Thomas Morus. Ce fut en Angleterre qu'il fit ſes plus beaux ouvrages. Il mourut à Londres en 1554, âgé de cinquante-ſix ans. On ne connoît de lui aucune gravure, & preſque point de deſſins, ſi ce ne ſont ceux qui ont ſervi à orner le Livre intitulé l'*Eloge de la Folie par Eraſme* ; mais le Roi & M. le Duc d'Orléans poſſedent un aſſez grand nombre de ſes tableaux, parmi leſquels on remarque des portraits d'Henri VIII, de la Princeſſe Jeanne de Cleves, Holbein.



Digitized by Google

une des femmes de ce Monarque, d'Erasme, de Thomas Morus, &c.

Les Breugel.

*Pierre Breugel*, surnommé *le Vieux*, naquit, en 1565, dans le village dont il a porté le nom, près de Breda. Comme bien d'autres Artistes de son pays, il ne se forma à la Peinture qu'en étudiant la simple Nature ; mais il la saisit très-bien, telle qu'il la voyoit, en vivant avec les paysans, dans les kermesses & foires de Flandres, au milieu des noces & des fêtes de village. Il voyagea cependant en France & en Italie, pour connoître des sites un peu différens de ceux auxquels il étoit accoutumé : ce ne fut jamais que pour représenter des paysages & des paysans d'une autre espece, mais avec une grande vérité ; ce qui rend ses paysages, ses dessins, & le peu de gravures qu'il a fait, estimables & recherchés. Les deux fils du vieux Breugel sont distingués par des épithetes assez singulieres. Le premier s'appelle *Breugel d'Enfer*, parce qu'il aimoit à représenter des sujets noirs & horribles. Ses plus beaux tableaux sont des incendies, des siéges, des hommes sautant en l'air par l'effet des mines ; enfin, on a de lui une descente d'Orphée aux Enfers, & une Tentation de St. Antoine : tout cela est bien

peint, bien exprimé, quoique médiocrement dessiné. Le second des fils du vieux Breugel est le plus fameux des trois Peintres de ce nom : il est connu sous le nom de *Breugel de Velours*, parce qu'il aimoit à s'habiller magnifiquement, & à faire, en quelque façon, le Seigneur, sur-tout quand il fut arrivé à une sorte de fortune en vendant assez cher ses tableaux. Il traita des sujets plus nobles que son pere, & moins noirs que son frere. Ce furent aussi des paysages, mais très-agréables & très-ornés de fleurs, de fruits, & d'une infinité de petites figures d'animaux & d'hommes qui gagnent beaucoup à être examinées en détail, d'autant plus que le dessin en est correct, la touche légere & spirituelle, & le coloris très-brillant. Il passa une partie de sa vie à Cologne, fit plusieurs voyages en Italie, & y travailla même avec applaudissement & succès. Il mourut vieux, assez avant dans le dix-septieme siecle. Le Roi & M. le Duc d'Orléans n'ont pas beaucoup de ses tableaux ; mais on en trouve un grand nombre dans les cabinets particuliers, à Paris & dans toutes les grandes villes de l'Europe. Les Breugel ont peu gravé eux-mêmes, mais on a beaucoup gravé d'après eux.



Digitized by Google

Paul Bril. *Paul Bril*, d'Anvers, contemporain du vieux Breugel, travailla assez long-temps à Rome & à Venise, & saisit heureusement la correction du dessin de l'Ecole Romaine & le beau coloris du Titien. ensuite il s'attacha aux Carrache, & travailla, sous les yeux d'Annibal, à la galerie du palais Farnese. Il resta à Rome jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1626; il avoit alors soixante-douze ans : aussi la plupart de ses tableaux sont-ils restés en Italie, où ils ont été faits. Le Roi & M. le Duc d'Orléans en possedent un assez grand nombre; il y en a dans tous les cabinets des curieux. Sa maniere de peindre est légere, moëlleuse & vraie ; c'est sur-tout dans les paysages qu'il a réussi. Ses lointains sont admirables ; ses arbres & ses herbes d'un coloris brillant & d'une fraîcheur parfaite : on lui reproche seulement d'y avoir trop prodigué le vert. Ses dessins sont fort estimés ; il a peu gravé. Il y a quelques estampes de lui-même, & beaucoup d'après lui.

Franc-flore. *Franc flore* est un des meilleurs Peintres qui soient sortis de l'Ecole Flamande, & sur-tout un des plus exacts Dessinateurs ; aussi l'a-t-on appelé le *Raphaël de la Flandre*. Il avoit voyagé en Italie, & avoit

Digitized by Google

travaillé sérieusement d'après l'antique & les dessins de Michel-Ange. Ce qui caractérisoit en lui le bon Peintre Flamand du seizieme siecle, c'est qu'il aimoit beaucoup à boire. Il passoit sept heures de la journée à travailler, sept autres au cabaret avec ses amis, & le reste des vingt-quatre heures à dormir & à faire ses affaires. Il mourut assez jeune, étant ce que l'on apppelle en Flandres, blasé ; c'est-à-dire, usé par la débauche du vin & des liqueurs fortes.

*Hubert Goltzius* naquit à Venlo, en Gueldres, en 1526, & mourut en 1583. *Henri Goltzius*, son fils, naquit dans le pays de Juliers en 1558, & ne mourut qu'en 1617. Ils ont été tous deux fameux, mais beaucoup plus comme Graveurs que comme Peintres. Le père étoit bien plus savant que le fils. Il a fait de bons Livres sur les antiquités, les inscriptions & les médailles, qui sont écrits en latin, & estimés pour le fond, pour le style, & pour les gravures, dont la plupart sont en clair-obscur. Le fils, avec bien moins d'érudition, étoit meilleur Peintre, & plus habile Graveur. Son œuvre en gravure est considérable & recherché. Le burin en est également ferme, facile & brillant. Les airs de têtes & les compo-

Les Goltzius.



Digitized by Google

sitions sont gracieux ; cependant les connoisseurs ne trouvent pas que le dessin en soit fort exact. On trouve dans cet œuvre une assez grande quantité de beaux portraits. Henri Goltzius étoit parti pour l'Italie, uniquement par raison de santé ; mais il profita si bien de ce voyage pour perfectionner son talent, qu'il se fit admirer dans cette patrie des Arts, d'où il passa en Allemagne & fut bien reçu à la Cour de l'Empereur. Il ne revint dans les Pays-Bas qu'après en avoir été absent pendant trente-sept ans, & il y mourut bientôt après son retour.

Otto Venius.

*Otto Venius* étoit Hollandois ; mais il étudia la Peinture en Italie, passa plusieurs années en Allemagne, au service de l'Empereur, se retira ensuite à Anvers, & enfin mourut fort vieux à Bruxelles. Il a eu l'honneur d'être le Maître de Rubens. Il étoit très-savant, très-instruit, & avoit beaucoup d'esprit ; de sorte qu'il est Auteur de plusieurs Livres dont les gravures ont été faites par un de ses freres, sur ses dessins ; ce sont la plupart des emblêmes avec leurs explications. Parmi ses tableaux, il y en a plusieurs d'Histoire, & de très-beaux portraits. Il est le premier Peintre de l'Ecole Flamande qui ait travaillé en clair-obscur.

Digitized by Google

Tels sont les principaux Peintres Flamands qui appartiennent tout-à-fait au seizieme siecle. Je vais dire deux mots de quelques autres qui, quoique nés avant 1600, ont sur-tout brillé pendant le dix-septieme, mais qui sont trop illustres & trop connus en France pourque je les passe tout-à-fait sous silence.

Le plus illustre de tous est, sans contre-dit, *Pierre-Paul Rubens*, originaire d'Anvers, né à Cologne en 1577, & mort à Anvers en 1640. Sa naissance étoit honnête ; il reçut une excellente éducation : il avoit de l'esprit & de la politesse, & même du talent pour la négociation ; aussi fut-il employé dans ce genre, & y réussit-il parfaitement. Il fut Ambassadeur pour le Roi d'Espagne en Angleterre, & Secrétaire d'Etat dans les Pays-Bas, charge qu'il fit passer à son fils. Mais ce qui auroit suffi pour faire la gloire d'un autre, ne fut qu'une suite de celle qu'il s'étoit acquise en s'adonnant à la Peinture. Dès les premieres années du dix-septieme siecle, il fut reconnu pour le premier Peintre de son temps. Il fit prendre à l'Ecole Flamande un vol égal à celui qu'avoit pris, le siecle précédent, l'Ecole d'Italie, & il eut des Disciples qui devinrent si Rubens.

Digitized by Google

habiles, que les Ecoles Italiennes ayant baissé dans le dix-septieme siecle, la Flamande eut alors le dessus. Ses ouvrages sont si connus, & on est si à portée en France d'admirer la belle ordonnance de ses tableaux, la vérité de l'expression de ses figures, l'éclat de son coloris, & la fraîcheur de ses carnations, qu'il est inutile d'insister là-dessus; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'on lui reproche d'être rentré dans le goût Flamand après avoir quitté l'Italie, où il avoit passé sept ans; d'avoir quelquefois négligé l'exactitude & la correction du dessin, dans lequel, en d'autres occasions, il a prouvé qu'il étoit un grand Maître. Ses attitudes sont nobles & naturelles, sans froideur, les ajustemens de ses figures de bon goût, ses draperies jetées avec art, ses paysages agréables. Il possédoit sur-tout parfaitement cet assemblage d'ombres & de lumieres d'où résulte le groupe; cependant son architecture est lourde & gothique, & copiée d'après les bâtimens Flamands; il semble qu'il avoit oublié ceux d'Italie. Ses portraits sont d'une grande beauté & d'une grande vérité. Ses dessins sont très-recherchés; on y remarque des traits hardis, d'autres très-moëlleux, mais ils ne sont jamais absolu-

Digitized by Google

ment achevés. La Gravure se fait honneur de le compter parmi ses Artistes ; mais il nous reste peu d'ouvrages gravés de sa main : au contraire, l'œuvre gravé d'après ce grand Peintre est, pour ainsi dire, immense : le catalogue forme un volume entier ; mais il y a à choisir dans cette nombreuse collection. En n'y admettant que ce qu'il y a de plus beau, elle seroit encore considérable. Tout le monde connoît ses tableaux qui composent la galerie du Luxembourg. On y retrouve souvent le portrait de sa femme, qui avoit de la beauté, & sur-tout la fraîcheur particuliere aux Flamandes, mais un peu trop d'embonpoint, que Rubens a fait passer dans tous ses tableaux où elle lui a servi de modele. La descente de croix qui est conservée à Anvers, est, sans contredit, le chef-d'œuvre de ce fameux Peintre : nous en avons des gravures dignes de l'original.

Le principal disciple de Rubens a été *Vandick*, né précisément en 1599, Peintre également excellent dans le tableau & dans le portrait : son pinceau est léger, moëlleux & charmant. Il faut convenir cependant que, sur la fin de sa vie & après la mort de Rubens, il s'est négligé. Il n'a jamais gravé lui-même, mais on a beau- Vandick.

Digitized by Google

coup gravé d'après lui; sur-tout ses portraits, qui sont admirables, ont été souvent copiés. Il a long-temps peint à Londres, où il avoit été appelé par Charles I. Il mourut en Angleterre en 1641; il y avoit épousé une Demoiselle Angloise.

David Teniers.

*David Teniers*, surnommé *le Vieux*, né à Anvers en 1582, fut Disciple de Rubens, & eut pour le sien David Teniers son fils, dit *le Jeune* : tous deux ont été Peintres; le premier fut se perfectionner en Italie, & le second ne sortit jamais de la Flandre. L'un & l'autre se sont attachés à peindre des paysages d'une fraîcheur & d'une vérité inimitables. Le fils a gravé quelques morceaux; mais il y a, d'après tous les deux, un œuvre très-nombreux, très-estimable & fort récherché. Leurs tableaux sont fort connus en France, & il y en a grand nombre : le Roi, M. le Duc d'Orléans, & tous les curieux François en possedent beaucoup, parmi lesquels il y en a d'un grand prix.

Rimbrant.

*Rimbrant* naquit aussi tout à la fin du seizieme siécle, dans un village près de Leyde, en Hollande. Il n'eut proprement d'autre Maître que la Nature. Il n'a jamais voyagé, & n'a jamais imité que ce qu'il voyoit dans son pays; mais avec quelle

Digitized by Google

force, quelle grace, quelle vérité l'a-t-il imité! Sans correction de dessin, sans aucune connoissance de l'antique, il a produit des chef-d'œuvres dans tous les genres, dessins, tableaux, gravures; du reste, véritable paysan Flamand dans toutes ses manieres, il a deviné l'Art plutôt qu'il ne l'a acquis. On trouve de ses tableaux dans toutes les Cours & les Villes de l'Europe. Ses dessins sont en très-grand nombre, & le catalogue seul de son œuvre gravé par lui-même, forme un volume considérable. Il a gravé dans tous les genres, en bois, en clair-obscur, au burin, à l'eau-forte. Il y a des pieces de lui d'un prix exorbitant; & si l'on veut acquérir les estampes gravées d'après lui, on ira infiniment plus loin: cependant on aura raison, car il y en a beaucoup d'admirables.

Je ne ferai plus que nommer quelques-uns des bons Peintres de cette Ecole, en ne descendant pas trop bas. *Gérard Dou* a été Disciple de Rimbrant. Il y a des tableaux de lui & des gravures d'après ses tableaux, vraiment excellens. *François Mieris* étoit Disciple de *Gérard Dou*. Il étoit fort débauché, mais d'ailleurs excellent Peintre: tous deux étoient de Leyde. *Abraham Bloemart* étoit bon Peintre; mais ses enfans, *Cor-*

Digitized by Google

*neille* & *Frédéric*, se sont rendus encore plus célebres comme Graveurs : ils appartiennent au dix septieme siecle ; cependant disons en passant que leurs ouvrages en gravure méritent d'être recherchés, & finissons ce que nous avons à dire de l'Ecole Flamande, en parlant de quelques Artistes qui n'ont été que Graveurs.

Cort. *Corneille Cort*, né à Hornes, en Hollande, en 1536, passa la plus grande partie de sa vie à Rome, & y mourut en 1578. C'étoit un des premiers écoliers des Carrache, l'ami & le rival d'Augustin. Ses estampes sont, avec raison, fort estimées ; mais il doit être plutôt regardé comme étant de l'Ecole d'Italie que de l'Ecole Flamande, car, depuis sa jeunesse, il n'a jamais retourné dans son pays. Il n'a gravé que d'après des tableaux de Maîtres Italiens.

Les Collaert. *Adrien Collaert*, & *Jean* son fils, tous deux natifs d'Anvers, ont gravé des suites d'estampes très-agréables, d'après les meilleurs Maîtres Flamands, entre autres une suite d'Hermitesses ou Meres du désert, qu'il faut joindre aux Hermites de Sadeler, & qui forme un très-joli livre d'estampes.

Les Galle. *Philippe Galle*, ses deux fils, *Théodore* & *Corneille*, dit *le Vieux*, & son petit-fils, *Corneille Galle*, dit *le Jeune*, tous

Digitized by Google

établis à Anvers, leur patrie, sont des Graveurs estimés, dont l'œuvre est très-considérable. Le plus habile des quatre étoit Corneille le Vieux. Il faut avoir au moins les principales & les plus belles d'entre ses estampes.

La famille des *Sadeler* a fourni, aussi au seizieme siecle, un grand nombre d'excellens Graveurs. Ils étoient originaires de Bruxelles, & quelques-uns d'entre eux naquirent à Anvers. *Jean*, le premier, naquit en 1550; *Raphaël*, son cadet, en 1555. Ils passerent l'un & l'autre une bonne partie de leur vie en Allemagne, & moururent tous deux à Venise vers 1600. Quelques-unes de leurs estampes sont très-estimées, sur-tout leur suite d'Hermites ou Peres du désert, faite d'après les dessins & les peintures de *Martin de Vos. Gilles*, *Juste*, *Marc* & *Raphaël Sadeler* ont été les enfans de ces deux freres & leurs Eleves. Gilles Sadeler a surpassé tous ceux de son nom par la beauté & la douceur de son burin. On a, entre autres, de lui d'excellens portraits. Les Sadeler.

Enfin *Jean Saenredam*, Graveur Hollandois, est peut-être le meilleur de l'Ecole Flamande & Allemande. Son burin est si délicat, que quand ses estampes ne sont pas Saenredam.

Digitized by Google

de premiere épreuve, elles perdent tout leur prix, sa gravure s'effaçant aisément.

Jean Boulongne.

Pendant tout le seizieme siecle, l'Allemagne & les Pays Bas n'ont fourni qu'un seul Sculpteur illustre & excellent, ce fut *Jean Boulongne*; encore eut-il besoin, pour se perfectionner dans son Art, de passer la plus grande partie de sa vie en Italie. Ce fut là qu'il étudia les statues & les bas-reliefs antiques; s'étant formé sur ces grands modeles, il travailla ou fondit à Rome même, à Florence, à Livourne, à Bologne, des chef-d'œuvres de sculpture que l'on y admire encore: une partie est en marbre; les plus grands morceaux sont en bronze. Marie de Médicis ayant voulu faire élever à son époux Henri IV une statue en bronze, fit transporter d'Italie en France un cheval de bronze de la façon de ce célebre Artiste: c'est celui que l'on voit encore au milieu du Pont-Neuf, & sur lequel est posée la statue d'Henri IV, dont le Fondeur étoit François, & s'appeloit *Dupré*. Au reste, Boulongne étoit mort avant Henri IV, puisqu'il n'a pas vécu plus tard que 1608: il étoit né en 1524.

Enfin, il ne me reste plus à parler que du très-petit nombre de bons Artistes François

Digitized by Google

François que le seizieme siecle a produits. Pour consoler notre Nation de ce que la liste que je vais donner ne contient que trois ou quatre noms, il ne faut que jeter les yeux sur l'état où, depuis cent ans, se trouvent les Arts de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure en France: il est à présent si brillant, qu'on ne peut plus regarder avec envie les autres Ecoles qui, au seizieme siecle, croyoient que la France n'en pouvoit pas former une.

Il paroît que le premier genre de Peinture dans lequel nos François se soient distingués, est la peinture sur verre, que nos peres ont appelé *peinture à l'apprêt.* Dès le temps des Romains, on connoissoit la maniere de teindre le verre en différentes couleurs, mais on n'avoit point encore imaginé de faire des tableaux en réunissant des verres peints. On croit que c'est sous le regne de Charles VI que les François trouverent ce secret. On forma dans les vitrages des églises de grandes roses, dont les feuilles étoient autant de morceaux de verre réunis par de petites lames de plomb; ensuite on traça des dessins & des figures sur le verre blanc. Du temps de Jules II, il y avoit déjà un Fran-



Digitized by Google

çois, nommé *Maître Claude*, qui dirigeoit les peintures sur verre des églises & des palais de Rome. Le Bramante, premier Architecte de l'église St. Pierre, se servit de lui, & d'un autre François, nommé *Guillaume de Marsilli* ou de *Marseille*. Quelques années après, dans le même siecle (le seizieme), il y avoit encore en France un fameux Peintre sur verre, nommé *Jacques de Paroy*. Il voyagea aussi en Italie, fit de beaux ouvrages à Venise, & revint dans sa patrie (le Bourbonnois), & mourut à Moulins à l'âge de cent deux ans. *Jean Cousin*, que l'on peut regarder comme le premier Peintre François, commença à se distinguer dans la peinture sur verre, & l'on a de lui quelques beaux morceaux en ce genre, entre autres, les vitres de la Sainte Chapelle de Vincennes & celles du chœur de la paroisse St. Gervais à Paris; mais enfin il parvint à faire des ouvrages d'une autre maniere de peinture & de sculpture. Il fut assez estimé dans les Cours d'Henri II & des Rois ses trois fils : cependant la considération dont il jouit fut bien au dessous de celle que l'on avoit accordée aux Peintres Italiens que François Premier avoit attirés en France. Il ne paroît pas que Jean Cousin ait

Jean Cousin.

Digitized by Google

jamais été étudier ſon Art en Italie, ni qu'il ſe ſoit rangé parmi les Diſciples du Primatice & du Roſſo. Cependant, indépendamment de ſes peintures ſur verre, il fit quelques bons tableaux à l'huile dont le meilleur repréſente le Jugement univerſel, & ſe trouve dans l'égliſe des Minimes de Vincennes. Nous avons auſſi de lui des portraits & un bel ouvrage de ſculpture en marbre; c'eſt le tombeau de l'Amiral Chabot, qui eſt dans la chapelle d'Orléans de l'égliſe ci-devant occupée par les Céleſtins de Paris; mais ce qui prouve le mieux qu'il ne peignoit point par ſimple routine, ce ſont les ouvrages qu'il a faits ſur les proportions du corps humain, l'Art de la perſpective & celui de la portraiture. On voit encore quelques-uns de ſes deſſins qui ſont bons, quoiqu'un peu ſecs. D'ailleurs on ne connoît de lui d'autres gravures que celles qui ſont en bois dans ſes Livres: les têtes que l'on y voit ont de l'expreſſion, & les figures géométriques y ſont très-exactes. On croit, ſans en être bien ſûr, qu'il étoit Calviniſte, & qu'il mourut à Paris en 1589.

Pendant que Jean Couſin vivoit encore, deux autres Peintres françois travailloient à achever les peintures que le Primatice



Digitized by Google

& le Rosso avoient commencées à Fontainebleau ; ils avoient été leurs Eleves : l'un s'appeloit *Dubreuil*, & l'autre *Bunel* : on voit encore leurs ouvrages dans ce château. Ils vinrent ensuite tous deux à Paris, & peignirent, par ordre d'Henri II, la petite galerie du Louvre, qui a été brûlée en 1660. Bunel eut un fils qui fut encore plus habile que lui ; il voyagea en Espagne & à Rome, & copia, dans le premier de ces pays, les tableaux du Titien, & dans l'autre, ceux de Raphaël. On voit plusieurs de ses tableaux dans les églises de Paris.

Dubreuil & Bunel.

Freminet.

*Martin Freminet*, né à Paris en 1567, alla étudier la Peinture en Italie, y resta pendant quinze à seize ans, & se forma une maniere qui tient beaucoup de celle de Michel-Ange. Henri IV le rappela en France, & le chargea de peindre la chapelle de Fontainebleau, ce qu'il *fit* avec beaucoup de succès. Il fut nommé premier Peintre du Roi, & Louis XIII le fit Chevalier de Saint Michel ; il mourut en 1619. Ses dessins sont bons & corrects : il n'a point gravé lui-même ; mais on a gravé une douzaine de morceaux d'après lui. C'est proprement à lui que finit la courte liste des Peintres françois du

Digitized by Google

ſeizieme ſiecle. Mais je peux nommer, comme étant nés avant 1600 : 1°. *Simon Vouet*, qui naquit en 1582, voyagea d'abord en Turquie & enſuite en Italie. Il épouſa une femme Romaine, qui avoit, comme lui, le talent de la peinture. Après avoir ſéjourné quinze ou ſeize ans en Italie, il fut nommé premier Peintre du Roi Louis XIII, en 1627; il mourut en 1641. Le Cardinal de Richelieu le fit beaucoup travailler au Palais Royal; il y a d'ailleurs grand nombre de ſes tableaux au Louvre, dans pluſieurs égliſes de Paris, & au Cabinet du Roi. Ils ſont beaux; il y en a de belles gravures; mais d'ailleurs Vouet n'a jamais gravé lui-même. Vouet.

2°. Le fameux Pouſſin tient encore un peu au ſeizieme ſiécle, puiſqu'il eſt né en 1594, dans la ville d'Andely, en Normandie. Il paſſa une bonne partie de ſa jeuneſſe en Italie, où ſes tableaux ſont auſſi connus & auſſi eſtimés qu'en France. Il fut rappelé en 1640, & honoré du titre de premier Peintre du Roi Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu le fêta beaucoup, & lui fit faire quelques beaux ouvrages; mais, accoutumé à la vie laborieuſe à certains égards, & tranquille à d'autres, qu'il menoit à Rome, il chercha des prétextes Pouſſin.



Digitized by Google

pour y retourner, les trouva; & le Roi & son premier Ministre étant morts, on ne put jamais parvenir à le faire revenir en France. Cependant Louis XIV lui conserva la qualité de son premier Peintre jusqu'à sa mort, qui n'arriva à Rome qu'en 1665. Le principal mérite de ses tableaux est dans l'ordonnance & la distribution des figures : c'est en quoi il est supérieur; d'ailleurs son dessin est correct; mais ses derniers ouvrages manquent par le coloris. Le costume y est parfaitement observé, & on n'y trouve rien de ridicule. On admire ses tableaux dans l'église de Notre-Dame & dans plusieurs autres de Paris, dans le Cabinet du Roi, où il y en a un grand nombre, & dans celui de M. le Duc d'Orléans, qui n'en a pas moins; on y remarque, entre autres, la suite précieuse des sept Sacremens. Ils ont été très-bien gravés, ainsi que la plupart des autres beaux morceaux de ce fameux Maître. En parlant des progrès de la Peinture pendant le cours du dix-septieme siecle, je compte m'étendre bien davantage sur Vouet & le Poussin. Ce dernier ne fit point de Disciple; mais tous les grands Peintres du regne de Louis XIV, le sont du premier.

Digitized by Google

La France a produit, pendant le cours du ſeizieme ſiecle, deux fameux Sculpteurs, *Jean Goujon* & *Germain Pilon*; le premier, qui vécut ſous le regne de François Premier & d'Henri II, fit des ſtatues & des bas-reliefs d'un ſi bon goût & d'un deſſin ſi gracieux, qu'on dit de lui qu'il étoit le Correge de la Sculpture. Son chef-d'œuvre eſt la fontaine des Innocens, rue Saint Denis, à Paris. Il étoit auſſi Auteur de ceux qui décoroient la porte Saint Antoine à Paris, détruits depuis peu de temps. On admiroit encore quatre Cariatides giganteſques, qui ſe voyoient dans la ſalle des Cent-Suiſſes, au Louvre. Indépendamment de ſes talens comme Sculpteur, il étoit bon Architecte; nous le conſidérerons ſous cet aſpect dans le volume ſuivant. Quant à *Pilon*, il ne fut que Sculpteur, & à peu près contemporain de Goujon. Son chef d'œuvre eſt dans la chapelle d'Orléans de l'égliſe ci-devant occupée par les Céleſtins de Paris. C'eſt un grouppe des trois Graces, ſoutenant une urne dans laquelle eſt renfermé le cœur de Catherine de Médicis. On trouve encore à Paris pluſieurs autres ſtatues de ſa façon très-eſtimées. Goujon & Pilon.

Pendant le cours du ſeizieme ſiecle, il



Digitized by Google

y a bien eu quelques Graveurs françois en taille-douce, qui s'étoient formés dans les Ecoles italienne, flamande, & allemande; mais aucun d'eux n'a eu une certaine réputation.

Il ne me reste à parler que de deux especes de gravures dont il ne résulte point d'estampes, mais des bagues, des cachets, dés médailles & des monnoies; ce sont celles sur pierres fines & sur métaux, tant en relief qu'en creux. Les Anciens ont eu de grands Maîtres dans l'Art de la gravure en pierres fines ou précieuses. Il a été très-connu des Egyptiens, a passé aux Grecs, & a été exercé sous l'Empire Romain. Dans les temps même les plus barbares, on a été curieux de conserver les chef-d'œuvres de l'Antiquité en ce genre; mais on avoit absolument oublié la façon de les produire & de les imiter. Les Médicis, qui ont été, à tant d'autres égards, les Peres des Arts & des Lettres, ont aussi ressuscité celui de la gravure en pierre, &, pendant le cours du seizieme siecle, on a vu en Italie plusieurs Artistes célebres en ce genre. On peut citer, entre autres, *Jean Florentin*, connu sous le nom *Delle Cornivolle*, ou *des Cornalines*, *Dominique de Milan*, qu'on appeloit *Dei Camei*, ou

Digitized by Google

des *Camées*, *Michellino*, contemporain de Raphaël & de Michel-Ange, *Annichini*, de Ferrare, & plusieurs autres. Mais nous ne voyons pas qu'aucun François se soit fait de réputation dans ce genre jusqu'à la fin du seizieme siecle.

Quant à la gravure en médailles & en monnoies, je ne trouve de renseignemens que sur trois Artistes françois pendant tout le cours du seizieme siecle; les deux premiers s'appeloient *Jean Rondelle*, & *Etienne l'Ane*; ils travailloient à la monnoie du temps d'Henri II, & ont fait des testons pour ce Monarque, qui ont été admirés pour leur belle fabrique. Le troisieme est le même Jean Goujon, dont j'ai parlé & dont je parlerai encore; il étoit non seulement bon Sculpteur, mais même excellent Médailliste; il frappa, pour Catherine de Médicis, des médailles que les curieux en ce genre recherchent & estiment.

*FIN du trentieme Volume.*

Digitized by Google

# TABLE

## *DES MATIERES*

Contenues dans le trentieme Volume.

*SUPPLÉMENT aux portraits des illustres Militaires du seizieme siecle.* Page 1
*François d'Essé.* Ibid.
*Monsieur de Sansac.* 10
*Monsieur de la Chateigneraye.* Ibid.
*Le Maréchal de Thermes.* 11
*Pierre d'Ossun.* 16
*Le Maréchal de Brissac, son frere & son fils aîné.* 19
*Salvoison.* 33
*Le Baron de la Garde-Paulin.* 37
*Le premier Prince de Condé.* 40
*Le Maréchal de Saint-André.* 55

Digitized by Google

*Le Maréchal de Bourdillon.* 61
*Le Maréchal de Matignon.* 68
*Valette Parisot, Villiers de l'Isle-Adam, & d'Aubusson, Grands Maîtres de Malte.* 82
*San Pietro de Bastelica.* 91
*Charles IX & Henri III.* 98
*Dupuy-Montbrun.* 113
*Le Baron des Adrets.* 122
*Le Duc de Joyeuse.* 128
*Le Maréchal de Bellegarde.* 134
*La Vallette & son fils le Duc d'Epernon.* 143
*DES Livres qui nous apprennent quel a été l'état des Arts au seizieme siecle.* 174
*Manuscrits.* 175
*Parchemin & papier.* 177
*Plumes.* 180
*Encres de différentes couleurs.* 181
*Reliure des livres.* 184
*Progrès de l'Imprimerie jusqu'à la fin du seizieme siecle.* 186

Digitized by Google

*REMARQUES typographiques & bibliographiques sur les livres imprimés aux quinzieme & seizieme siecles.* 199
*COMMENCEMENT de l'impression des caracteres de musique; Auteurs François qui ont écrit sur cet Art pendant le seizieme siecle, de leurs Livres, des progrès qu'ont faits, jusques en 1600, la musique vocale, l'instrumentale, & la danse.* 226
*Ballet de la Reine, en 1581.* 248
*Musique instrumentale.* 254
*De la danse au seizieme siecle.* 271
*ANECDOTES sur l'état de la danse en France, à la fin du seizieme siecle, rangées par ordre alphabétique.* 286
*DES Livres imprimés en françois pendant le cours du seizieme siecle, qui ont rapport aux Arts dépendans du Dessin, tels que la Sculpture, la Peinture, la Gravure, & l'Architecture; & des progrès de ces Arts jusqu'à l'année 1600.* 304
*Léonard de Vinci.* 324
Digitized by Google

*Michel-Ange.* 326
*Jules Romain.* 333
*Le Primatice.* 336
*Barroche, Sacchi, Feti.* 337
*André del-Sarto.* Ibid.
*Le Rosso.* 338
*Daniel de Volterre.* 339
*Le Giorgion.* 342
*Le Titien.* Ibid.
*Le Bassan.* 347
*Le Tintoret.* Ibid.
*Paul Veronese.* 349
*Les Palme.* 350
*Le Correge.* Ibid.
*Polidore de Caravage.* 351
*Le Parmesan.* 353
*Les Carrache.* 355
*Le Guide* 359
*Le Dominiquin.* 360
*L'Albane.* 361
*Le Guerchin.* 362

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| *Marc-Antoine.* | 364 |
| *Albert Durer.* | 367 |
| *Cranack.* | 369 |
| *Lucas de Leyde.* | 370 |
| *Holbein.* | 371 |
| *Les Breugel.* | 372 |
| *Paul Bril.* | 374 |
| *Franc-flore.* | Ibid. |
| *Les Goltzius.* | 375 |
| *Otto Venius.* | 376 |
| *Rubens.* | 377 |
| *Vandick.* | 379 |
| *David Teniers.* | 380 |
| *Rimbrant.* | Ibid. |
| *Cort.* | 382 |
| *Les Collaert.* | Ibid. |
| *Les Galle.* | Ibid. |
| *Les Sadeler.* | 383 |
| *Saenredam.* | Ibid. |
| *Jean Boulongne.* | 384 |
| *Jean Cousin.* | 386 |
| *Dubreuil & Bunel.* | 388 |


Digitized by Google

| | |
|---|---|
| *Freminet.* | 399 |
| *Vouet.* | 388 |
| *Poussin.* | 389 |
| | Ibid. |
| *Goujon & Pilon.* | 391 |

FIN de la Table du trentieme Volume.

Digitized by Google

# ERRATA.

PAGE 6, ligne 11, de plus grand, *lisez* du plus grand.

P. 17, l. 24, de s'y rendre, *lisez* de l'y envoyer.

P. 215, l. 22, 1546, *lisez* 1476.

P. 255, l. 11, sifre, *lisez* fifre.

P. 257, avant-derniere ligne, après le mot clarinette, effacez le reste de la page & les trois premiers mots de la suivante, & substituez, est une espece de hautbois, &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google